

THOMAS BOIS
CONNAISSANCE DES
KURDES



Les Kurdes sont un peuple peu connu et assez souvent mal connu. L'ouvrage du P. Thomas Bois: "CONNAISSANCE DES KURDES" vient à point pour nous éclairer. D'une plume alerte, après avoir rappelé brièvement le pays et les origines de ce peuple du Moyen-Orient, l'auteur le fait vivre sous nos yeux, tant dans ses occupations quotidiennes que dans son organisation sociale et familiale. Nous participons aussi à ses plaisirs et à ses peines. Nous le voyons mêler superstitions ancestrales et sentiments religieux authentiques. Les précisions sur la littérature - tant orale et folklorique que savante - ne laisseront pas de surprendre sans doute bien des lecteurs. Enfin certains événements récents se comprendront mieux à la lumière du dernier chapitre qui brosse à larges traits l'histoire du nationalisme kurde.

THOMAS BOIS

**CONNAISSANCE
DES
KURDES**

**Beyrouth
KHAYATS
1965**

KHAYATS Booksellers & Publishers
90-94 Rue Bliss, Beirut, Lebanon

TABLE DES MATIERES

	<i>Page</i>
Chapitre I. Le Kurdistan	1
1.- Le Kurdistan Physique.	
2.- Les ressources économiques du Kurdistan.	
3.- Les villes kurdes.	
Chapitre II. A la recherche du peuple kurde.	7
1.- De la légende à l'Histoire.	
2.- Entre l'Histoire et l'Archéologie.	
3.- La linguistique aussi dit son mot.	
4.- Et l'anthropologie ?	
Chapitre III. Comment vivent les Kurdes ?	19
1.- Nomades et sédentaires.	
2.- L'habitation kurde.	
3.- Les occupations quotidiennes.	
4.- Arts et métiers.	
Chapitre IV. L'organisation sociale.	31
1.- La tribu kurde.	
2.- Le chef de tribu.	
3.- Décadence de l'état tribal.	
Chapitre V. La famille.	43
1.- Au Kurdistan, on ne badine pas avec l'amour.	
2.- Préparation au mariage et fiançailles.	
3.- Le mariage et les noces.	
4.- Le ménage kurde.	
5.- Autour du berceau.	
6.- Enfance et éducation.	
Chapitre VI. Les loisirs.	61
1.- Rythmes et chansons.	
2.- A l'écoute des troubadours.	
3.- Fêtes et saisons.	
4.- Les plaisirs et les jeux.	
5.- Nemrods et Tartarins.	

VI

Chapitre VII.	Les mauvais jours	77
	1.- Maladies et blessures.	
	2.- Les remèdes.	
	3.- Sur le chemin de toute vie.	
Chapitre VIII.	Les Kurdes sous le Croissant.	87
	1.- Du paganisme à l'Islam.	
	2.- Les Cinq Piliers de l'Islam chez les Kurdes.	
	3.- Le Kurdistan mystique.	
	4.- Les Kurdes évadés de l'Islam.	
Chapitre IX.	En marge de la religion : les superstitions.	103
	1.- Les vaines croyances.	
	2.- Amulettes et talismans.	
	3.- Rites magiques.	
	4.- Survivances de cultes païens ?	
Chapitre X.	La littérature.	115
	1.- La langue kurde.	
	2.- La littérature orale ou populaire.	
	3.- La littérature écrite ou savante	
Chapitre XI.	Le nationalisme kurde.	141
	1.- La préhistoire du nationalisme kurde.	
	2.- Féodalité et nationalité.	
	3.- Nationalité kurde et Droit international.	
	4.- Nationalisme kurde face aux nationalismes ambiants.	
	Bibliographie sommaire.	159
	Bibliographie de l'auteur,	163

Chapitre I

LE KURDISTAN

Pays sans frontières, le Kurdistan est le pays habité par les Kurdes. Ce nom, au cours des siècles, s'est appliqué à des régions plus ou moins étendues qui ont pu varier avec les époques. Aujourd'hui il a officiellement disparu des cartes imprimées en Turquie, alors qu'il y apparaissait à l'ère ottomane. Par contre, il indique en Iran une province occidentale qui est loin de contenir la totalité des Kurdes même iraniens.

Le Kurdistan forme l'épine dorsale du Moyen - Orient. Situé en plein coeur de l'Asie Mineure, il occupe la plus grande partie de la région montagneuse qui s'étend entre la Mer Noire et les steppes de Mésopotamie d'une part, l'Anti - Taurus et le plateau iranien d'autre part. Aussi son territoire, en forme de faucille ou de croissant suivant les goûts ou l'imagination, et presque aussi grand que la France, se confond avec une large part du sol de la Turquie, de l'Irak et de l'Iran. Et pourtant le peuple qui l'habite et lui a donné son nom se distingue nettement par la race , la langue et l'Histoire du Turc, du Persan et de l'Arabe.

1. Le Kurdistan physique.

Les chaînes de montagnes du Taurus et du Zagros constituent en quelque sorte la colonne vertébrale de ce pays assez élevé dans l'ensemble. Certains pics dominant pourtant nettement la région d'alentour . Le grand Ararat, où se serait arrêtée l'Arche de Noé, dépasse les 5.000 mètres. Le mont Judi, qui revendique le même honneur, atteint plus de 2.000 mètres; le Nemroud Dagh a 3.200 mètres; le Sipan, qui revient fréquemment dans les chansons, s'élève à près de 3.500 mètres. En Irak, le Pira Magrun monte à 3.000 mètres. La neige couvre les sommets une bonne partie de l'année. C'est en plein coeur du Kurdistan que les deux fleuves bibliques, Tigre et Euphrate, prennent leur source. Leurs multiples affluents: Mourad Su, Khabour, les deux Zab, le Diala se fraient un difficile passage à travers des montagnes, ce qui ajoute du pittoresque au paysage. Mais ils arrosent aussi un certain

nombre de vallées très fertiles. Celles - ci se rencontrent surtout dans les boucles de l'Euphrate, comme la plaine d'Ourfa, ou du Tigre, région de Diarbékir ou de Djézireh, la vallée de cocagne de Mush, et dans les vallées des deux Zab, autour d'Arbil et de Kirkouk.

Ce pays ne manque donc pas de charme. Il en manque même si peu que c'est dans les chansons que les enfants apprennent les beautés de leur pays, car les charmes de la bien - aimée se comparent aisément à la belle nature qui les entoure: fleurs de l'Akhmakhan, pommes de Malatia, raisins du Sinjar. D'autres allusions sont faites aux flancs boisés et rocheux des monts Sipan de Khlát, aux sources qui jaillissent du Bingol, aux vents glacés des montagnes, aux jardins de Mérivan. La rivière qui traverse le village, les fruits qui surabondent dans toutes les régions, un pic recouvert de neige, comme le Kandil, sont autant de points de comparaison qui varient avec les provinces et l'on peut souvent se demander si le chanteur est plus épris de la beauté de son amante que de la poésie du paysage.

Cousine, tes yeux sont feu et lumière,
 Semblables aux sources de l'Akhmakhan.
 Tu bondis comme le jeune faon de la gazelle
 Parmi les fleurs de l'Akhmakhan...
 Tu es la rose de la montagne, aux doux parfums.
 Sous tes mèches mordorées abrite-moi...
 Ses cheveux et ses boucles vont et viennent
 comme le doux zéphyr de l'Akhmakhan...

Mais tout n'y est pas toujours poésie, car le climat est assez rigoureux. Si la neige règne sur les sommets, avec le froid qui l'accompagne, une chaleur torride se fait sentir dans les régions méridionales. Les pluies durent de novembre à avril. Une sélection naturelle s'opère sur la population et fait du montagnard kurde un solide gaillard.

2. Les ressources économiques du Kurdistan.

Certaines tribus vivent encore sous la tente et, pour la saison d'été, les Kurdes, quittant la plaine qui se dessèche, mènent leurs troupeaux au *zozan* ou pâturages de la montagne, où les bêtes trouveront herbe abondante et fraîcheur ravigotante. Certains moutons y atteignent une taille de 80 centimètres, ce qui est 15 centimètres de plus que les meilleures bêtes des provinces françaises de Beauce et de Brie. Bergers, les Kurdes le sont donc encore très souvent et ils considèrent ce travail comme un des plus beaux métiers, car il permet de vivre dans la liberté sous le grand soleil de Dieu.

Que de savoureux proverbes, qui émaillent leur conversation, manifestent la justesse de leur coup d'oeil dans l'observation de leurs bêtes.... et par contrecoup un reflet de leur vie sociale.

Bon bélier se reconnaît dès le seuil du bercail.

Le droit du bélier sans défense tombe devant le bélier à cornes.

Quand le bouc a fait son temps, c'est le biquet qu'on appelle chef du troupeau.

La chèvre galeuse boit en haut de la source.

Cent moutons se reposent à l'ombre d'un seul arbre.

Séparé de son troupeau, le mouton est la proie des loups.

Le Kurde est passionné de chasse et il est servi à souhait, car ses montagnes pullulent en ours, loups, sangliers, sans parler des bouquetins sauvages et autre gibier, à poil ou à plume, de moindre taille, comme les perdrix, par exemple, ou les canards sauvages qui y foisonnent.

Mais en fait aujourd'hui les Kurdes en majorité ne sont plus totalement nomades et éleveurs de moutons. Nombreux sont les sédentaires qui vivent en de petits villages. Le village kurde est souvent *avenant d'accueil*. Ses maisons se tassent les unes contre les autres, sans rues, au bord d'une rivière qu'ombragent de grands peupliers ou

quelques beaux noyers, et où l'on taquine de l'excellent poisson qui frétille, où les gosses se livrent au plaisir de la baignade et où les femmes aux vêtements multicolores, lessivent leurs guenilles.

Autour du village, les champs sont très bien cultivés, car le Kurde aime la terre et, quand celle-ci est rare, il s'ingénie à construire des terrasses où il pourra semer maïs, millet et chénevis. La culture du riz est prospère et le tabac est une des richesses du pays. La vigne produit de l'excellent raisin dont les espèces sont très nombreuses.

Un peu partout, sur des pics inaccessibles souvent, on aperçoit les ruines grandioses de forteresses bâties au cours des siècles par des *aghas* indépendants. Certains de ces châteaux ont joué un rôle dans l'Histoire. La légende s'est mêlée aux récits véridiques et en a tiré des épopées qu'aujourd'hui encore chantent les troubadours à la veillée, comme la célèbre épopée de Dimdim-Qala, par exemple.

Le pays est donc extrêmement pittoresque. Est-il aussi riche que poétique? Le Kurdistan, comme nous l'avons dit, est un pays montagneux en sa plus grande partie, et un pays montagneux n'a jamais passé pour être très riche. Cependant, dans les vallées, les cultures de blé, d'orge, de riz, de tabac ne sont pas négligeables. Les arbres fruitiers: pommes, poires, prunes, pêches, abricots, sans parler des vignes, sont abondants aussi. L'élevage du mouton sur une grande échelle est une des grandes ressources économiques du Kurdistan, avec la laine, les peaux, le lait, le beurre et le fromage. Les montagnes sont couvertes de forêts de chênes verts où l'on récolte la noix de galle et qui servent aussi à la fabrication du charbon de bois. Pinèdes et sapinières ne sont pas rares. Il y a d'ailleurs, mais en fait tout cela reste à peu près inexploité, des gisements de houille un peu partout et dans la région de Zakho. Le cuivre est exploité à Ergani, mais on en trouve encore à Palu, dans les environs de Van et d'Akra. Le minerai de fer se rencontre aux environs de Maden, dans les kazas de Kigi, de Keskin et dans la région d'Amadia. Du plomb argentifère existe près

de Maden, dans les dépendances de Van et de Kémah. On a même signalé des minerais d'or et d'argent près de Diarbékir. Mais une des grosses richesses du Kurdistan sont ses réserves de chrome qui abonde, et surtout le pétrole. Le fameux pétrole de Mossoul, exploité à Kirkouk, est en plein Kurdistan, et les Kurdes le savent bien. Kurde aussi, en Turquie le pétrole de Garzan, exploité à Batman et les puits de Raman-dagh, dans le vilayet de Siirt. Kurde également le pétrole de l'Iran du Sud-Ouest. Faut-il encore, après cela, se demander si le Kurdistan est riche ?

3. Les villes kurdes.

Il y a peu de villes au Kurdistan, ou du moins de grandes villes, mais la plupart sont bâties en des sites magnifiques. En Turquie voici Erzerum, bastion de l'Anatolie orientale, avec sa population de 90.000 âmes, qui ont conservé le respect des coutumes et principes religieux d'autrefois. Bitlis, qu'on pourrait appeler la capitale du Kurdistan à cause de son histoire, est construite à plus de 1.500 mètres d'altitude, en pierres volcaniques, et a vu passer les 10.000 de Xénophon. Diarbékir, sur le Tigre, aux vieux remparts romains; Van, patrie de Sémiramis, sur les bords d'un lac aux eaux sursaturées de sel comme la Mer Morte. Et Elazig et Malatia et Mardin et Djézireh. En Iran, Saoudj-Boulaq, que les Kurdes baptisèrent Mahabad, ville de la Lune ou ville des Mèdes; Khoi, Maku, Sinna, Sakiz, sans oublier Kirmanshah, sont les principales agglomérations. En Irak, Sulaimani, avec ses 50.000 habitants, est le plus important centre culturel et industriel. Arbil, où Alexandre aux-deux-cornes vainquit Darius, le suit de près, et sa citadelle est aussi pittoresque que le site d'Amadia ou d'Akra, qui se dressent également comme des forteresses. Rowanduz, moins important en population, les dépasse sans doute en beauté par ses gorges qui sont un des plus magnifiques spectacles qu'on puisse contempler. Kirkouk, ville du pétrole, est une ville à population mélangée. Zakho et Duhok, au milieu de leurs vergers, manifestent de leur côté l'ardeur à la besogne de leurs habitants. Ser-

sing et Salahuddin sont des centres d'estivage aussi jolis que les plus jolis coins du Liban. Tout ce monde-là vit de petit commerce et de travail artisanal: tissage, tapis, feutres. Beaucoup de Kurdes ont travaillé aux barrages du Dokan ou travaillent dans les raffineries de pétrole de Kirkouk.

On se demande souvent si les Kurdes sont nombreux. Il est assez difficile de répondre exactement à cette question, pour la bonne raison que les statistiques des gouvernements intéressés négligent systématiquement de signaler les différences ethniques de leurs populations.

Certains milieux occidentaux, citant des chiffres vieux d'un demi-siècle sinon plus, estiment les Kurdes à deux ou trois millions, ce qui est nettement insuffisant. Le chiffre de douze millions produit parfois par les Nationalistes kurdes manque de preuves péremptoires. Mais on peut avancer, sans crainte d'erreur exagérée, que le total des Kurdes s'élève à un minimum de neuf à dix millions, dont pour le moins six millions en Turquie. Pour ce dernier chiffre, que d'aucuns jugeront exorbitant, il suffit de lire attentivement les statistiques (no 444) du recensement de 1960. Bref la population totale des Kurdes équivaut à celle de l'Irak, du Liban, de la Jordanie et du Kuwait ensemble.

Les pages qui suivent ont pour but de faire connaître, après en avoir résumé l'origine, le peuple, presque inconnu et souvent méconnu de ce magnifique pays. Nous décrirons l'âme des Kurdes, à travers leurs occupations quotidiennes, familiales et artisanales, et leurs préoccupations d'ordre économique et social, religieux et culturel. Nous terminerons par un bref aperçu du nationalisme kurde.

Chapitre II

A LA RECHERCHE DU PEUPLE KURDE

L'origine du peuple kurde est un de ces problèmes qui, depuis un demi-siècle, exerce la sagacité des historiens. De multiples hypothèses ont été émises. Le sujet est assez complexe en effet. Des auteurs russes surtout, V. Minorsky, B. Nikitine, O. L. Viltchevsky, et d'autres, se sont efforcés de faire la lumière. A leur suite et à l'aide de leurs savants travaux, essayons d'y voir clair, en passant en revue les arguments tirés de l'histoire et de l'archéologie, de la linguistique et de l'anthropologie. Il ne nous sera pas interdit de penser, pour conclure, que les Kurdes d'aujourd'hui proviennent de plusieurs souches qui se sont amalgamées au cours des siècles et que l'histoire et la vie sociale ont fait de ce peuple oriental une ethnie ou nationalité nettement caractérisée.

1. De la légende à l'Histoire.

D'après Morier, les habitants de Démavend célébraient au début du XIXe siècle, et sans doute célèbrent-ils encore de nos jours, une fête qu'ils appelaient "*aid-è kurdi*", la fête kurde. Elle commémore la victoire de Féridoun sur le tyran Zahhak ou Az-dahak, ce qui signifie "l'homme aux dix vices". Ce Zahhak, qui venait de Syrie, combattit le célèbre roi légendaire d'Iran Djamchid, Djam-le-Lumineux, et le remplaça sur le trône. Mais ce Zahhak, et sans doute cela était un châtement de sa méchanceté, souffrait aux épaules de deux excroissances en forme de serpents. Pour guérir le malheureux, les médecins les plus habiles s'étaient ingéniés sans résultat, quand Satan intervint et, pour apaiser le mal, conseilla d'appliquer chaque jour sur chaque épaule, pour en nourrir les serpents, une cervelle de jeune personne. On sacrifia ainsi un certain nombre de victimes. Jusqu'au jour où les cuisiniers, Kurmail et Armail, chargés d'assouvir ce monstre, estimèrent de leur devoir d'épargner ces innocents et de remplacer quotidiennement la cervelle du jeune humain par celle d'un mouton. Celui ou celle qui était ainsi préservé devait se réfugier dans les montagnes. Avec le temps, tous les rescapés s'étaient mariés entre eux et

devinrent les ancêtres des Kurdes qui sont restés des montagnards se livrant à la culture et à l'élevage, "qui ne connaissent aucune habitation fixe, dont les maisons sont des tentes, et qui n'ont dans le cœur aucune crainte de Dieu". Par ailleurs, Zahhak fut battu par Féridoun et enchaîné au sommet du Démavend, où il mourut à petit feu, comme Prométhée sur le Caucase. Telle est du moins la légende rapportée par Firdousi dans son *Chah-Nameh* ou Histoire des Rois de Perse.

Mais cette légende ne donne peut-être pas entière satisfaction à ceux qui considèrent cette origine des Kurdes comme trop prosaïque. Ce peuple en effet est connu pour sa bravoure téméraire. Certains écrivains arabes anciens vont jusqu'à dire que "les Kurdes sont une race de Djinns". Et leur origine est bien connue. Le Roi Salomon-le-Magnifique, dont le souvenir est si vivace dans le folklore oriental et qui a laissé, dit-on, maintes traces de sa puissance au Kurdistan, voulut un jour accroître son harem. Il envoya donc chercher en Occident quatre cents jolies filles. Malheureusement elles rencontrèrent en route des djinns qui, sous la direction de démon Djasad, les déflorèrent. Quand Salomon apprit cet outrage à sa dignité, il chassa (*karada*) ces concubines indignes de lui, mais qui, après leur commerce avec les djinns, devaient mettre au monde ces enfants merveilleux que sont les Kurdes.

En examinant l'étymologie du nom, certains ont abouti à des conclusions assez fantaisistes. Les Kurdes seraient des héros, conformément au persan "*gurd*", qui veut dire héros; ou des loups, si on rapproche leur nom du mot kurde ou persan "*gurg*", qui signifie loup. Tout cela ne fait de mal à personne. Mais l'académicien soviétique Marr, lâchant la bride à son imagination, rapproche le nom des Kurdes de l'arménien "*kurt*" qui, paraît-il, a le sens d'eunuque. Et de faire toute une théorie sur le matriarcat, organisation sociale qui n'aurait pas été inconnue chez les Kurdes. De toute façon il exagère car, si les Kurdes sont fiers d'être tous tenus pour des héros et accepteraient, à la rigueur, de passer pour des loups, souvent aussi malchanceux qu'eux

mêmes comme le dit leur poète Cegerxwin, ils n'admettent pas du tout qu'on les prenne pour des femmelettes, qu'ils ne sont pas et n'ont jamais été.

Mais si les légendes populaires et les étymologies plus ou moins puérides permettent, après coup, d'illustrer certains traits de caractère des Kurdes, il va sans dire qu'elles ne peuvent suffire à nous éclairer sur la véritable origine des Kurdes.

2. Entre l'Histoire et l'archéologie.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la région occupée aujourd'hui par les Kurdes et que, pour faire bref, nous appellerons le Kurdistan, est habitée depuis la plus haute antiquité, ainsi que nous le révèlent les fouilles faites par une équipe de l'Université de Chicago (édit. 1961). Barda Balka, la grotte de Hazar Merd, d'époque moustérienne, non loin de Suleimani, ou celle de Shanidar, près de Rowanduz, où fut découvert le premier squelette humain de temps paléolithique en Irak, prouvent que le pays fut peuplé depuis des millénaires. Sur le sol de Hazar Merd on a retrouvé des reliefs de repas de ces premiers habitants, à savoir des ossements de lapin, cerf, gazelle, chèvre, tortue, perdrix, tous animaux qu'ils chassaient, mais aussi des coquilles abondantes d'escargots (*helix salomonica*) qu'ils recueillaient pour leur menu quotidien. Jarmo, dans la vallée de Chamchamal, est le plus ancien village du Moyen-Orient. Ce fut probablement un des centres où l'homme cultiva pour la première fois diverses espèces de blé et d'orge. Il y cultivait aussi les pois, les lentilles, les gesses; le lin été déjà cultivé dans les collines du Kurdistan durant le 3^e millénaire avant le Christ. Et la cueillette des fruits: olives, amandes, pistaches, figes, et même la vigne, avait précédé l'agriculture. L'élevage aussi était pratiqué. La vache et le porc ne semblent pas avoir été domestiqués dans la région plus de 3.500 ans avant Jésus-Christ, mais le mouton, élevé pour sa chair et non pour sa laine, et la chèvre domestiques y étaient connus quatre millénaires plus tôt. Et le chien

l'avait été déjà auparavant. On ne le mangeait peut-être pas, mais bien ses proches parents, le loup et le renard.

Près d'Akra, au village de Gonduk, en Irak, à l'intérieur d'une grotte que les chrétiens du voisinage, au dire de Layard, appellent la "grotte de Saint Jean", "Guppa d'mar Yohanna", on a découvert des sculptures rupestres, datant peut-être du temps où les habitants ignoraient encore l'agriculture et où les animaux domestiques étaient encore rares. On y reconnaît une scène de chasse qui serait de portée magique, à en croire Tewfiq Wehbi, comme le sont les peintures et sculptures des grottes préhistoriques de France, par exemple.— D'autre part, des monuments cyclopéens, souvent attribués à des géants ou à des djinns, ruines de forteresses sur des roches escarpées, et qui se retrouvent d'un bout à l'autre du Kurdistan actuel, depuis la région d'Oramar jusqu'aux éperons du mont Judi, où pour certains se serait arrêtée l'Arche de Noé, manifestent eux aussi l'antiquité de cet habitat.

La civilisation akkadienne se retrouve à Kirkouk(Arrapha), à Yorghhan Tepe(Nazu). C'est sur le mont Nisir, identifié à Pira Magrun, qu'aurait stoppé le bateau de Gilgamesh. Le roi d'Akkad, Naram-Sin, a dressé, 2.000 ans av. J.-C., une "stèle de la victoire", remportée sur Satuni, roi des Lullu, à Derbend-i Gewr. Ces Lullu ou Lullubi, habitants du Zagros, seraient des ancêtres des Kurdes. Et de même les Guti, qui habitaient les montagnes à l'est du Petit Zab, près de la rivière Diyala. Déjà Sargon d'Agadé essayait de se protéger contre les incursions de ces pillards, dont les troupes étaient parfois commandées par des femmes. A leur tour, les Kassites, qui s'étaient déjà attaqués au fils de Hammourabi et avaient pénétré pacifiquement en Babylonie en s'engageant comme ouvriers et palefreniers, vont arriver en force au XVIIe siècle av. J. C., et occuper la région connue aujourd'hui sous le nom de Louristan. Ils dominèrent la Babylonie durant six siècles. Ces envahisseurs passaient pour jouir d'une force et d'une puissance peu communes. Le cheval, qu'ils avaient introduit

dans le pays, était devenu chez eux un symbole divin, et leur dieu principal était Suryash, le Soleil. Leurs chefs étaient apparentés aux Mitanni, dont les filles épousaient les Pharaons, vers l'an 1450. On a retrouvé dans les tombes à bronzes du Louristan des vases tripodes que les Kassites y auraient apportés. Ces Kassites, que les rois d'Elam finirent par éliminer au XII^e siècle, auraient eu, eux aussi, leur part dans la formation du peuple kurde, car on croit qu'ils étaient une tribu mède. Bientôt les Assyriens vont entrer en scène sur le territoire du Kurdistan en se heurtant aux Mèdes.

En effet, les Mèdes, qu'un auteur arménien, Arshak Safrastian, (*Kurds and Kurdistan*, 1948) affirmait n'avoir jamais existé que par une erreur d'Hérodote, les Mèdes, dis je, apparaissent pour la première fois dans l'Histoire, grâce à une inscription, commémorant la victoire de Salmanasar Ier contre son vassal, Yangu, prince kassite de Namri (Kurdistan d'aujourd'hui), qui s'était révolté. Déjà Téglat-Phalasar Ier, vers 1100, les avait combattus. Plus tard Shamsi-Adad les obligea à payer tribut, tandis que Adad-Nirari III, époux de la légendaire Sémiramis, mena contre eux plusieurs campagnes. Mais c'est surtout Téglat-Phalasar IV qui, au VIII^e siècle (744), profita de la désunion des nombreuses tribus pour en venir à bout, faire 60.000 prisonniers et enlever un énorme butin de troupeaux, car il envahit jusqu'au moindre recoin des montagnes et des vallées, et fit travailler ses captifs à la construction des travaux de paix des Assyriens. Quinze ans plus tard, Sargon II, bâtisseur de Khorsabad, s'empara de Samarie et en emmena le peuple en captivité sur les rives du Khabour, affluent de l'Euphrate, et "au pays des Mèdes", nous dit la Bible. Il est intéressant de noter que jusqu'à ces toutes dernières années, on trouvait encore au Kurdistan irakien de nombreux villages juifs. A son tour, Asarhaddon obtint la soumission de roitelets mèdes qui vinrent lui offrir en tribut à Ninive des pierres précieuses et des chevaux.

De ces incursions sur le territoire du Kurdistan, les Assyriens ont laissé maintes traces qui rappellent leur puissance, dans les

sculptures et inscriptions de Maltaï, non loin de Duhok; de Batas, entre Chaklawa et Rowanduz, et de Derbend-i Ramkan, sur le Zab, passe naturelle de la route entre Ninive et la Perse. Et il y en a bien d'autres.

Mais bientôt les Mèdes vont réussir à se dégager du joug des Assyriens. En effet, alors que Sennachérib était occupé à l'organisation des provinces de Babylone et d'Elam, sous la conduite d'un chef astucieux, le Mannaï (Manné'en) Déiokès ou Dayaukku, les Mèdes, montagnards du Zagros qui n'avaient été jusqu'ici qu'une des nombreuses tribus barbares de la montagne, menant une vie de nomades ou installés en de misérables villages, réussirent à s'organiser. Au dire d'Hérodote, ce chef dont la justice était proverbiale renonça un beau jour à perdre son temps, disait-il, à juger ses contribuables au dépens de ses propres affaires. Le résultat ne se fit pas attendre. De nouveau se produisirent razzias et bagarres de toutes sortes, si bien que les Mèdes en vinrent à l'idée de se choisir un roi et Déiokès fut élu. Il commença par s'entourer de gardes du corps fidèles et décida la construction de sa capitale à Hamadan. Il régna cinquante-trois ans et son fils, Phraortès, lui succéda. Celui-ci s'annexa les petits royaumes environnants et battit même Téispès, roi d'Anshan ou de Perse. Mais il se heurta à la résistance des Assyriens d'Assurbanipal. Son tombeau ne serait pas autre chose que la légendaire Grotte-du-gars-et-de-la-fille (*Ishkewt-i Kur-û-keç*) près du village de Chornakh. Cyaxare, son fils, est un de ces grands chefs de guerre et administrateurs de temps de paix qui apparaissent de temps en temps. Au lieu de lever des troupes parmi les tribus qui combattaient de façon indépendante, il résolut d'organiser une armée régulière sur le modèle de l'armée assyrienne. Il dota ses soldats d'un arc, d'une épée et d'une ou deux javelines. Mais il soigna surtout sa cavalerie. Ses cavaliers, comme les Parthes plus tard, étaient spécialement dressés au maniement de l'arc et lorsque, après une fuite simulée, ils lançaient une pluie de flèches sur l'ennemi, celui-ci était de suite démoralisé. La panique provenait sans doute du feu médique, connu plus tard sous le nom de feu grégeois. D'après Ammien Marcellin,

en effet, les Mèdes enduisaient leurs flèches d'une décoction d'huile et de naphte. «La flèche ainsi imprégnée, dit-il, brûle tout objet auquel elle s'attache, pourvu qu'elle soit décochée mollement d'un arc à corde lâche, car un jet rapide annule toute la vertu de la composition. L'eau qu'on emploierait pour éteindre ne ferait que la rendre plus intense». Le pétrole du Kurdistan jouait donc déjà son rôle dans les guerres de cette époque.

La Médie fut organisée en trois grandes provinces : la Grande Médie, l'Irak Ajami d'aujourd'hui, la Médie Atropatène, le moderne Azerbaïdjan, et la Médie de Rhagès, autour du Téhéran actuel, où des colons juifs auraient été installés et où l'ange Raphaël devait mener le jeune Tobie.

Cyaxare va essayer de s'emparer de Ninive et le prophète Nahoum dont le tombeau est vénéré à Alkosh, à cinquante kilomètres de là, sur les franges mêmes des montagnes du Kurdistan, et qui fut peut-être témoin oculaire de l'attaque, compare l'armée des envahisseurs à des flammes ou à des nuées de sauterelles. Mais à ce moment, une horde de Scythes prit les Mèdes à revers et obligea Cyaxare à lever le siège de Ninive et à défendre son territoire au nord du lac d'Ourmia, où il fut battu. Pourtant il invita le roi des Scythes, Madyès, et ses principaux officiers à un banquet. Il les enivra, puis il les fit massacrer. Le procédé est toujours utilisé. Assurbanipal étant mort dans l'intervalle (626), Cyaxare s'allia à Nabopolassar, gouverneur de Babylone et, avec ses troupes mèdes descendues de la montagne, détruisit Ninive (612). L'Empire assyrien avait vécu. Cette date mémorable est la première année de l'ère kurde, telle que la supputent les Kurdes nationalistes d'aujourd'hui. L'an 1965 correspond donc à l'année 2577 des Kurdes. A son tour, Astyage, dernier roi mède indépendant, fut battu en 549 par Cyrus le Grand, son petit-fils, qui fit de Hamadan ou Ecbatane la capitale de l'Iran unifié. En effet, avec la victoire de Cyrus, «une ère nouvelle s'ouvre pour le peuple perse que la destinée unit au peuple mède». (Ghirshman).

Récapitulons maintenant ce que nous savons sur les Mèdes, toujours d'après Ghirshman: «Si nous pouvons supposer que l'organisation politique du royaume mède était assez semblable à celle des Assyriens, sa culture spirituelle et matérielle par contre nous échappe encore, quasi entièrement... Quant au domaine artistique, les Mèdes comme les Scythes et les Cimmériens, durent avoir le goût porté vers les armes finement ornées, les harnachements ouvragés, la vaisselle en métaux précieux et les vêtements brodés de couleurs. L'aspect du bas peuple peut être jugé d'après les représentations sur les bas-reliefs assyriens, où des hommes à barbe et à moustaches, des peaux de bêtes jetées sur des vêtements ajustés, portent des chaussures hautes, lacées et à bouts recourbés, et amènent des chevaux aux conquérants assyriens. A la lumière du trésor de Sakkez, on peut se former une idée de leur art que compléteront dans l'avenir d'autres témoignages des emprunts que ces vainqueurs firent suivant les circonstances à ceux qu'ils ont vaincus et qui eurent une civilisation plus avancée que la leur. De leur grand art ne nous sont parvenus que quelques rares vestiges, comme ce gigantesque lion très mutilé qu'on voyait à Hamadan, et quelques tombes rupestres dont une près de Sari-Pol, sur les contreforts occidentaux du Zagros, à Dukkan-Daoud et d'autres au Kurdistan, comme celle de Fakhrika, au sud du lac d'Ourmia; sépultures princières creusées dans le flanc des montagnes, et dont la première est ornée d'une représentation en relief de caractère religieux, avec un personnage tenant le *barsom*, ce faisceau de branches utilisé pour les cérémonies religieuses».

Si nous nous sommes étendus quelque peu sur les Mèdes, c'est qu'ils passent pour être les ancêtres les plus authentiques des Kurdes d'aujourd'hui.

3. La linguistique aussi dit son mot.

En effet, dans le problème de l'origine des Kurdes, nous sommes en présence de deux thèses. Celle de Minorsky, qui tient pour leur

origine iranienne, c'est-à-dire indo-européenne, et qui croit à leur déplacement au VII^e siècle av. J.-C., de la région du lac d'Ourmia vers le Bohtan (Kenkritès), et la thèse de l'académicien soviétique N. J. Marr qui se prononce pour le caractère autochtone des Kurdes apparentés aux autres peuples asianiques, comme les Khaldes, les Géorgiens, les Arméniens.

C'est en se basant sur les données linguistiques et historiques que Minorsky se place pour classer les Kurdes parmi les nations iraniennes, sans préjuger d'ailleurs de la complexité d'éléments ethniques incorporés par les Kurdes.

Au Ve siècle, Hérodote nous dit que le 13^e nome de l'Empire achéménide comprenait, à côté des Arméniens, une Paktuiki, qui sonne comme Bokhtan ou Botan d'aujourd'hui (Kenkritès), à l'est duquel se trouvait le pays des Carduques ou Khardoukhoi dont parle Xénophon (400-401 av. J.-C.) lors de la Retraite des Dix-Mille. Et depuis, un nom de même origine se trouve appliqué au territoire situé sur la rive gauche du Tigre, près du mont Judi. Dans les auteurs classiques, la même région s'appelle Gordyène; les Araméens la nommeront Bêt-Qardu et la ville de Djézireh, Gazarta d'Qardu, et les Arméniens nous parleront du pays Kordukh, d'ailleurs assez limité comme étendue. Ces Carduques, au dire de Xénophon, ne reconnaissaient ni l'autorité du roi Artaxercès, ni celle du roi d'Arménie. Mais, selon le professeur C. F. Lehmann-Haupt, les Carduques seraient les ancêtres, non des Kurdes, mais des Géorgiens-Kartuéliens. On a fait d'autres rapprochements avec les Khaldes ou Ourartou. Mais Ourartou est un dieu et non un peuple. D'autre part, ni les Géorgiens, ni les Khaldes ne parlaient une langue indo-européenne, comme les Kurdes d'aujourd'hui. Qu'à cela ne tienne, dit Marr, les Kurdes ont changé de langage.

On a vu aussi les ancêtres des Kurdes dans les Kyrtioi ou Kyrtiens, on Cyrtiens, nomades de l'Atropatène, et mentionnés pour la première fois par Polybe, en 220 av. J.-C., comme frondeurs dans les troupes

du gouverneur de Médie, qui combattait le Séleucide Antiochus III. Trente ans après, ils sont passés au service de ce même Antiochus et en 171, ils sont mercenaires du roi de Pergame. Plus tard, Tigraane le Grand, roi d'Arménie (89-36 av.J.-C.) va emmener 35.000 prisonniers kurdes pour «tracer des routes, construire des ponts, nettoyer les rivières, abattre les forêts et exécuter d'autres travaux militaires». Les habitants de la Gordyène, en effet, jouissaient de la réputation d'incomparables architectes, d'ingénieurs militaires.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs des étymologies, Minorsky, tout comme Marr d'ailleurs, mais par des méthodes différentes, attribue aux Mèdes un rôle dans la formation du peuple kurde. Ce peuple s'appelle aussi *kurmandj*, terme formé de trois éléments: *kurd-man-* et de la finale *dj*. Le premier élément est assez clair par lui-même; le 3^e est le suffixe d'origine. Quant au second élément *man*, on doit le rapprocher du nom des Mèdes: Matai ou Mada. Les Mèdes étaient d'ailleurs fortement mélangés aux Mannéens ou Mannai, qui apparaissent dans la région au IX^e siècle av.J.-C.

Lors de la prise de Ninive en 612, parmi les alliés des Mèdes, se trouvaient les hordes de Manda ou Umman Manda, ainsi que les Assyriens appelaient d'habitude les Cimmériens et les Scythes. Les philologues admettent l'identité probable de ces divers noms: Manda, Mèdes et Mannéens et Mantiènes de Strabon, Matiènes d'Hérodote, et Martiènes ou Margiènes de Ptolémée. D'autre part, après le passage du Kenkritès ou Bohtan, les Dix-Mille furent attaqués par un détachement perse comprenant des Mardes et des Arméniens. Les Mardes étaient voisins des Kyrtiens et seraient les descendants des Mannéens. Et Minorsky de conclure: «En vue des faits historiques et géographiques, il est très probable que la nation kurde s'est formée de l'amalgame de deux tribus congénères, les Mardoï et les Kyrtoi, qui parlaient des dialectes médiques très rapprochés. D'autre part, il est certain que, dans leur expansion vers l'ouest, les Kurdes se sont incorporés plusieurs éléments indigènes».

Je n'insisterai pas sur la thèse de Marr, pour qui les Kurdes sont des autochtones des régions montagneuses de l'Asie Mineure. Malgré certains rapprochements astucieux, ses théories du langage, superstructure au-dessus de la base économique et instrument de lutte des classes, ne me paraissent pas convaincantes et sont incapables, à mon avis, d'aboutir aux conclusions qu'il en tire. Il reconnaît d'ailleurs des liens intimes entre le kurde et le médique, ce qui corrobore en fait la thèse de Minorsky.

4. Et l'anthropologie ?

Si l'origine du peuple kurde, malgré les arguments philologiques et historiques, n'est pas pleinement élucidée, l'anthropologie ne nous apporte guère de preuves plus convaincantes. Ariens Kappers (1931), qui a étudié les Kurdes de Damas, reconnaît qu'ils constituent une race distincte, non sans relever des mélanges avec d'autres races. En gros, il rejoint les conclusions de Houssaye (1887), qui avait étudié les Kurdes de Perse, et celles de Chantre (1897) qui, lui, avait mesuré les Kurdes de Turquie et du gouvernement d'Erivan. «Le Kurde du Nord est un homme grand et mince (l'obésité est absolument inconnue chez les Kurdes). Le nez est long, mince et souvent un peu crochu, la bouche petite, le visage ovale et long. Les hommes ont habituellement de longues moustaches et ils rasent toujours la barbe. Leur regard est perçant et résolu. Beaucoup d'entre eux sont blonds et ont des yeux bleu-clair. Un enfant kurde de ce type, placé parmi des enfants anglais, passerait inaperçu, car il a la peau blanche. Dans le Sud, le visage est parfois un peu large, le corps plus lourd». Cette dernière remarque du major Soane (1912) laisse supposer qu'on ne trouvera pas un type kurde unique. Et, de fait, suivant que l'on aura affaire à un Kurde montagnard ou à un Kurde de la plaine, à un sédentaire ou à un nomade, à un individu appartenant à une tribu purement kurde ou à une tribu apparentée aux races voisines, on apercevra d'assez notables différences : type arabe, type juif biblique, type nestorien, type turcoman, etc., ainsi que le notait déjà Minorsky. Les études anthro-

pologiques de Henry Field (édit. 1952), qui ont porté sur 598 Kurdes d'Irak, et tout spécialement dans les districts de Zakho, Rowanduz, Kirkouk et Sulaimani, ont abouti à des conclusions identiques, mais plus scientifiques. Le Kurde est de taille moyenne (1,66 m), avec un tronc relativement long et donc des jambes courtes. Le front est large et la tête large et ronde. Les brachycéphales dominent. La hauteur du visage est moyenne. Un peu moins du quart des individus examinés sont euryprosopes, et le reste à égalité mésoprosope et leptoprosope. Le nez à indice leptorrhien est assez souvent convexe. Le Kurde est plus velu que l'Arabe. Ses cheveux, légèrement ondulés et souples, sont ordinairement bruns foncés et les yeux noirs. Mais les cheveux blonds et les yeux bleus se rencontrent aussi, surtout dans les régions occidentales. La couleur de la peau est plus claire que celle des Arabes, mais moins belle que celle des Assyriens. La denture est normale et bien plantée. La musculature est bonne, comme la santé, en général, de ceux qui ont été observés. En analysant les photographies des individus examinés, H. Field y découvre les différents groupes ethniques arménoïde, balkanique, méditerranéen, anatolien, iranien et alpine.

Mais malgré toutes ces divergences physiques, dues à de nombreux mélanges effectués au cours des siècles, les Kurdes n'en existent pas moins. Si, comme beaucoup d'autres peuples, pour ne pas dire la totalité, ils ne forment pas une race, ils constituent à n'en pas douter une ethnie propre et ils ont une conscience nette et profonde de leur originalité.

Chapitre III

COMMENT VIVENT LES KURDES ?

Comment vivent les Kurdes ? Cela dépend. En effet, les Kurdes, malgré leur caractère commun d'être des montagnards, se distinguent suivant leurs différentes classes économiques qui entraîneront diversité d'habitations et d'occupations, avec pourtant des traits propres résultant de leur ethnologie et de leur histoire.

I. Nomades et sédentaires.

On peut et l'on doit distinguer chez les Kurdes les *nomades* et les *Sédentaires*. Ces derniers comportant des paysans et des citadins.

Les nomades kurdes, *koçer*, ressemblent peu aux Bédouins arabes. D'abord parce qu'ils sont montagnards et non hommes du désert et que leur occupation principale, l'élevage, se borne aux chèvres et aux moutons, aux buffles aussi, quelquefois aux chevaux, mais rarement aux chameaux. Les plus nombreux se rencontrent sur le haut plateau turco-arménien et dans le cours supérieur de la Koura, c'est-à-dire du haut Araxe, du Mourad Su, de l'Euphrate et du bassin du lac de Van, ainsi que sur le versant méridional du Taurus. Mais, au vrai, les Kurdes purement nomades ont presque complètement disparu aujourd'hui. Ils sont donc en fait semi-nomades, car ils ont presque tous une demeure plus ou moins permanente, dans la plaine ou la vallée, qu'ils retrouvent en hiver. Les gouvernements d'ailleurs essaient de réduire le plus possible le nomadisme sans toujours y réussir facilement. En Irak, par exemple, restent encore nomades des fractions des Bilbas, dans le liwa de Sulaimani; des Herki, dans le liwa d'Arbil, et des Surchi, dans le liwa de Mossoul. En Iran, pour la plupart, les tribus sont seulement semi-nomades; dans certains cas elles sont sédentaires, mais n'en gardent pas moins à certaines égards leur organisation tribale. Les transhumances tribales varient considérablement quant à la distance et la part qu'y prend le groupe en son entier. Le plus souvent, quelques membres de la tribu restent en arrière au

qishlâq ou quartiers d'hiver, quand a lieu la transhumance vers le *yaylâq*. Quelquefois il y a aussi quelques éléments permanents ou semi-permanents peu nombreux au *yaylâq*. (Lambton). Les Kurdes de l'ouest utilisent plutôt le mot *zozan* pour désigner leurs quartiers d'été.

Les sédentaires, *demani*, comme leur nom l'indique, ne se livrent pas à la transhumance. S'ils vivent dans des villages, ce sont des paysans qui peuvent être, soit d'anciens nomades que des raisons économiques, politiques ou sanitaires ont retenu dans la plaine. On les appelle *Bamirî* ou *Gamirî*, c'est-à-dire «pères morts» ou «boeufs morts», ou encore *Gawestî*, «boeufs fatigués». C'est ce qui explique que certaines tribus comptent des fractions importantes dans les montagnes et d'autres dans les plaines. Ou bien ce sont des autochtones ou *Rayet*, chrétiens ou musulmans tout aussi bien, qui auraient été conquis par des gens de tribus ou *aşîret* aux temps jadis et qui sont taillables et corvéables à merci. Edmonds dit qu'en Irak on les appelle *miskên* ou *kirmanj* ou même *goran*, par opposition aux *kurd* proprement dits qui sont d'origine tribale. A ces paysans de style ancien, si je puis dire, on doit ajouter une catégorie nouvelle, du moins chez les Kurdes soviétiques, à savoir les kolkhoziens.-Un autre groupe de sédentaires est formé des citadins qui ont pratiquement rompu tous liens avec leur tribu d'origine et se sont installés dans les petites villes, dont le nombre et l'importance se sont accrus depuis cinquante ans.

2. L'habitation kurde.

Les nomades vivent sous la tente. Celle-ci, *kon* ou *re mal*, est ordinairement basse ou trapue, fixée au sol par des cordes courtes et nombreuses, et présente donc des différences frappantes avec la tente arabe. Sa couverture est faite de longues bandes noires en poils de chèvre. Le nombre de poteaux varie avec la prospérité du maître de logis. «D'une manière générale, écrit C.G. Feilberg, la tente des Kurdes se caractérise par les traits suivants: le grand toit noir en poil de chèvre qui, des nombreuses pointes au faite, retombe en larges pentes

sur les grands côtés et les pignons; les parois se composent presque toujours de clayonnés; les bandelettes et les liens à bâtons semblent entièrement inconnus; la barre de faite fait défaut sauf dans le groupe oriental; tout au moins dans certains cas, le toit est divisé en plusieurs parties qui sont jointes à l'aide de ganses et de petits bâtonnets». La disposition intérieure est simple. Des tapis et des nattes jonchent le sol; une cloison de roseaux, *çit*, sépare l'appartement des femmes de la pièce de réception réservée aux hommes; en son centre, se trouve, chez les Yézidis, le foyer du café creusé dans le sol. Certaines tentes de chefs, bien pourvues de coussins et de tapis de haute laine, ne manquent pas de confort et même de luxe.

La maison des villageois, *xanî*, est fort rudimentaire. Les plus simples comportent une grande pièce coupée en deux. Une partie est réservée aux bêtes, *yaxûr*, l'autre aux gens de la maison. Une cour murée entoure habituellement l'habitation. Sur le côté, une construction plus légère sert à abriter les provisions de bois, les instruments du ménage et un coin pour cuisiner. Les réserves de grains sont enfouies dans les trous creusés dans le sol, à l'extérieur des maisons, tapissés de terre et de paille hachée et recouverts de pierres et de terre. Dans les plaines, les maisons sont construites en briques crues séchées au soleil, que les femmes ont elles-mêmes pétries avec de la terre et de la paille hachée. Le sol est en terre battue. Au centre de la pièce se trouve d'habitude le foyer ou *tendûr* qui a la forme d'une grande amphore enfoncée dans le sol. C'est le symbole sacré de la famille. En hiver, on le recouvre du *kursî*, sorte de cadre en bois avec des ouvertures, autour duquel toute la famille s'installe pour bavarder et même pour dormir. Le long des murs, de chaque côté de la porte, un rebord en terre battue, *dikan*, recouvert de feutre, sert de siège. Il n'y a ordinairement ni fenêtres ni cheminée, mais simplement deux ou trois petites ouvertures en haut du mur. Le plafond bas et plat, noirci par la fumée du foyer est formé d'ordinaire de poutres de peuplier non équarries. On y étend un matelas de broussailles, repaire assuré de scorpions et de serpents. Le tout est recouvert d'une couche

épaisse de boue. Sur ces toitures en terrasse, on trouve toujours un rouleau de pierre qui sert à tasser la terre les jours de pluie.

Dans les montagnes, les Kurdes vivent parfois encore, mais rarement, dans des grottes plus ou moins aménagées. Parfois aussi les maisons sont construites en étages, le toit de l'une servant de terrasse pour celle de dessus, et les murs sont en pierres, plus ou moins bien taillées. Une des caractéristiques des maisons kurdes des villages est la véranda à colonnes exposée au couchant. Il va sans dire que pour le paysan pauvre des villages de la montagne, le plein air, surtout le long des cours d'eau, tient lieu d'installations hygiéniques.

Dans les villes évidemment, les constructions sont plus vastes et plus confortables. Les pièces sont plus nombreuses, souvent séparées par un *ivan* ouvert entre la chambre des femmes et la salle des hommes. Certaines habitations possèdent même à l'étage un logement pour les hôtes. Les chefs qui, autrefois, habitaient de véritables châteaux-forts, bâtis sur des pics élevés d'où ils dominaient le pays d'alentour, possèdent maintenant, dans les villes, des demeures qui sont de véritables palais aux riches tapis et au mobilier moderne.

Mais le mobilier est quasi inexistant dans les villages : rien que des matelas et des coussins. Par terre des feutres. Souvent pourtant un grand coffre de bois, aux panneaux peinturlurés avec plus ou moins de goût, contient les vêtements de rechange et le trousseau de la femme. Chez les riches, surtout à la ville, on trouve des tapis ainsi que des meubles : lits de fer, sofas, tables et chaises et même des garde-robes et des armoires à glace.

Les ustensiles de ménage se bornent à l'essentiel : un grand plateau de cuivre ou de vannerie sur lequel on apporte le manger, une ou deux marmites, une poêle à frire, une louche et une écumoire, des bols en cuivre, quelques plats ou assiettes, quelques jarres et cruches, des cuillers et des couteaux. Près du foyer des pincettes et un soufflet,

parfois un samovar. Plus loin des outres à provisions et des tamis. L'éclairage est fourni par une lampe à pétrole, souvent une lampe-tempête, parfois une lampe à pression. Dans un coin, un balai de branchages. En quelques rares villes existe l'éclairage électrique.

3. Les occupations quotidiennes.

Les nomades se livrent à l'élevage et le métier de berger est celui que préfère le Kurde car, loin de toute contrainte, il se sent maître de la nature et de son âme. Cette existence à l'air libre développe sans aucun doute le courage, à cause des périls qui l'entourent, si elle ne facilite guère le progrès de l'esprit. « Si tu veux faire de ton fils un homme, fais-en un berger ; mais ramène-le vite à la maison, avant qu'il ne soit devenu une bête ! » C'est en définitive à cette vie simple et, en fait, sans trop de soucis, que le Kurde doit son goût si prononcé pour l'indépendance. Là nulle loi que son bon plaisir. Aussi ne nous étonnons pas de son horreur innée pour la discipline et tout ce qui pourrait réduire sa liberté.

Si ce sont les hommes évidemment, et ils sont experts en la matière, qui doivent veiller à la multiplication du bétail et à la tonte des moutons, ce sont les femmes qui s'occupent de la traite des brebis ou des vaches et de la fabrication du beurre et du fromage. Pour le beurre, elles font d'abord bouillir le lait dans des chaudrons, *kazan* ; puis, quand la température requise est obtenue, on y verse une cuillerée de lait caillé et on laisse fermenter jusqu'au lendemain. On transverse alors ce lait caillé dans des outres, *meşk*, suspendues à un trépied. Deux femmes alors le barattent en les secouant. Quand le beurre est fait, on le lave, on le sale et on le dépose dans des récipients appropriés.

Le résidu du beurre, *dew*, sert à préparer du fromage blanc. On le sale, on l'assaisonne avec des herbes aromatiques différentes et, quand il se consolide tout à fait, on le met dans des sacs de toile et on le presse sous un poids. Le petit-lait est employé pour les veaux ; quant au lait pressé, on le serre bien dans des outres. Le fromage blanc sert aux

Kurdes d'aliment principal. Le fromage est préparé de façon moins primitive. Les femmes versent dans les chaudrons le lait qu'on a trait dans la journée et non écrémé. Puis on le fait bouillir et on le fait fermenter avec du placenta, lavé aux cristaux, séché et découpé en petites rondelles. La fermentation se produit vite : le lait se coagule en quinze ou vingt minutes. Ensuite le contenu est versé dans de petits sacs de toile spécialement préparés qu'on ficelle et place sur une dalle de pierre lisse. Une grande pierre lourde sert de pressoir. Le fromage pressé, sorti des sacs, en forme de rondelles aplaties, est séché à l'air libre.

A la campagne, les paysans cultivent les champs et sèment du blé, de l'orge, du riz. Le labourage se fait au moyen d'une araire rudimentaire, composée d'un soc et d'un manche formé d'une branche, qui effleure à peine le sol. L'instrument est démontable et transportable sur l'épaule. Les semailles se font à la volée. Au moment de la moisson, tout le monde y participe en longues lignes droites et en chantant. La coupe se fait à la faucille et le moissonneur se protège les doigts par des espèces de doigtiers en métal. Ensuite le blé coupé, étendu sur l'aire de terre battue à l'entrée du village, est battu à l'aide d'une épaisse planche de bois, tirée par un boeuf et un âne, et sous laquelle se trouvent des pierres en silex ou des lames de fer. C'est l'amusement des enfants que de pouvoir s'asseoir sur ce chariot improvisé et tourner ainsi des heures et des heures dans la poussière et le soleil. On sépare ensuite le grain de la bale avec des grandes fourches de bois. Le blé est enfin recueilli en des récipients de terre battue, de deux mètres de haut et d'environ un mètre de diamètre ou de côté, suivant que le vase est circulaire ou rectangulaire, à l'intérieur de la maison. On l'emplit par le haut, mais une ouverture dans le bas permet d'en extraire le grain désiré au moment voulu. Ces grands récipients sont décorés d'empreintes de mains et de dessins en torsades de glaise qui doivent, dit-on, protéger du mauvais oeil. La paille hachée, *ka*, amassée dans le fenil, *kadin*, servira de fourrage au bétail et entrera aussi dans la fabrication des briques en terre crue.

Mais les Kurdes sont aussi d'excellents jardiniers. Dans leurs montagnes, tout comme les montagnards libanais, ils s'ingénient à construire des terrasses, supportées par des murettes, où ils pourront semer maïs, millet et chénevis, quand le sol arable n'est pas suffisant. Les légumes sont variés et abondants : pommes de terre, haricots, lentilles, petits pois, tomates et aubergines, choux et oignons, carottes et navets, concombres, melons et pastèques, épinards et radis. Les arbres fruitiers se rencontrent souvent à l'état sauvage, mais sont aussi très bien soignés en de magnifiques vergers par des paysans attentifs : pommiers, poiriers, pêchers, figuiers, abricotiers, mûriers, grenadiers. Le Kurde est encore un vigneron émérite. Il cultive ses vignes avec prédilection et en récolte d'excellent raisin dont, pour ma part, j'ai relevé le nom d'une vingtaine d'espèces. On le mange frais naturellement, mais on en fait aussi des raisins secs, bon aliment pour l'hiver, et des gâteaux de raisiné. Les chrétiens seuls fabriquent du vin, avec des raisins secs d'ailleurs, et en distillent également de l'eau de vie ou *arak*. Le tabac est une des richesses du pays. Les cigarettes fabriquées à Sulaimani sont recherchées. L'arrosage des jardins ou des rizières se fait au moyen de petits ruisseaux d'irrigation à l'air libre, aménagés directement à partir de la source du village ou, en certains lieux, l'eau est élevée de la rivière grâce à des norias. Signalons en passant que ce sont des princes kurdes qui, au Xe siècle, ont introduit en Syrie la culture du coton.

Dans les montagnes, le Kurde fait la cueillette des noix de galle, article d'exportation pour la tannerie ; recueille aussi la gomme adragante et la manne, *gezo*, sorte de nougat naturel. Là où les forêts sont épaisses, des équipes s'organisent pour couper le bois, l'entasser en des fours qu'on recouvre de terre pour en faire du charbon de bois, indispensable pour les chaufferettes et les braséros ou *manqal*, toujours en usage.

Dans les villes éloignées des centres kurdes, beaucoup de Kurdes viennent chercher du travail : ce sont souvent les besognes pénibles

de terrassiers ou de portefaix. A Istanbul, beaucoup sont maçons ou concierges, car on a confiance en eux. Mais dans les petites villes du Kurdistan, les citadins seront commerçants. Les petits boutiquiers fournissent aux nomades ou aux paysans les objets usuels dont ils ont besoin. Mais il existe aussi de gros commerçants, marchands de moutons, acheteurs de laine et de peaux, amateurs de beurre et de fromage, acquéreurs de noix de galle et de bois de chauffage, qui se chargent d'alimenter le marché des grandes villes et des pays voisins. A Istanbul même, les gros marchands de bestiaux et les bouchers sont Kurdes. A Beyrouth, les Kurdes sont assez nombreux. Ils travaillent au souk des légumes et à celui des bouchers. Certains, qu'il est facile de reconnaître à leur bonnet de laine, sont devenus marchands des quatre saisons et poussent leur voiturette en maints quartiers de la ville. On compte aussi parmi eux quelques boutiquiers. N'oublions pas les porte faix, capables de transporter sur le dos des frigidaires ou des armoires à glace. L'expression «fort comme un Turc» se réfère plus exactement aux Kurdes, dont beaucoup, comme l'on sait, habitent la Turquie.

En Irak, les Kurdes sont devenus aujourd'hui d'excellents ouvriers dans les barrages du Dokan ou les travaux du pétrole à Kirkouk. C'est parmi leurs citadins que se recrutent aussi les médecins et les avocats qui sont beaucoup plus nombreux qu'on ne le croit habituellement. Bien des officiers de valeur sont également sortis de la ville de Sulaimani et d'ailleurs. Les Kurdes qui ont occupé des postes de premier plan dans l'armée ou l'administration ou ceux qui ont fait partie de différents ministères se sont toujours distingués par leur intelligence, leur compétence et leur honnêteté. Il est assez curieux de constater également qu'en Turquie aussi beaucoup de journalistes, et non des moindres, sont d'origine kurde.

La vie des Kurdes d'Arménie soviétique mérite une mention à part. Ils étaient Yézidis pour la plupart. Ceux qui n'étaient plus bergers, étaient, avant la guerre de 1914, devenus hommes de peine, portefaix ou vidangeurs à Tiflis ou à Erivan. Bref ils étaient les der-

niers des derniers. Aujourd'hui ils sont tous sédentarisés et embri-gadés dans les kolkhoz. Dans un ouvrage publié en 1957, un ancien portefaix insiste sur les progrès réalisés et les usages nouveaux. On ne peut nier les améliorations de tous genres, soit dans les habitations, soit dans l'organisation de la vie quotidienne. Plus d'habitations souterraines, mais des maisons construites en belles pierres et bien éclairées par des lampes Ilitch. Le mobilier aussi s'est transformé. Le paysan ne dort plus sur des nattes ou des feutres pourris, mais sur des tapis de haute laine, avec couvertures et matelas de laine, recouverts de châle et de peluche. Dans la maison kurde d'aujourd'hui, on trouve radio, lits nickelés, commodes et pendule. Mais la propriété est devenue collective. Au lieu de la charrue et du chariot d'autrefois, les plaines des kolkhoz sont cultivées au tracteur et à la moissonneuse-batteuse. Le genre de vie est donc complètement transformé par la collectivisation de la culture et l'industrialisation de l'élevage. On nous cite comme exemple, en Arménie soviétique, le village modèle de Ralkiz où se trouve la ferme coopérative Kirov, fondée en 1929 et qui compte une centaine de maisons avec dans les 350 habitants, parmi lesquels 30 membres du Parti. Dans le village, il y a une usine pour le lait et le leben, un cercle, une école secondaire, quatre bibliothèques publiques, deux coopératives, un hôpital de 15 lits, avec deux médecins, dont un Kurde. La ferme possède 1.500 moutons, 400 vaches; 600 hectares, dont 500 réservés à la culture et 100 pour les pâturages. Il y a en outre 3 tracteurs, 2 moissonneuses et 3 camions. Nous sommes loin, comme on le voit, de la situation matérielle et sociale des Kurdes d'Irak ou de Turquie, en général, par exemple.

On peut dire de la femme kurde, surtout dans les villages d'Irak et de Turquie, qu'elle est sur pieds de 5 heures du matin à 11 heures du soir. C'est vrai que tous les gros travaux du ménage retombent sur elle. Outre la traite des brebis, la fabrication du beurre et du fromage, comme nous l'avons déjà signalé, elle est chargée aussi de la cuisson du pain. La pâte est faite de farine, d'eau et de sel, sans levure. Elle est pétrie sur une pierre plate, puis aplatie à l'aide d'un rouleau de bois,

déposée sur une sorte de coussin et appliquée, soit sur les flancs intérieurs du four en forme de jarre, soit sur une plaque de tôle convexe, *sac*, pour le pain en feuille. Une fois cuit, le pain est déposé dans un grand panier rond. C'est à la femme également qu'incombe la corvée d'eau, à la source du village distante parfois d'une demi-heure de marche; la corvée de combustible: ramassage du bois mort ou pétrissage de galettes de bouses qu'on fait ensuite sécher au soleil en les collant sur les murs des maisons. La cuisine est aussi l'apanage de la femme, bien sûr. Le plat de base est le riz, chez les riches, ou le blé concassé, *savar*, chez les autres. Des légumes, aubergines, tomates, quand c'est la saison. Parfois des brochettes de viande de mouton à l'odeur forte ou une poule pour le visiteur. Les fruits s'y ajoutent, raisins surtout, mais aussi melons coupés en petits morceaux. Comme boisson, de l'eau naturellement, souvent aussi du thé en abondance et fort sucré, également du yogourt, *mast*, ou surtout du petit-lait, *dew*, très rafraîchissant.

La lessive hebdomadaire, avec planche, battoir et savon, à la fontaine commune et souvent en groupes, revient aussi à la ménagère kurde.

4. Arts et métiers.

Un peu dans tous les coins du Kurdistan, les femmes filent leur laine en allant et venant. Dès que tout autre travail cesse, le fuseau tourne en leurs mains habiles. Certaines aussi tissent sur des métiers. On rencontre deux types de métiers à tisser. L'un est vertical, à la Pénélope. Il se trouve dans la pièce aux provisions. Il est formé de deux montants, *keleke*, distants l'un de l'autre d'un mètre cinquante environ. Deux barres transversales ou ensouples sont situées, l'une *serdar*, au sommet, l'autre *jêrdar*, à la base. La chaîne, *po*, est fixée à ces deux barres séparées de 2,80 m environ. L'ourdissage des fils a été fait dans la cour par deux femmes. Dans ce système, point de navette pour passer le fil de trame, mais une simple aiguille assez longue. On bat la trame avec un peigne de fer, *kelkit*, à manche de

bois. Ce modèle sort à fabriquer des couvertures (1,48 2,80) dont la chaîne est en laine de mouton et la trame en poil de chèvre.

Le métier horizontal est un métier à pédale, posé par terre. Les jambes du tisserand pendant dans une cavité creusée dans le sol. Ce métier paraît plus compliqué que le premier. On utilise des peignes plus ou moins fins, *şene*. Le fil de trame est introduit dans la chaîne au moyen d'une navette, *meko*, qui contient une canette de fer, *lûle*, où la laine est enroulée. Avec ce métier on tisse des étoffes de sac, *kerara* de 30 centimètres de large, ainsi que des étoffes plus épaisses pour les vêtements et dont les fils ont d'abord été aspergés avec une décoction de chaux.

Les femmes tissent aussi différentes espèces de tapis, soit de haute laine, *xaliça*, soit à poils ras, *lop* ou *ber*. Les dessins en sont variés et les coloris pleins de fraîcheur. Parmi les motifs d'ornementation abondent les fleurs et les animaux, plus ou moins stylisés. L'arbre et l'araignée se voient souvent. Les tapis à prière, *secade*, de Sinna en Perse sont renommés.

Certaines spécialistes, en vue de la vente, fabriquent aussi avec l'argile du village des vases non vernissés pour l'eau. De même, des jarres, en forme approximative de bouteilles, sont façonnées avec des torsades d'argile, sans l'aide d'un tour. On les sèche d'abord au soleil, puis on en installe une dizaine en cercle qu'on recouvre de briquettes de bouses séchées. La cuisson dure trois heures.

Si autrefois l'artisanat était presque entièrement entre les mains des Juifs et des Arméniens, il n'en est plus de même aujourd'hui par la force des choses, puisque les Arméniens ont disparu du Kurdistan de Turquie et que les Juifs ont dû quitter l'Irak depuis 1948. Les Kurdes fabriquent donc eux-mêmes désormais les feutres qui servent non seulement à couvrir le sol, mais aussi à confectionner, des gilets et des calottes qu'on porte sous le turban. Les Kurdes n'ignorent pas non

plus le travail du cuir, pour leurs chaussures, des métaux et du bois. Ils ont des selliers experts et des orfèvres habiles dans l'art de ciseler des manches de poignard ou des boucles de ceinture en argent. Ils fabriquent aussi des coupes et des narguileh. Rappelons que l'incrustation sur cuivre est une ancienne technique kurde, qui fut importée en Europe par des artisans d'Orient. Venise eut pour cela des ateliers spécialisés et sur nombre de pièces ouvragées là-bas, au XVe siècle, on peut lire la signature d'un certain Mahmoud le Kurde. Il n'y a pas si longtemps, rien qu'à Sulaimani, plus de 150 armuriers expérimentés étaient capables de fournir en martinis les tribus des deux côtés de la frontière. Certains profitent des temps morts de l'hiver pour façonner avec une terre spéciale des fourneaux de pipe ou de porte-cigarettes, tandis que d'autres en creusent les longs tuyaux dans des tiges de merisier ou sculptent des cuillers de bois.

Chapitre IV

L'ORGANISATION SOCIALE

Les Kurdes que nous avons vu vivre comme éleveurs dans les pâturages des montagnes, paysans acharnés à la besogne dans les villages et ouvriers expérimentés dans les villes, ont tendance à se regrouper par affinité, dont la plus claire semble bien être la tribu d'origine. Ce système séculaire d'organisation sociale chez les nomades et les semi-nomades tend aujourd'hui à se désagréger, soit sous la pression de certains gouvernements, comme en Turquie et chez les Soviets, soit tout simplement par le fait des transformations inévitables des conditions de vie moderne. Mais bien des événements ne s'expliquent bien aujourd'hui encore que par ce cadre. La récente insurrection kurde en Irak en est une vivante illustration.

I. La tribu kurde.

Il est extrêmement difficile de dénombrer les tribus kurdes. Signalons pourtant celles qui ont joué un certain rôle dans l'histoire et conservent quelque renommée. En Irak, les Pijder, les Ako, les Khoshnaw, les Hamawend, les Herki, les Zibari; en Perse, les Shikak, les Bilbas, les Mukri, les Ardalan, les Jaf, les Kelhur, sans parler des Lur et des Bakhtiyari que d'aucuns refusent à considérer comme d'authentiques Kurdes; en Turquie, les Hakkari, les Hartushi, les Zirikan, les Jalali, les Heyderan; en Syrie, les Barazi, les Milli, les Miran, les Dakuri, les Haverkan, les Mersini, les Kikan, etc, les Babans d'Irak et les Bedir-khan de Turquie ne constituent pas une tribu à proprement parler. Ils sont plutôt des familles princières qui dominaient plusieurs tribus d'une même région. Les Barzani si célèbres ne forment pas non plus une tribu, mais se composent de différentes tribus qui reconnaissent l'autorité religieuse et politique des cheikhs de Barzan sur le Grand Zab.

La tribu montagnarde en général et la tribu kurde en particulier se caractérise par trois traits principaux : elle est un petit monde replié

sur lui-même et constitue ainsi un organisme de défense. Cette institution est à tendances traditionnelles, elle est donc conservatrice. Enfin cette communauté est pleinement consciente de sa supériorité sur les groupes non tribaux qui l'entourent. Cet esprit de corps et cet orgueil tribal sont une force sans doute, mais sont aussi, on le conçoit, source de bien des malentendus et des heurts avec les voisins ou les autorités des gouvernements centraux.

On a voulu faire de la tribu kurde une famille élargie, un peu à la façon dont la Bible parle des tribus d'Israël. Peut-être en est-il ainsi habituellement chez les Arabes, où le lien de parenté, *neseb*, forme en quelque sorte la colonne vertébrale de la tribu, tandis que chez les Kurdes, ce serait plutôt la terre, *erz*. D'ailleurs au Kurdistan irakien, on a pu distinguer trois types différents d'organisation sociale et économique de la population rurale: 1) Tribu classique sous un agha se réclamant d'une origine commune et divisée en fractions, *tira*. Tel est le cas des Ako, Balik, Girdi, Siyar et Surchi; 2) Tribu sous un chef "féodal" de lignée différente, comme chez les Dizai, Khoshnaw, Jaf; 3) Enfin chefs religieux: Sayyid ou Cheikh dont le pouvoir temporel se greffe sur une autorité religieuse. Tels sont les cheikhs Barzinja à Sulaimani, les cheikhs de Barzan ou de Shemsdin.

Quoi qu'il en soit, la tribu, *aşîret*, peut compter plusieurs fractions, *bir*, formées de plusieurs clans, *bavik*, installés dans la même région et composés eux-mêmes d'un certain nombre de foyers ou *mal*. Chaque clan a à sa tête le *mezin* (grand) ou le *makûl* (sage), conseillé par un ou deux *rêspî* (barbe blanche). Le chef de la tribu qui portait autrefois le titre de *Beg* ou de *Khan*, est appelé aujourd'hui *Agha*, titre qui remonterait au plus tôt au milieu du XVIIe siècle.

Nous savons par ailleurs que telle tribu se désagrège par suite d'événements fâcheux: batailles, épidémies, etc., tandis que d'autres se renforcent grâce souvent au prestige d'un chef dont le rôle, on le

voit, a son importance. En outre, à côté des éléments stables et permanents, on distingue souvent, dans la tribu, des éléments flottants, composés d'étrangers qui sont venus s'intégrer pour retrouver une cohésion perdue. Ce sera, par exemple, un meurtrier poursuivi par la vendetta et banni de sa propre tribu. Isolé, il risque de perdre la vie, car il n'a plus personne pour le protéger.

Nous avons déjà signalé au chapitre précédent (p. 20) que, chez les Kurdes, tout le monde n'est pas mis sur le même pied. Il y a, tout comme chez les Assyriens d'ailleurs, les hommes des tribus et qui se disent libres ou *aşîret*, d'où sortent les chefs, et les autres, *rayet*, semblables plus ou moins aux serfs du Moyen-Age, qui ne participent pas aux combats des tribus et sont justes bons à travailler pour le profit des maîtres. Dans les tribus elles-mêmes, les observateurs ont constaté d'autres classes parmi les éléments constitutifs, à savoir les nobles, *torin*, avec leurs familles de chefs ou agha et les autres formés des *rayet* ou plèbe qui travaille, des *xulam* ou serviteurs armés du chef, au service très exigeant, et enfin les hommes de religion Cheikhs et Mollahs qui, comme nous le verrons, seront souvent cause de conflits d'autorité au sein même de la tribu.

2. Le chef tribu : prérogatives et concurrents.

Qu'il s'agisse d'un groupe de tribus ou fédération, comme on en a rencontré au cours de l'histoire; qu'il s'agisse d'une tribu autonome proprement dite; ou qu'il s'agisse d'un simple clan, à la tête de chacun de ces groupements se trouve toujours un chef plus ou moins incontesté.

—*Origines du chef.*

Mais qui sera le chef ? Les modes d'acquisition du pouvoir du chef changent suivant les cas. Cela varie avec les tribus et aussi selon les époques. Ce sera donc ou la succession par hérédité ou l'élection par la tribu ou les pairs, ou la nomination par les gouvernements, ou aussi bien souvent la force du poignet.

L'hérédité joue la plupart du temps évidemment. A la mort du père le fils aîné prend la succession. C'est peut-on dire la forme normale de transmission des pouvoirs. Mais l'aîné peut être incompetent ou sans influence. Au cas donc où l'héritier présomptif est considéré comme inférieur au poste qui lui est destiné, on convoque une assemblée des principaux de la tribu. Si, après délibération, le chef est estimé indigne, on dépose alors devant lui une paire de souliers et on s'attend à ce qu'il les chausse et quitte la salle, signe qu'il accepte le transfert de la succession à un autre candidat. Mais ses terres et ses propriétés lui sont laissées. Il peut se faire aussi que le fils aîné ne désire pas remplacer son père défunt, mais préfère la voie de la piété à la charge de commandement d'une tribu. Il est moins rare de voir un cadet désireux de supplanter son aîné. Ce fut le cas du grand Bedir-Khan qui trouvait son aîné trop dévot. Mais si l'autre ne veut pas se désister, il est facile, au Kurdistan, de le faire disparaître. Ce qui oblige le nouveau chef à vivre toujours sur le pied de guerre, entouré de gardes du corps, de peur de se faire assassiner par le frère plus âgé évincé. L'assassinat politique, en vue de la succession, est fréquent chez les Yézidis. Mais si le nouveau chef sait se faire apprécier et aimer, on lui pardonne les moyens qu'il a utilisés pour acquérir le pouvoir. Il n'est pas rare non plus qu'un fils, s'estimant frustré, s'en aille ailleurs avec ses partisans et former un nouveau clan. On a connu aussi des femmes qui, à la mort de leur mari, ont commandé à leur tribu même sur les champs de bataille.

L'élection, le choix, par les chefs des différents clans peut se rencontrer aussi parfois, si l'héritier ne jouit pas des sympathies de la majorité. On choisit alors le plus populaire, celui qu'on estime être le plus politique aussi. Mais le cas a pu se présenter où l'élection était due au hasard. En effet, si un oiseau se pose sur la tête d'un candidat, on considère ce dernier comme l'élu même de Dieu. Le folklore signale plusieurs cas, plus ou moins authentiques.

Quand l'autorité venait au chef par *nomination* du Gouvernement,

comme cela se produisait parfois chez les Turcs et les Persans, il fallait de toute façon que ce nouveau chef fût choisi dans la famille des chefs héréditaires, sinon il devait s'entourer de gendarmes pour se faire respecter et obéir.

— *Attributions et prérogatives du chef.*

Au temps de la féodalité, on pouvait, semble-t-il, distinguer les attributions du chef de tribu, suivant qu'on le considérait comme feudataire du gouvernement ou comme représentant des traditions tribales. Comme feudataire, il avait à lever des troupes, quelques hommes équipés à ses frais si son fief était *timar*, mais un contingent beaucoup plus nombreux à la solde du gouvernement en temps de guerre si son fief était *ziamet*, c'est-à-dire dont le revenu dépassait 20.000 aspres. D'autre part, si le Sultan nommait le percepteur de la capitation, *tahsildar*, c'est au Khan que revenait la nomination du receveur de la douane ou du péage, *bacdar*. Comme chef tribal, il administrait la justice et rendait aux membres de sa tribu certains services de protection et de secours. A lui incombait en outre le devoir d'héberger et d'entretenir les hôtes de passage. Tout cela lui valait en échange honneurs et prestations plus ou moins onéreuses.

Mais maintenant que les gouvernements modernes se sont implantés un peu partout, il va de soi que les fonctions et pouvoirs du chef de tribu ont bien diminué. Aujourd'hui en effet où le service militaire est obligatoire, le chef n'a plus à convoquer les recrues, ce qui serait assez mal vu d'ailleurs, car le Kurde qui aime la bataille n'aime pas nécessairement le service militaire. S'il est soldat, il veut l'être librement, il s'engage. Il déteste être enrôlé malgré lui et les cas d'insoumission et de désertion sont fréquents. Même suppression d'emploi, si je puis dire, en ce qui concerne la levée des impôts pour le gouvernement.

Jusqu'à ces dernières années, ces exigences du gouvernement turc étaient nombreuses, variées et bien lourdes, telles que nous les

rapporte comme souvenir de jeunesse l'écrivain kurde soviétique Ereb Chamo, berger avant la guerre de 1914: *xerc*, droits fiscaux, *qepç'ûr*, droit sur le bétail, *olam*, travail public forcé, *bêgar*, corvée, *serê pez* et *serê dêwêrê*, taxe par tête de petit et gros bétail et surtout *dis kêrastî*, frais d'entretien des fonctionnaires ou soldats de passage qu'il fallait loger et nourrir aux dépens du village. Ce système turc de vivre sur l'habitant est toujours en vigueur dans les régions d'Irak où sévissent des troubles.

Mais si, en principe, ce ne sont plus les chefs de tribu qui sont chargés de recueillir ces droits, les hommes des tribus ou des villages n'en restent pas moins assujettis encore aujourd'hui à certaines redevances à leurs aghas ou leurs propriétaires, qui ne se privent pas de pressurer leurs sujet, sous prétextes des services rendus. Ces redevances portent le nom général de *axatî*, ou droit de l'agha. L'essentiel provient du *zekat*, dime sur le blé et l'orge. Le supplément est fourni par le *meran*, une tête de mouton sur cinquante, ou son équivalent en argent; le *pûsan*, ou taxe de pacage et les multiples prestations en nature sur la plupart des produits fermiers, par exemple, le *rûnan*, sur le beurre, *hêlkan* sur les oeufs, *hirmeyan* sur les poires, etc. Sans parler du *micêwer* ou contribution au salaire de la domesticité de l'agha. A cela viennent s'ajouter le *sûran*, taxe de mariage et le *pîtek*, contribution aux frais de mariage d'un parent de l'agha ou d'autres cérémonies. Pour couronner le tout, les différentes corvées, *bêgar* ou *herewez*, c'est-à-dire deux ou trois jours de travail obligatoire pour le labour, *herewezê cot*, la moisson et le battage, *herewezê dirû û gêre*, la corvée de fourrage et de bois, *herewezê gila û dar*.

Telles sont les prestations toujours en usage dans le Kurdistan méridional ou irakien, comme les a relevées C. J. Edmonds. Mais il en était de même en Turquie jusqu'à la suppression radicale de l'organisation tribale. L'Agha des Jeliyan, par exemple, faisait argent de tout. Au printemps, chaque village devait le *do anî*, un mouton ou deux, suivant la richesse et, à l'automne, le *kêsim*, une charge ou deux de

raisiné, de riz et de blé. Au moment des fêtes, le cadeau, *édant* consiste également en produits des troupeaux et des récoltes. L'agha se réservait aussi le droit d'affermage des terres, *deman*, refusé aux citadins. Pour chaque lot, *tof*, de 300 à 500 peupliers, il recevait une redevance, *spîndarî*, qui s'élevait jusqu'à cinq *mecîdî*. Lorsque les agents du gouvernement venaient recenser et percevoir le droit sur le bétail, l'agha aidait à cacher le nombre exact des bêtes, mais, en revanche, les paysans lui payaient le *dûwikê qemcûrê* en compensation de ses bons services. Les commerçants de passage étaient taxés aussi sur toute tête de mouton, toute charge de beurre, toute toison vendue. De même les nomades de passage étaient astreints à payer un droit de bercail. De son côté, Mahmoud Beg, fils du célèbre Ibrahim pacha des Milli avait imposé des taxes à ses sujets sur les ventes de leurs produits. Vers 1934 encore, il exigeait 10 piastres par mouton vendu, 5 piastres pour une toison, 5 piastres pour un *oka* (1.284 gr) de beurre et 7 *mecîdî* pour un chameau.

Ces redevances au profit du chef étaient donc assez lourdes. Elles étaient dues souvent en nature, mais pas toujours, comme on l'a vu. Les "droits" des chefs religieux s'ajoutent pour le paysan aux taxes et aux impôts indirects des aghas des tribus. Le mollah du village ne se laisse pas oublier au moment de la moisson et des fêtes, et des derviches itinérants, les *mufîtxwar* ou parasites, veulent avoir eux aussi leur part de gâteau. Mais ce que l'homme des tribus n'est plus obligé de payer comme un droit pour son agha, il le lui apporte sous forme de cadeau, *bahşîş* ou *pêşkêş*, à l'occasion des fêtes, des mariages, des visites qu'on ne fait jamais les mains vides.

La seule fonction qui revienne encore au chef, sinon officiellement du moins traditionnellement, est peut-être la fonction de justice et encore. Au lieu de passer devant le tribunal des juges du gouvernement, *hakîm*, ou même des juges religieux, *qadî* ou *qazî*, le Kurde préfère souvent arranger les choses à l'amiable devant le chef de tribu et suivant le droit coutumier *irf*. Naturellement ce service

de justice n'est pas gratuit, tant s'en faut. Pour tout procès, *dawa*, il y a un droit à payer, *heqê qazitîyê* et, en outre, les amendes, *cerîme*, ou *dirav*, allant de quelques dirhem à dix dinar pour méfaits accomplis ou calmer les disputes. Des peines, *ceza*, sont imposées pour le vol, *dizî*, l'assassinat, *kutşi*, les coups et blessures, *brindar*. Mahmoud Beg, déjà cité, avait tout un tarif: pour un meurtre 10 livres-or et même 50, s'il s'agissait du meurtre d'un notable. Pour le rapt d'une femme, 10 livres-or étaient payées par le ravisseur et autant par le père de la fille. En cas de vol de bétail, on doit restituer l'équivalent au propriétaire et quatre pièces au chef; mais le chef n'aura que deux pièces, s'il s'agit de volaille. Au XIXe siècle, certains chefs s'étaient montrés si sévères dans la répression du vol sur leur territoire, qu'aucun délit ne s'y commettait plus. Ainsi en fut-il chez Mir Kor de Rowanduz ou chez le Prince Bedir-Khan de Djézireh.

L'assassinat est jugé d'après le principe de vengeance, *tolâ*. Les parents de la victime acquièrent le droit de vengeance sur l'assassin qui, en même temps, est banni de la tribu pour une période de cinq ans ou plus. Si, dans ce laps de temps, les ayants droit le tuent, la question est résolue; sinon, à l'échéance du terme, l'assassin peut revenir dans la tribu, après avis favorable des vieillards confirmé par le chef. Mais le droit de vengeance reste toujours acquis. On peut se mettre d'accord pour estimer le prix du sang; le versement de ce prix a la vertu d'arrêter le sang, car on croit que le sang coulera tant qu'il n'aura pas été vengé. Mais cet arrangement à l'amiable n'est pas très en faveur chez les Kurdes qui préfèrent le coup de fusil ou le coup de poignard. Toutefois, si le coupable se présente chez l'ayant droit avec son linceul et son sabre au cou, c'est-à-dire se livre à sa merci, l'arrangement par composition ne peut être refusé.

Concurrents dn chef et ses complices.

Les pouvoirs du chef, à l'heure actuelle diminuent certainement; son autorité peut parfois être discutée, elle est aussi battue en brèche bien souvent par des concurrents qui, eux, n'ont rien de tribal.

Les premiers sont, à coup sûr, les *notables citadins* et *propriétaires fonciers*. Ce sont des sédentaires. Ils possèdent des villages, des fermes et servent ainsi de juges aux gens des tribus, d'arbitres, d'intermédiaires auprès du gouvernement, ainsi que d'employeurs et de bailleurs de fonds. Ils habitent ordinairement les villes. C'est donc à eux qu'on aura recours plutôt qu'au chef naturel de la tribu, souvent moins riche en numéraire et probablement moins instruit. En Irak, certains chefs ont réussi à accaparer comme biens de famille les terrains traditionnels de pâturage de la tribu, si bien qu'ils sont devenus eux aussi propriétaires fonciers. Dans ce cas, naturellement, ces chefs de tribu, tout comme ceux de certaines familles princières d'Iran devenus aussi gros propriétaires, sont étroitement liés avec la bourgeoisie et participent comme eux à des opérations commerciales.

Si les propriétaires terriens peuvent, en un certain sens, contrebalancer l'autorité morale du chef tribal, ils n'en soulagent pas pour autant la misère du paysan. Celui-ci, en effet, déjà accablé sous les exigences de son agha, subit également celles du maître du sol. En tout cas, l'agha fait coup double quand il a réussi à s'attribuer la terre de labour ou les terrains de pâturage. De toute façon, le métayer finit son année avec des dettes et les mains vides. En effet, le propriétaire prend au paysan kurde, plus privilégié pourtant que le fellah arabe, la moitié des récoltes estivales : tabac et coton, et le 1/10 des récoltes d'hiver : blé, orge, etc. Ajoutons à cela les taxes dues au régisseur, *serkal*, 7,5% ; au gouvernement 10 %, et autres bribes qui échoient à l'entourage domestique du patron. On comprend qu'avec un tel régime les jacqueries soient fréquentes et qu'il provoque un exode en masse des serfs, dont les ressources atteignent à peine 500 ou 1000 anciens francs par tête et par mois.

En Turquie, dans les régions kurdes, prédomine encore la grande propriété terrienne. En Iraq, c'est dans le Kurdistan que le Chah a commencé la distribution de ses terres personnelles ou domaniales aux paysans. En Irak, la loi de Réforme agraire promulguée par Kassem

ne fut guère appliquée, car les féodaux gros propriétaires essayèrent de la tourner à leur profit. Lors de l'insurrection au Kurdistan irakien (1961-1964), le Parti Démocrate kurde aurait voulu procéder à des confiscations et à des redistributions de terres, mais il était difficile de mener de front une guerre de libération nationale et des réformes de structure sociale, désirées par les uns mais combattues par d'autres. Le problème reste donc posé et le sort de la question kurde y est, pour une part, suspendu. Il est d'autant plus intéressant de signaler l'initiative originale d'un Kurde de Syrie, gros propriétaire foncier, Hussein Ibish. Après la deuxième guerre mondiale, avant même toute idée de réforme agraire chez les gouvernants, il assécha et draina 24.000 hectares de marécages du Wadi Awaj, qu'il avait achetés à bon prix, à Hijaneh, à une trentaine de km de Damas. Il aménagea ce domaine en vue de cultures irriguées et de cultures sèches; y installa 6.000 familles et attribua aux paysans en due propriété près des deux tiers des terrains. Tous les bénéfices étaient réinvestis dans l'exploitation....

Un second concurrent du chef, surtout chez les nomades, sera l'*oba-başı*, qui centralise les petits troupeaux de 20 à 25 tentes ou ménages pour en faire un gros troupeau de plusieurs milliers de têtes. L'*oba-başı* choisit les bergers à gages, indique les lieux de pâchage, organise la transhumance. Chacun paiera au prorata de l'importance de son troupeau. L'organisateur ne paie rien et, en outre, a droit à certains services: on transporte ses affaires, on dresse ou démonte sa tente. Ce système d'exploitation économique, signalé surtout par les auteurs soviétiques originaires de Turquie, diminuait d'autant le pouvoir politique des chefs de tribu.

Enfin les chefs religieux, cheikhs de confrérie surtout, parviennent souvent à éclipser l'autorité du chef de tribu. Aussi ce dernier n'aime-t-il pas habituellement voir s'installer chez lui, dans sa tribu ou son village, un tel personnage qui y ouvrira une *tekké*; car, sous prétexte de religion, le cheikh ne tardera pas à s'arroger un rôle politique pas toujours bienfaisant. Nous aurons l'occasion de revenir sur l'influence de ces hommes de religion chez les Kurdes.

3. Décadence de l'état tribal.

S'il existe encore des tribus et des chefs de tribus reconnus officiellement et même appointés par les gouvernements irakien et iranien, le fait est qu'en Turquie et en Arménie soviétique, toute autorité tribale a été supprimée et souvent de façon brutale. Chez les Soviétiques, aucun doute possible. Avdal, déjà cité, nous fait part de son enthousiasme. Bien des choses d'autrefois, écrit-il, ont été éliminées. Il n'y a plus désormais d'esclaves des cheikhs et des *pir*, ni de serviteurs des aghas et des begs. Mais peut-être que la servitude a pris d'autres visages. En Turquie, il reste encore des traditions. Tous les chefs n'ont pas été pendus, et, en tout cas, leurs fils ou petits-fils sont bien vivants. On trouve encore dans le peuple, en quelques régions, un certain respect pour les anciennes familles nobles. Ce prestige est reconnu même par des auteurs soviétiques, comme Kotlov ou Viltchevsky. Mais y a-t-il regret de la disparition de l'autorité ancienne? C'est moins sûr, si j'en crois un jeune évolué kurde d'Istanbul qui m'a dit, en l'été de 1959: «Il est bien entendu que les tribus ont perdu leur cohésion, mais les chefs essaient de reconquérir leur influence, non point pour des raisons de féodalité, mais au moyen de nouveaux services rendus dans le domaine social. Les fils des anciens chefs féodaux sont devenus avocats ou médecins et se rendent ainsi utiles à leurs anciens subordonnés. Et ceux-ci ne les oublient pas d'ailleurs, lors des élections au Parlement, par exemple». C'est donc une nouvelle noblesse qui se forme, plus conforme à nos idées modernes. Par contre, un Kurde déraciné de Beyrouth m'a nettement fait comprendre que toutes les obligations envers l'agha de la tribu étaient de l'histoire ancienne et que, si ce chef a besoin de quelque chose, il n'a qu'à travailler comme tout le monde. L'évolution s'amorce donc. Elle semble bien irréversible.

Dans les pays arabes, Irak et Syrie, la centralisation travaille elle aussi à la diminution du prestige et de l'autorité des chefs. Des fonctionnaires civils s'occupent de la justice et des impôts. La réforme agraire qui s'annonce et s'esquisse accentuera la rapidité de cette trans-

formation sociale. Il semble que ce soit en Iran que les liens de la tribu sont encore les plus étroits. Mais là aussi, avec la sédentarisation des nomades et la centralisation administrative, on peut prévoir la disparition, plus ou moins prochaine, de toute organisation tribale chez les Kurdes.

Chapitre V

LA FAMILLE

Qu'il vive en tribu ou qu'il soit entièrement dégagé des liens tribaux, qu'il soit pasteur nomade, vivant sous la tente dans la montagne, ou complètement sédentarisé, installé comme boutiquier ou cultivateur au village, artisan dans la ville ou bien ouvrier plus ou moins spécialisé dans les travaux de barrage ou l'exploitation du pétrole, le Kurde ne vit pas seul. Il a sa femme et ses enfants. La famille du montagnard kurde ressemble-t-elle à celle du Bédouin arabe? Peut-on la comparer à celle du paysan ou du citadin chrétien, assyrien ou arménien, auprès duquel il vit? Pénétrons dans un foyer kurde, nous serons agréablement surpris.

I. Au Kurdistan, on ne badine pas avec l'amour.

Chez les Kurdes, la famille a un aspect religieux, avant même son aspect social et économique et ce caractère influe sans aucun doute sur l'attitude des jeunes même avant le mariage.

D'abord tous les Kurdes se marient et le *célibat* ne se rencontre guère au Kurdistan, non seulement parce que le proverbe dit: «Homme seul devient faible, femme seule devient chaude», mais parce que la société est ainsi faite qu'il n'y a pas de place pour les vieilles filles et que les célibataires endurcis seraient très mal vus. D'ailleurs les Kurdes se marient souvent très jeunes: les garçons n'attendent pas toujours vingt ans et une jeune épousée de douze ans n'est pas rare. A cet âge-là, la petite Kurde est déjà une ménagère accomplie et très au fait des obligations qui vont lui incomber. Aujourd'hui pourtant il y a tendance à retarder un peu l'âge du mariage, spécialement dans les villes et surtout lorsqu'il s'agit de jeunes gens qui poursuivent leurs études; et puis la législation civile impose aussi des âges limites.

Cette précocité du mariage est sans doute une des causes qui font que la *prostitution* est inconnue chez les Kurdes qui n'en peuvent parler qu'en empruntant aux Turcs leur vocabulaire. Aucune maison close

dans les petites villes kurdes d'Iran et d'Irak aussi bien. Je me souviens qu'il y a trente ans, dans un village kurde de la Djézireh syrienne où tenait garnison un escadron léger de troupes du Levant, la maison de passe militaire n'avait pour clients que les fonctionnaires turcs de l'autre côté de la frontière toute proche. L'amour lesbien n'existe pas non plus chez les Kurdes, ni non plus, en général, la pédérastie, bien que le mot *hetiwbaz* ne soit pas inconnu à Sulaimani, mais c'est souvent pour en faire grief avec horreur aux Arabes.

Les Kurdes étant musulmans dans l'ensemble ont donc l'autorisation religieuse d'être polygames. Autrefois, et souvent dans des vues politiques, des chefs surtout épousaient plusieurs femmes et avaient de nombreux enfants. Aujourd'hui, il n'en est plus de même. La *polygamie* de fait tend de plus en plus à disparaître. Elle existe encore dans le milieu urbain non instruit, mais les épouses ne sont jamais plus de deux. La monogamie prévaut dans les milieux paysans, pour des raisons économiques, et la moyenne des bigames n'y dépasse pas les 2%. Les gens du commun évitent ainsi les tracasseries des ménages complexes et se souviennent du proverbe: «Celui qui épouse deux femmes fait le portier». La monogamie est de règle aussi dans le milieu citadin instruit, mais ici à cause du contact des jeunes avec la civilisation occidentale. Par contre les mariages successifs, par suite de divorce ou de décès, se rencontrent dans l'aristocratie villageoise. Et on cite, en Irak, le cheikh de Shadala qui, en sa longue vie, s'est marié dix-neuf fois. Le *divorce* est également relativement peu fréquent. Le motif le plus ordinaire est la stérilité de la femme ou son incapacité de mettre au monde des enfants mâles. On se moque en général de qui voudrait répudier sa femme. Mais s'il la répudie en suite du triple *teleq*, il doit payer l'arriéré de la dot qui s'élève en moyenne à la moitié ou au tiers. Chez les Kurdes du Kurd Dagh, il ne verse qu'une somme dérisoire. Mais de toute façon les enfants reviennent à la charge du père. La séparation par consentement mutuel est rare également. Une femme répudiée, surtout si les causes sont sérieuses, trouve rarement à se remarier. D'ailleurs la chanson ne dit-elle pas :

«Les jolies femmes, de la part des hommes méchants,
Ne peuvent être abandonnées, mais tuées!».

Inutile de dire que *l'amour libre* est impensable au Kurdistan. Il n'est peut-être pas inouï qu'un Kurde ait une maîtresse, mais c'est à l'étranger, en Europe ou en Amérique, à l'occasion de séjours d'études. Mais il ne viendrait pas à l'idée du jeune homme d'amener cette femme avec lui dans sa Patrie. Certains préfèrent carrément le mariage. Quant à *l'adultère*, il doit être tenu pour inexistant. La femme sait très bien le sort qui lui est réservé si son crime est découvert. Elle mourra assassinée de la main de son frère ou d'un proche parent, jaloux de préserver l'honneur de la famille. Il en serait de même de toute jeune fille qui se laisserait aller à une liaison coupable. Et en l'occurrence les tribunaux civils sont souvent indulgents aux meurtriers. Mais cette contrainte sociale ne suffirait sans doute pas à maintenir la jeunesse dans le droit chemin, s'il n'y avait aussi une solide santé morale.

2. Préparation au mariage et fiançailles.

Le Kurde est ordinairement bon mari et bon père. Mais cette réussite familiale exige naturellement un bon choix, car l'affaire est d'importance. D'autres considérations que la personne ou la beauté de l'épouse vont donc entrer en ligne de compte: «Ne regarde pas la femme, regarde la parenté».- «Examine l'oncle maternel, puis conduis la femme à la maison». Le meilleur choix sera souvent en effet celui de la cousine, d'autant que le cousin a droit de priorité sur elle, même si la dot qu'il propose est inférieure à celle des autres prétendants. Ce droit du cousin agnatique est tel que la fiancée est obligée de lui payer une certaine somme en compensation pour qu'il y renonce. Sinon on peut s'attendre à l'enlèvement de la fille, surtout si elle est consentante. En cas de rapt, les fugitifs vont se mettre sous la protection d'un chef voisin assez puissant pour calmer les parents et arranger l'affaire. En tout cas, tant que la question n'est pas réglée, le jeune homme respecte la jeune fille. C'est une question d'honneur. Mais si la jeune fille s'est

laissée convaincre d'épouser l'étranger, le cousin évincé n'hésitera pas à l'assassiner elle ou son rival ou même les deux. Quoi qu'il en soit, dit le proverbe: «Qui prend femme doit avoir un sac d'écus ou un ballot de mensonges!» Et aussi: «On ne peut épouser une princesse avec une dot de bouvier».

Dans le milieu rural, les jeunes gens se sont souvent rencontrés à la fontaine ou au cours des travaux des champs et, chez les nomades, lors des festivités saisonnières avec les danses qui les accompagnent. En tout bien, tout honneur. Car la vertu ne doit pas se confondre avec la prudence. Les jeunes filles kurdes le savent bien, elles qui chantent beaucoup et des chansons d'amour, en filant leur étoupe, en descendant des lieux d'estivage, en trayant leurs brebis, en tissant leurs tapis multicolores. Elles expriment en leurs chants les sentiments qui se retrouvent partout où un cœur aime et sait chanter, mais elles en revêtent les images et les comparaisons d'une couleur locale très marquée, d'une saveur bien particulière. Elles connaissent leurs charmes, les coquettes, et ne se privent pas de les redire. Elles se vantent de leurs boucles blondes, de leurs beaux yeux noirs, semblables à ceux des gazelles et des agneaux; de leur démarche gracieuse comme celle des oies et des canards sauvages et des perdrix du désert. Mais, comme Heftsadé qui veut équiper le cheval de son cousin, elles sont prêtes à sacrifier tous leurs bijoux par amour pour le bien-aimé:

«De mes boucles d'oreilles je ferai les fers;
 Je hâcherai mes bracelets en petits morceaux pour les clous;
 De mes nattes, je ferai les sangles
 Et de mes tresses, les rênes!».

Insinuante et cajoleuse, vindicative à l'occasion, la jeune fille kurde a bien de quoi faire tourner les têtes. «Derrière chaque chevelure blonde, il y a une moustache rousse», et ici, comme partout ailleurs «les jeunes filles sont des lieux de pèlerinage».

Chez les riches et dans les villes, les rencontres sont moins faciles. Aussi une certaine pudeur retient-elle le jeune homme de manifester trop ouvertement son désir de fonder un foyer. Si, l'âge venu, il n'a point fait part de son attirance vers telle jeune fille de son choix connue de sa famille, sa mère se mettra d'elle-même en quête d'une future bru. Alors commencent les visites en vue de connaître les filles à marier. Si la mère ou une parente croit avoir trouvé une candidate qui lui agréée, elle n'hésitera pas à décrire, de façon dithyrambique, les qualités physiques et morales de l'élue. S'il n'y a point d'objection de la part du jeune homme et si l'on présume que les parents de la jeune fille sont favorables au projet, la mère ou la tante du jeune prétendant fait une démarche discrète, ou même un notable ami se présente chez la future fiancée et offre un cadeau. S'il est accepté, c'est signe que l'on est d'accord: ce sont les accordailles, *herê kirin*. Une jeune fille pourrait en principe refuser d'agréer cette union, mais ce refus serait regardé comme une offense. D'autre part, un père ne forcerait certainement pas sa fille à un mariage qu'elle repousserait. Quelque temps après, le père, ou l'oncle, ou le frère aîné fera la demande officielle de mariage, *xwezgîn*; demande, bien sûr, qui ne peut se faire qu'en un jour faste. A cette occasion, on offre des raisins secs et autres sucreries, d'où le nom de *Şirîni* donné à cette cérémonie. On fixe alors le montant de la dot, *mehr* en terme coranique, que les Kurdes appellent, suivant les régions *qelen* ou *kelîm*. Il a déjà été discuté auparavant par des intermédiaires pour éviter les brouilles familiales, car il est souvent occasion de marchandages. Cette dot varie évidemment avec les régions et la situation des parents. On sait la campagne menée contre cette coutume chez les Kurdes d'Arménie soviétique qui l'assimilent à un prix de vente de la fille, comme s'il s'agissait de bétail. Le fait qu'ils y insistent tellement prouve que cette coutume est bien invétérée. Mais cet aspect d'achat qui choque souvent aussi notre mentalité d'occidentaux, n'est point considéré comme tel par les intéressées elles-mêmes qui y voient plutôt une appréciation de leur juste valeur, nous dit Madame Hansen. C'est là un point de vue non négligeable même s'il n'est pas toujours du goût du futur. Il est bien certain en effet que certains parents exa-

gèrent et exigent un tarif souvent trop élevé pour la bourse de beaucoup de paysans et qui leur rend le mariage presque inaccessible. Pour se faire une idée de la question voici quelques barèmes récents (1957) cités par Mme Hansen. A Balkha pour une fillette d'une douzaine d'années, 20 dinars. A Topzava, pour une fille éduquée venant de Sulaimani 200 dinars. A Sulaimani même, la dot la plus élevée fut de 1.500 dinars avec un supplément de 750 dinars en cas de divorce. Chez les Yézidis, la moyenne est de 40 dinars. Même chez les Kurdes chrétiens d'Irak ou chaldéens l'évêque a dû fixer un montant maximum pour éviter les abus. En certains cas, le mariage peut se faire par échange de deux soeurs *bedli*, et cela tient lieu de dot.

Après la demande officielle, les jeunes gens sont *xwestî*, promis. Après un délai de plusieurs mois ou même d'un an, on célèbre les fiançailles, *destgîran* ou *dazurânî*, chez les Ahl-é Haqq, ce qui est l'occasion d'un grand repas de famille, à la fin duquel les convives font un cadeau en argent. De son côté le jeune homme offre à sa fiancée un bijou, *nîşani* ou *diari*, ordinairement une bague. Désormais les jeunes gens sont *destgirtî* c'est-à-dire fiancés et le fiancé a la permission tacite de venir voir sa fiancée chez elle. Quand la dot aura été payée, ils seront *delenda*. Mais outre la dot, il faut prévoir encore le prix du lait, *şîr-beha*, qui doit servir à payer la toilette de la jeune mariée, et les autres cadeaux *pişt-aqd* qui peuvent consister en terrains, moulin ou bijoux de prix. Une fois l'argent reçu, les parents de la fiancée commencent à s'occuper du trousseau, *cihaz*.

3. - Le mariage et les noces.

Tout est donc prêt, mais on attendra le printemps ou l'automne pour la cérémonie nuptiale. Le mariage proprement dit comporte deux cérémonies qui n'ont pas nécessairement lieu le même jour. L'une est religieuse, *mâra-brîn* et s'accomplit selon le rite chaféite de l'Islam. Il s'agit là du contrat de mariage pour la signature duquel les deux intéressés ne sont pas obligatoirement présents. C'est le Qazi ou le

mollah qui rédige cet acte contractuel en présence des témoins des parties, dont les quatre témoins mâles de la fille, parmi lesquels son protecteur ou *wali* qui est son père, ordinairement du moins. On verse alors le montant convenu de la dot et en prévision du divorce ou du veuvage possible, on convient également d'une somme de dédommagement qui atteint normalement la moitié ou le tiers de la dot, comme nous l'avons déjà signalé. Puis le mollah demande le consentement des ayants droit et fait faire aux mandants de la fiancée la déclaration suivante: «Nous avons marié notre fille à un tel et reçu en échange telle somme». - Durant cette cérémonie, tous les assistants doivent rester immobiles, les mains posées à plat sur les genoux, en sorte que personne ne puisse nouer l'aiguillette au fiancé durant l'accomplissement du rite. L'accord ainsi constaté est parfois suivi de la récitation de la *fatiha*. A partir de ce moment, les jeunes gens sont officiellement mariés et, bien que le mariage ne soit pas encore consommé, le mari ne pourrait se dédire que par une répudiation en bonne et due forme et paiement de la compensation.

Reste en effet la seconde cérémonie, la fête des noces, *sûr*, qui est strictement séculière, mais la plus importante aux yeux de beaucoup et la plus populaire, la plus folklorique, car c'est au cours de cette fête que la jeune mariée est conduite dans la maison de son époux. La veille du grand jour, les amis réciproques ont procédé à la toilette des futurs époux. On les baigne et on n'y épargne pas le *henné* pour les paumes des mains, les extrémités des doigts et les orteils. On rase aussi les cheveux du jeune homme, par petites étapes pour s'amuser. Quant à la jeune fille, on lui épile tout le corps à l'aide d'une pâte épilatoire composée d'une solution de zinc et d'arsenic. Avec de la poudre d'antimoine, on lui rehausse l'éclat des yeux. Pour la noce, la jeune mariée sera recouverte d'un grand voile d'ocre jaune. Certaines citadines le remplacent par le voile blanc des Européennes. Les bijoux sont nombreux et appréciés dans tous les milieux kurdes. Les plus usuels sont: une chaîne composée de pièces d'or et qui va du sommet du fez jusqu'au menton, un collier qui descend le long de la jaquette. Certains

colliers sont faits de petites pierres ou d'objets d'argent dont la forme et la matière sont supposées favorables à détourner le mauvais oeil. Des bracelets, une large ceinture avec de grosses boucles d'argent; dans la narine gauche, un clou d'or ou un bouton bleu en forme de fleurette, sur le front un petit croissant à trois pendants en forme de coeur.

Lorsque la toilette de la mariée est achevée, le cortège nuptial s'organise. Tout le monde d'ordinaire est à cheval, en auto aussi parfois maintenant dans les villes. En tête on transporte le trousseau de la mariée et le mobilier du ménage. Il s'agit d'exhiber sa richesse et de montrer la générosité du fiancé. En certains endroits, au Kurd Dagh par exemple, pour faire riche, on emprunte à des parents ustensiles et meubles qu'on restituera plus tard, après la montre. Il est de bon ton qu'au moment de quitter le logis paternel, la fiancée verse ou fasse semblant de verser quelques larmes. Mais pour la consoler ses compagnes lui chantent un épithalame, *hevalê*, que tout le monde reprend en chœur, ainsi qu'on le chantait déjà lors de son habillage. Et ce sont des cris et des chants, de la danse et de la musique jusqu'à l'arrivée à la maison du fiancé. Ce dernier ne se montre pas tout de suite. On doit le supplier de ne pas abandonner la petite qui, de son côté, fait mine de ne pas vouloir descendre de cheval. Finalement tout s'arrange bien sûr.

L'entrée de la fiancée dans sa future demeure est accompagnée de certains rites folkloriques qui varient avec les régions. Habituellement avant de franchir le seuil, la fiancée doit enjamber les débris d'une cruche pleine des pièces de monnaie et de sucreries qu'on a brisée à ses pieds. En Azerbaïdjan, une parente du fiancé jette quelques galettes de pain entre le seuil et les jambes de la fiancée. Celle-ci ramasse le pain et baise le seuil. Chez les Ahl-é Haqq d'Iran, en franchissant le seuil, la fiancée élève les cierges allumés qu'elle tient en chaque main, tandis que le fiancé, debout sur la terrasse, lui jette de la menue monnaie, du blé et du riz coloré. Chez les Yézidis, à l'arrivée de la fiancée, la future belle-mère lui jette du haut de la terrasse du sucre, des bonbons et des

fleurs. Puis elle descend et donne à sa future bru une jarre pleine de sucreries que la jeune fille doit briser sur le seuil avant de le franchir. Chacun se précipite sur les bonbons répandus car ils portent bonheur. La fiancée pénètre alors dans sa nouvelle demeure en passant sur les débris de la jarre et le sang d'un mouton qu'on vient d'égorger à ses pieds. Au Kurd Dagh, on brise en morceaux une grande cuiller de bois entre les pieds de la fiancée avant qu'elle n'entre dans la maison conjugale. Cela porte bonheur aux nouveaux mariés. A Topzava, en Irak, au moment où la fiancée franchit le seuil de son nouveau gîte, on fait s'envoler une volaille, tandis que le fiancé, du haut de la terrasse, donne un coup sur la tête de sa future femme avec une perche qu'il tient à deux mains. Ce dernier geste se retrouve chez les Kurdes d'Arménie soviétique.

Dès que la fiancée est entrée, on procède à la cérémonie religieuse, décrite plus haut, si elle n'a pas encore été célébrée. Et puis, tandis que tout le monde s'amuse, la nouvelle mariée, installée sur son trône, dans un coin de la pièce, reste silencieuse, entièrement recouverte de son voile, comme une idole. Quand les gens ont bien festoyé, beaucoup chanté et dansé plus encore, et que les cavaliers sont fatigués de leurs cavalcades et de leurs fantasias, les cérémonies sont terminées et les jeunes mariés, *bûk û zava*, sont laissés à eux-mêmes et entrent dans la chambre nuptiale, dont la porte est gardée par le garçon d'honneur, *brazava* ou *kardaş*. Avant de consommer le mariage, le nouveau marié offre à sa jeune épouse le prix de la pudeur, *şermkêna*, qui consiste en un nouveau cadeau. Un coup de feu traditionnel, tiré par le mari lui-même ou son garçon d'honneur, annonce que tout s'est bien passé, et chacun des invités s'en retourne chez soi. Sur le lit nuptial, des carrés de drap, *rospêti* ou blancheur du visage, serviront à prouver l'honneur virginal de l'épousée. La *pîrek*, ou *berbûri*, ou *pâ-khasû*, matrone qui a accompagné la nouvelle mariée et l'a initiée à ses nouveaux devoirs, montrera le lendemain aux parents et aux amies les «signes de la virginité», comme dit l'Écriture, . Ces linges seront conservés dans la famille de la jeune mariée jusqu'à la naissance du premier enfant.

4. Le ménage kurde.

Voilà donc notre jeune ménage installé chez soi, ordinairement dans une maison séparée, parfois pourtant dans un appartement spécial chez le père du mari. La vie reprend alors quotidienne, sans trop de heurts, si l'on se fie aux proverbes : «La femme est le pilier de la maison». «Femme vertueuse est de bonne prise, mauvaise femme une chaîne!». «La femme est une citadelle, l'homme est un prisonnier». «L'homme est une rivière, la femme un lac». Elle est, ordinairement du moins, plus conservatrice que son mari. Les voilà désormais unis, à la vie, à la mort. «*fin û mêr, tevîr û bêr*», c'est-à-dire «Épouse et mari, pioche et bêche», ce qui veut dire que seules la pioche et la bêche qui creuseront leur tombe pourront les séparer. Ainsi d'accord, ils jouiront sans doute de bons moments : «Regards des yeux, contentement du coeur». Et le mari pourra rappeler à son épouse : «A cause d'une source, j'aimais une montagne». Pour autant il ne se laissera pas mener par elle. Chacun à sa place ! «Une femme modeste vaut une ville, un homme modeste ne vaut qu'un chevreau». Il n'est pas normal non plus que «l'homme soit au cellier et que la femme aille répondre à l'appel aux armes !», qu'il soit «coq un jour et poule toute une année !» Une bûche solitaire est semblable à un homme soumis à sa femme. D'ailleurs «ce n'est pas avec des prières que l'on gouverne sa femme». Mais n'exagérons rien car, chez les Kurdes, la femme est beaucoup plus libre que chez les autres peuples musulmans. Elle ne porte ordinairement pas de voile sur le visage, si sa tête est cependant toujours couverte. Elle dirige les affaires de la maison, tient souvent les cordons de la bourse et règle les dépenses du ménage à son gré. Dans un livre extrêmement intéressant sur «la vie de la femme kurde», une Danoise, Mme Hansen, déjà citée, nous apporte quelques lumières sur la place réciproque des époux dans le foyer kurde. La vie commune, écrit-elle, montre qu'en fait l'homme n'est pas privilégié en ce qui concerne l'autorité. A l'intérieur de la maison, sa place est des plus réduite, nous dit-on avec une pointe d'humour : «Un porte-manteau ou un clou au mur pour y suspendre ses habits, une place par terre près du plateau

pour manger, un matelas ou un lit de fer là où il a décidé de dormir: c'est tout». Même dans l'aristocratie, l'homme n'est pas plus libre que la femme dans le choix de sa partenaire et il est perpétuellement en butte à l'action combinée de toutes les femmes de la maison: sa mère, ses épouses, ses soeurs, ses filles plus ou moins grandes. Les paysannes ont plus de liberté de mouvement, mais l'inégalité provient alors du fait que tous les travaux pénibles retombent sur elles, ce qui n'est plus le cas dans le milieu urbain cultivé. Même dans le milieu urbain non instruit, si l'homme est polygame, c'est lui qui est alors dans un état d'asservissement. En réalité, peu de vie commune entre les époux qui vivent indépendamment l'un de l'autre dans ces deux mondes séparés des hommes et des femmes caractéristiques de l'Islam. Pourtant le mari aime sa femme et sait s'en faire aimer, c'est là un fait bien connu. Et puis, le Kurde a confiance en son épouse, tout comme il se fait, en général, une haute idée de la femme. Celle-ci garde donc bien sa place au foyer et il ne faut donc pas d'étonner s'en voir certaines acquérir une réelle autorité dans la tribu ou la cité. On sait aussi que, chez les Kurdes, se mettre sous la protection d'une femme, c'est trouver la sécurité.

5. Autour du berceau.

Mais quelle que soit la valeur d'une femme aux yeux des étrangers, c'est à son foyer qu'elle est véritablement reine. «Dieu a créé la femme, la femme a créé le foyer», dit le proverbe kurde. Et «quand la mère donne, c'est Dieu qui donne». Aussi son bonheur sera parfait quand l'enfant sera là. N'est-ce pas la raison pour laquelle on s'est marié jeune? «Marie-toi jeune pour jouir en temps opportun de la présence de tes enfants». Ainsi donc suivant la formule: «S'il plaît à Dieu, au bout de neuf mois, neuf jours, neuf heures et neuf minutes, le Très-Haut fera verdoyer le campement aride». Ou encore: «Le Seigneur fera naître un enfant à la femme et répandra sur son visage trois gouttes de lumière!» Car vraiment «les enfants sont le fruit de la maison». «Maison qui a de l'argent pour richesses peut se ruiner! Maison qui a des fils pour ri-

chesses ne le peut!» Et cette noble constatation fait taire tous les égoïsmes: «Maison qui a un enfant, le Diable n'y va!».

Quelle joie en effet pour le père et la mère, penchés sur le berceau, de saisir le premier sourire, la première caresse, le premier mot! Le père lui-même, si rude parfois, se fait tendre et écoute silencieusement la berceuse que la jeune maman chantonne pour endormir Bébé. Les berceuses kurdes sont aussi nombreuses que jolies. Elles sont composées par les grands-mères, mais aussi souvent par les papas, ce qu'on peut interpréter, je crois, comme une marque vivante d'amour paternel. En voici une d'un Kurde soviétique, où les plus tendres sentiments s'entremêlent de mystique nouvelle:

Lori, lori, beau garçon,
 Aux yeux noirs, aux sourcils arqués;
 Lorsque je te contemple,
 Mon coeur se remplit d'amour.
 Dors tendrement, dors dans le calme,
 Lori, lori, beau garçon.

Mon tendre bambin, grandis vite,
 Deviens le soutien de ton père;
 Grandis vite, deviens un homme intrépide,
 Garde notre Monde Nouveau.
 Dors tendrement, dors dans le calme,
 Lori, lori, beau garçon.

La nuit est tombée, tes parents sont endormis,
 Et endormie la biche avec son petit;
 Les étoiles ont paru, la lune s'est levée,
 Dorment en silence montagnes et rivières.
 Dors tendrement, dors dans le calme,
 Lori, lori, beau garçon...

A Sulaimani, sous peine d'accidents possibles, la femme enceinte doit porter sur elle un *duabend*, sorte de talisman, sur lequel sont inscrits des passages du Coran. Mais il est connu que la femme de celui qui copie ces amulettes ne mettra pas d'enfants au monde.

Un médecin militaire français, Dr. A. Brunel, a fait une description poignante d'un accouchement qu'il intitule d'ailleurs: Malédiction, car l'événement n'a rien d'un conte ou d'une légende. La scène se passe à Dérik, en Djézireh syrienne. Mais cela se reproduit à des milliers d'exemplaires dans tout le Kurdistan. En principe, l'accouchement se fait à la maison, avec l'aide de parentes ou d'une voisine plus expérimentée, car les sages-femmes diplômées sont plutôt rares. En cas de difficultés, on a recours à des expédients plus ou moins superstitieux. A Sulaimani, on va à la mosquée chercher la «*dua*», qui est une pierre sur laquelle sont écrites certaines prières. On la pose sur le dos de la parturiente et tout se passe bien. Dans la tribu de Chamesdin, en pareille circonstance, c'est l'épée de Khano-lep-zerin, Khan-au-bras-d'or, héros de l'épopée de Dimdim, que l'on dépose sur le lit de la future maman. Chez les chrétiens de la région de Duhok, on dresse le rouleau de la terrasse de l'église. Le cordon ombilical est coupé avec des ciseaux, et même en certains endroits avec une pierre effilée. On doit bien faire attention à l'endroit où il tombera. Si c'est sur une arme, l'enfant sera un brave guerrier; si c'est sur une assiette ou un plat, il sera gourmand. En tout cas, il faut prendre garde aux mauvais esprits. En Arménie soviétique ou en Perse, c'est l'esprit *âl* ou *hal-anassi*, qui essaie d'arracher le coeur, ou le foie, et les poumons de la femme en couches. Chez les Yézidis, le *Re ê sevê*, le Noir de la Nuit, risque d'étrangler le bébé ou de lui faire mal ainsi qu'à sa mère. Chez les Moukri, c'est l'esprit *cheché* et à Sulaimani, la goule *Chawa* qui voudrait étrangler le bébé. Aussi dès qu'une femme a accouché, pose-t-on sur son lit un Coran, une épée, un morceau de fer, etc., et d'autres amulettes pour conjurer le sort. En outre, si l'enfant est un garçon, les hommes de la famille vont monter la garde jour et nuit, durant une semaine, dans la chambre de l'accouchée. De même durant toute cette

même période, la sage-femme et les femmes qui ont assisté à l'accouchement ne peuvent sortir ni emporter quoi que ce soit qui ait servi à l'opération. Il va de soi aussi qu'il est interdit à toute femme en état d'impureté d'entrer dans cette chambre, car elle porterait malheur. Le nouveau-né est déposé sur un tamis recouvert d'un matelas. Telle sera sa couche durant les six ou sept premiers jours de son existence. Il est parfaitement emmaillotté et couché ensuite en son berceau. On trouve chez les Kurdes trois types de berceau: le plus usuel est à bascule et transportable; il y a ensuite le hamac suspendu entre deux poteaux de la chambre; enfin un berceau fixe pour les plus grands. Dans ces berceaux, le matelas est percé d'un trou rond par où passe le *bilwar*, tube de bois pour l'écoulement de l'urine. L'anthropologue H. Field a constaté des déformations crâniennes, en particulier l'aplatissement de l'occiput, dues à l'utilisation de certains berceaux, surtout chez les Kurdes voisins des Arméniens.

Des cadeaux nombreux sont offerts à la jeune maman, à l'occasion des naissances, surtout si elle a mis au monde un fils, souvent plus désiré qu'une fille. Les cadeaux varient suivant la coutume des tribus et la position sociale de la famille. A la mère, on peut offrir de l'or, un bélier à sacrifier. Au bébé, ce sera une jument, un pistolet, un poignard. De toute manière, la naissance d'un enfant est toujours célébrée par un repas de fête.

C'est la mère qui donne habituellement le nom à l'enfant, bien que parfois aussi le mollah du village intervienne et dise son mot. Beaucoup de Kurdes portent des noms musulmans, cela va de soi. Aussi les Mohamed, Ahmed, Mahmoud, etc., sont-ils nombreux, comme aussi bien Ali, Hasan, Huseyn. Mais il existe aussi des noms spécifiquement kurdes, comme Çolo, Cindo, Mend ou Xodéda, ou kurdisés, s'ils sont musulmans, ainsi Meho (Mahomet), Reşo (Rachid), Hemo (Hamid), etc. On n'oublie pas les noms des héros de l'Histoire et de la légende nationales: Xo rew, Qubad, Cemşid, Féridûn, Guhderz, Behram. Parfois le nom désigne des vertus qu'on souhaite voir posséder par le

nouveau-né ou n'est que le nom de fleurs, de fruits ou même d'animaux dont les qualités sont appréciées de tous. D'où l'abondance des Gulê, rose, Nêrgîz, narcisse, Benefş, violette, Rîhan, basilic, Sosin, lys, Yasemîn, jasmin, Xezal, gazelle, Qumri, tourterelle. Voilà pour les filles. Et pour les garçons, nous aurons des Şêr, lion, Piling, tigre, Şahîn, faucon royal...

La *circumcision* est de rigueur. Elle se fait maintenant le 5e ou le 7e jour, et c'est le mollah qui procède à l'opération. Il y a vingt-cinq ans, à Sulaimani, on circoncisait le garçonnet lorsqu'il était âgé de sept à dix ans, comme cela se pratique encore aujourd'hui à Istanbul. C'est l'occasion d'une petite fête, où les enfants portent de courtes culottes, une petite blouse blanche avec un boudrier d'étoffe argentée et sur la tête une toque argentée également. Le parrain, *kiriv*, n'est pas nécessairement de la famille, mais doit être un homme de bonne renommée. Le plus recherché est celui «qui a bu l'eau de sept sources», symbol de Seavoir et de Sagesse. Les Yézidis acceptent comme parrain un musulman, mais jamais un chrétien ou un juif. D'autres Kurdes n'ont pas ce scrupule et n'hésitent pas à demander ce service, ou plutôt cette marque de confiance, à cause de la parenté de sang qui s'ensuit, à des chrétiens de leurs amis. L'excision des filles, coutume barbare contre laquelle commencent à s'insurger les femmes musulmanes, surtout les Egyptiennes, est pratiquée aussi à Sulaimani, mais pas avant que la fillette n'ait atteint l'âge de huit à dix ans. La coutume ne serait pas générale. Mais on m'a fait remarquer, à ce propos, que la «*maman*», c'est-à-dire l'accoucheuse qui procède à l'opération, doit être spécialement habile.

Le *sevrage* n'a lieu qu'assez tard. L'enfant en effet est allaité jusqu'à l'âge de deux ans et même davantage. Les femmes sont persuadées que, tant qu'elles allaitent, elles ne peuvent concevoir. Or les naissances sont souvent rapprochées, car les pratiques anti-conceptionnelles sont inconnues et d'ailleurs désapprouvées par l'ensemble de la population kurde. Les enfants allaités par la même nourrice sont

frères et soeurs de lait. C'est là comme une véritable parenté, au point qu'elle en devient un empêchement au mariage futur.

6. Enfants et éducation.

Le Kurde aime beaucoup les enfants qui sont nombreux, d'autant plus qu'une mortalité infantile se charge de faire une sélection. Aussi la maman veille-t-elle spécialement à ce que son petit soit protégé de l'action néfaste des mauvais esprits. Durant toute son enfance, l'enfant sera donc pourvu d'amulettes et de talismans, à l'épaule et sur sa calotte, pour détourner le mauvais oeil. Sur son bonnet rouge, des porte-bonheur variés : dents de loup, clous de girofle, agates, solimans, onyx, racines de mandragore et autres morceaux divers de bois ou de pierre; sur les bras, beaucoup de sachets où sont écrits des versets du Coran. Une pince d'écrevisse, enveloppée dans un chiffon et cousue sur le costume est, aujourd'hui encore, très efficace contre le mauvais oeil.

L'enfant est rarement brutalisé, s'il n'a peut-être pas beaucoup de caresses. Les jouets d'enfant sont pratiquement inconnus, mais le garçon se fabriquera lui-même une voiturette avec des morceaux de bois et des fils de fer, et la fillette se fera une poupée avec de vieux chiffons. Le garçonnet passe ses premières années avec les femmes. Mais dès qu'il sait courir, il passera tout son temps dans les rues avec ses camarades, tandis que sa petite soeur sera initiée progressivement à tous les travaux d'une bonne ménagère.

La plupart des petits villages ne possèdent pas d'école. Seul parfois un mollah ou un cheikh plus zélé enseignera la lecture du Coran à quelques gamins plus éveillés. Là même où l'école existe, les conditions de vie familiale ne favorisent guère le travail scolaire, car à la maison il n'y a ni place pour déposer livres et cahiers, ni endroit où l'écolier pourra lire et faire ses devoirs à tête reposée. Souvent l'enfant sera donc envoyé hors de la maison accompagner le troupeau de chèvres ou de moutons. Le reste du temps, il se trouvera au milieu des adultes et de

leurs conversations, si bien que tout jeunes encore, les petits Kurdes n'ignoreront point les mystères de la vie et les difficultés de l'existence. Aussi quand l'heure sonnera, le Kurde, élevé à la dure, sera armé pour les combats de la vie.

40

Chapitre VI

LES LOISIRS

Le climat du Kurdistan a fait de ses habitants des hommes sains et vigoureux, à l'aspect souvent farouche. Mais le Kurde n'en est pas moins de tempérament optimiste, gai dans son comportement, spirituel en ses réparties et, ce qui peut paraître étrange, assez sentimental. Ces différents aspects vont se retrouver au cours des manifestations de joie assez fréquentes, somme toute, malgré les circonstances souvent difficiles de la vie quotidienne. Nombreux malgré tout sont les moments de détente et les loisirs ont large place au Kurdistan.

I. Rythmes et chansons.

Toutes les fêtes familiales : naissances, circoncisions et surtout mariages, sont accompagnées de danses et de chants. De fait, on ne conçoit guère, chez les Kurdes, de noces sans danser. C'est pour eux, en tout temps, un amusement très recherché. Leurs danses, évidemment, n'ont absolument rien de commun avec les trépidations occidentales modernes. Elles n'en sont pas moins multiples et portent le nom générique de *reqs* qui est arabe, et surtout *dilan*, qui est l'expression kurde.

Les variétés sont infinies et sont désignées souvent du nom de la région d'où elles sont originaires, par exemple : *Amûdi*, d'Amouda, *Botani*, du Botan, *Dêrikî*, de Dêrik, *Serhedî*, des Confins, *Siwerekî*, de Siverek, *Rohayi*, de Roha, *Şêxani*, du Cheikhan. Cette dernière danse correspond presque à la dabké libanaise. Mais on les nomme aussi d'après la forme des mouvements qu'elles font exécuter. On a alors la *govend*, qui est plutôt une ronde, où jeunes gens et jeunes filles, se tenant par la main, ou bras dessus bras dessous exécutent des pas, des chassés-croisés, des balancements fortement scandés, tandis que fifre et grosse-caisse en martèlent le rythme. Parmi les variantes nous avons ainsi *sêgavî* ou *sêpeyî*, trois pas, *çarpanî*, quatre pas, *girani*, lente, *xirfanî*, langoureuse, *teştyok* ou encore *milanê*, où les partenaires dansent épaule

contre épaule, *aşiyok* ou "petite Aïcha", quand les danseurs forment un cercle complet. Les étudiants ont une danse particulière, sorte de quadrille, qu'ils appellent *bêlîte* ou *bêlûte*, d'inspiration religieuse autrefois, mais plutôt réaliste aujourd'hui. La danse *Copî*, très répandue s'accompagne de sautilllements. Celui qui la mène, *serçopikêş*, agite d'une main un mouchoir et de l'autre entraîne les danseurs, dont la ligne s'avance ou recule, en oscillant de côté et d'autre. «Il y a un mouvement doux et ondulant du cercle entier en harmonie avec la musique, tout à fait comme la masse du blé qui ondoie quand elle est mise en mouvement par une brise légère» (Millingen). Quand les femmes se joignent à la *çopî*, ce qui n'est pas rare dans les villages, on l'appelle *reşbelek*, la bigarrée. Les danses *bêriyo*, la laitière, et *temzara*, tout comme la *sêxanî*, sont pratiquées aussi par les Assyriens. La danse du sabre, *dilana sûr û mertal*, demande beaucoup d'agilité et d'adresse de la part de celui qui l'exécute. Elle est très agréable à regarder.

Les chansons également sont aussi nombreuses que variées. «On chante une chanson... Elle n'est pas la même la nuit que le jour. Si un enfant la chante, c'est autre chose, et autre chose si c'est une femme. Elle change, selon que jeunes ou vieux la chantent. Elle n'est pas la même dans la montagne et dans la plaine, dans la forêt et sur la mer. Chaque fois elle varie. Le matin, à midi, dans l'après-midi ou dans la soirée, ce n'est pas la même». Un Kurde seul, Yachar Kamal, était capable de faire ainsi sentir les innombrables variétés de la chanson kurde. Les épopées d'allure guerrière, *şer*, appelées *delal* dans la plaine et *lawiqê suwaran* chez les montagnards, sont souvent très longues. Le thème est connu : la fiancée ou la bien-aimée, restée à la maison, chante les péripéties de la bataille et les faits d'armes de son héros parti au combat où il se couvre de gloire. Chaque tribu, peut-on dire, a son *delal* propre. De longs poèmes religieux, *lawij*, à ne pas confondre avec les chants purement coraniques, sont également chantés sur une musique recueillie. Et puis, il y a les multiples chansonnettes qui agrémentent les mille et une occupations de la vie de tous les jours : les *berdolavî* ou chansons de devant le rouet, que les jeunes filles fredonnent en tra-

vaillant; les chansons de moissonneurs; les *pehîzok*, chansons d'automne que jeunes gens et jeunes filles alternent en descendant du *zozan* où ils ont passé l'été; les *serêle*, chansons de printemps; sans parler évidemment des innombrables chansons de danse, les *dîlok*, qu'accompagnent la flûte et le tambourin. Nous avons déjà signalé les épithalames, *hevalê* ou *serêzavano*, ces chants qui accompagnent la jeune épousée en sa nouvelle demeure. Les *lorî* ou berceuses constituent un genre à part plein de fraîcheur et de simplicité.

La musique kurde, inséparable des danses et des chansons, fait partie assurément de ce qu'il est convenu d'appeler musique orientale; mais on ne peut la confondre ni avec la musique arabe, ni non plus avec la musique arménienne ou turque, bien que la musique kurde ait influé parfois sur les chants des peuples voisins. La vie musicale était très développée dans l'Empire des Sassanides et la tradition s'en est maintenue chez les Kurdes. C'est un Kurde de Mossoul, célèbre musicien et arbitre des élégances, Ziriab (789-957) qui, après avoir commencé sa carrière à Bagdad, la continua avec un éclat exceptionnel à la cour d'Abder-Rahman à Cordoue, où il fonda un Conservatoire. La musique orientale qu'il y introduisit prit un aspect original, rappelé dans les airs andalous que les Gitans ont conservés jusqu'à nos jours. C'est à Ziriab que l'on doit la cinquième corde du luth. L'Histoire a conservé encore le nom, au IXe siècle, de toute une dynastie de musiciens kurdes: Ibrahim ibn al-Mehdi, son fils Ishaq al-Mawsili (+ 850) et son petit-fils Hammâd. Quoiqu'il en soit de ses origines et de ses gloires passées, la musique kurde d'aujourd'hui n'est point savante, mais populaire et ne connaît point l'harmonie. Ses mélodies, aussi nombreuses que variées, conservent un caractère pathétique, assez souvent mélancolique, assez étonnant par conséquent. En effet, «les airs kurdes se distinguent par des modulations assez régulières, et ont en même temps dans l'expression quelque chose de si grave, de si mélancolique, que l'on ne saurait concevoir comment les sentiments dont ils supposent l'existence ont pu naître chez des tribus qui ne se sont révélées à nous que par des habitudes de violence et de pillage» Telle.

était du moins l'opinion d'Ed. Dulaurier, au siècle dernier. Les voyageurs occidentaux n'ont pas manqué de signaler l'originalité de cette musique. Certains ont subi l'attrait et le charme très sensible de ces mélodies; d'autres, au contraire, ont trouvé «plate et fausse» cette musique avec ses dix-sept tons et son manque de polyphonie et d'harmonie. Il est assez curieux de constater pourtant que c'est un prêtre arménien, au sens artistique, le Vartabed Comitas (1869-1935) qui, le premier, a recueilli et noté certain chants populaires kurdes. Tout récemment (1963), le Dr. D. Christensen nous a donné une étude très sérieuse de la musique de danse, instrumentale et vocale, du Hakkari, dont il a analysé les mélodies et critiqué le style. Mais aujourd'hui, les Kurdes eux-mêmes commencent à s'intéresser à l'originalité de leur musique nationale, et ont à coeur de ne pas laisser perdre ce trésor. C'est ainsi qu'en Irak, des étudiants ont organisé des groupes en vue de préserver, d'unifier et de faire progresser la musique kurde, tandis qu'en Arménie soviétique, une jeune kurde, Jamilé Jamil, a publié un recueil noté de chansons kurdes (1960).

Les instruments de musique utilisés par les Kurdes sont souvent de fabrication rustique. Tout berger a sa *bilûr*, ou flûte champêtre, dans sa musette. Lors des danses, la *zirne*, flûte courte, accompagne l'*erbane*, tambourin, et le *dehol*, tambour ou grosse-caisse. La flûte double, *juzale*, d'une longueur de vingt-cinq centimètres environ, est formée de deux roseaux creux jumelés. Chaque tuyau est perforé de trous pour les doigts sur toute la longueur supérieure. Des flûtes plus sonores et de meilleure qualité sont fabriquées avec des os d'oiseaux longs et creux. L'embouchure consiste en deux petits roseaux introduits dans les deux roseaux plus longs. En chaque roseau de l'embouchure est taillé un long et étroit segment flexible qui forme le mécanisme vibratoire. Lorsqu'on joue de cet instrument, l'embouchure est tout entière dans la bouche et lorsqu'on souffle, les joues se gonflent comme un ballon. Le son ressemble à celui des cornemuses écossaises. La viole sur peau, *ribab*, le violon, *keman* ou *kemança*, et le luth, *tanbûr*, servent aussi à faire danser les paysans. Les Yézidis scandent parfois

certains de leurs chants religieux à l'aide de cymbales, *xelile*, qui existent aussi dans les cérémonies de quelques chrétientés d'Orient. La guitare, *saz*, est utilisée aussi, bien qu'elle ne soit pas spécifiquement kurde. La trompette, *bori*, n'est en usage que chez les militaires.

On peut trouver dans le commerce musique et chansons kurdes enregistrées sur disques par différentes maisons d'édition.

2. A l'écoute des troubadours.

«Tout Kurde et même toute femme kurde est poète», a dit au siècle dernier le célèbre écrivain arménien Abovian (1804-1848). Il aurait pu dire tout aussi bien que tout Kurde est musicien et aime chanter. Mais il en est parmi eux certains qui sont spécialistes. Les *stranvan*, chanteurs, et surtout les *dengbêj*, trouvères, et les *çirokbêj*, conteurs, sont assez bien considérés par le peuple. Il n'en est pas de même des *mitirb*, sorte de tziganes sans attache avec les tribus et qui circulent partout pour divertir les gens. Chanteurs et troubadours de métier sont malheureusement en voie de disparition, car on peut maintenant trouver jusque dans les villages les plus éloignés des postes de radio à transistors. On peut ainsi écouter les chansons kurdes qui passent sur les ondes de radio-Baghdad ou de postes de derrière le rideau de fer. D'où que vienne la voix des chanteurs, il y a partout à l'écoute des hommes et des femmes avides d'entendre leurs airs favoris et leurs chanteurs préférés. Pourtant dans les longues soirées d'hiver, il n'est pas rare de rencontrer encore des conteurs qui tiennent leur auditoire sous le charme. Leur répertoire est immense. Leurs récits, où se mêlent merveilleux et aventures fantastiques, peuvent durer des heures, jusqu'à ce que les gosses s'endorment sur les genoux de leurs mères. Les contes sont souvent en vers et les rimes servent de points de repère au conteur qui risquerait de s'égarer. Cela n'a d'ailleurs aucune espèce d'importance. Pourvu qu'il y ait du merveilleux, avec de jolies *houris*, des héros courageux qui savent conquérir leur bien-aimée, grâce à leurs prouesses et à leurs coups d'épée, tout le monde est content, les auditeurs ne se lassent point.

Voici deux légendes à forme purement idyllique. D'abord l'histoire de Zélikha et de Fatoul.

Dans le harem de Fatoul, Khan d'Iran, vivaient de bien jolies filles, mais la plus belle et la préférée, à coup sûr, était Zélikha, que Fatoul adorait. «Dis-moi ce que tu désires, même la lune, et je te le donnerai». Zélikha se contenta de demander la venue d'un troubadour qui lui chanterait la beauté du soleil. Or, à Ispahan, Tari, troubadour et musicien, vint à passer devant le palais de Zélikha, où l'on dansait et chantait. Il entra donc pour participer à la fête et aperçut Zélikha, splendidement vêtue, assise sur un trône en son boudoir. Une foule de suivantes, arabes et persanes, servaient la Princesse. Tari s'installa et, à peine eut-il touché sa guitare, que tous les assistants en furent transportés. Attirée par le son de la musique, Zélikha s'approche. Leurs regards se croisèrent. Le troubadour se mit alors à chanter, tandis que les larmes coulent des yeux de Zélikha: «Je suis l'amant Tari, à la recherche d'un travail. Je veux chanter la liberté et les misères de cette vie». Ces paroles émeuvent la Princesse dont toute l'attitude manifeste que son coeur est pris par l'amour du jeune musicien. Mais voici la nuit. Le palais devient silencieux; seule veille Zélikha qui regarde par la fenêtre et se demande où Tari a bien pu partir. Mais elle entend du bruit, une porte s'ouvre, Tari paraît et les deux amoureux s'embrassent. Une servante infidèle a prévenu Fatoul qui surprend le baiser des deux jeunes gens pétrifiés.

On dressa une potence sur la place publique et on y pendit Tari, l'étranger, que personne ne connaissait et dont le dernier regard, avant de rendre l'âme, se porta sur son amante, car Zélikha, près de la rivière, assistait à la scène. Les femmes pleuraient et se lamentaient. Des servantes prirent la Princesse par la main et la ramenèrent au palais, essayant de calmer son chagrin. Rencontrant la servante qui l'avait trahie, Zélikha se plaint d'être l'esclave de Fatoul Chah et, prenant son poignard, en perce le coeur de l'infidèle.

Zélikha ne peut oublier son amant et va fleurir sa tombe auprès de laquelle elle se lamente. Au palais, elle reste triste et ne parle plus. Fatoul Agha s'assied auprès d'elle, la caresse pour la consoler. En vain. Un jour, s'étant aperçu des sorties de Zélikha, il veut la frapper, mais elle s'échappe. Il ordonne alors de déterrer le cadavre de Tari.

L'amante éplorée a perdu ses couleurs. Dans la nuit étoilée, elle se met à la recherche du corps de celui qu'elle aime toujours, dans la plaine d'Ispahan qu'habitent les renards, les loups, les bêtes sauvages. Elle gémit et, dans ses chants, demande aux loups, à la montagne et aux arbres de lui faire connaître l'endroit où elle pourra retrouver son Tari. Elle craint de devenir folle. Au fond de la plaine, un bruit retentit, la rivière agite ses eaux, mais ce n'est qu'un lièvre qui s'enfuit. Mais voici qu'au clair de lune, Zélikha aperçoit au pied d'un arbre des ossements humains. Le squelette est intact, mais la chair a disparu sous l'effet de la pluie et du vent. Sous les rayons de la lune, Zélikha s'assied près du cadavre et pleure. Puis elle rentre à Ispahan, sous la pluie et dans le vent. Trois jours plus tard, elle regagne son château, mais elle avait abandonné dehors et sa vie et sa joie !

Un récit non moins populaire et qui connaît maintes variantes est celui de Siyabend et Khadjé.

Aux temps anciens, vivait sur le Sipan-Dagh le beau Siyabend, chasseur de la tribu de Zilli. Siyabend tombe amoureux de la belle Khadjé. Mais il était pauvre et ne pouvait payer la dot exigée. Alors il enleva la belle et la mena dans la montagne, où ils passèrent heureusement et sans soucis, trois jours et trois nuits. Le quatrième jour, il arriva que Siyabend s'endormit, la tête posée sur les genoux de Khadjé. A ce moment, quelques cerfs sauvages passèrent à côté et l'un d'eux, le plus grand et le plus beau, s'empara d'une femelle du troupeau et s'enfuit avec elle. A cette vue, Khadjé pleura et une larme de ses yeux tomba sur la joue de Siyabend qui s'éveilla. Voyant Khadjé en pleurs. Il lui dit: «Si tu m'as épousé contre ta volonté, ie me conduirai envers

toi comme un frère vis-à-vis de sa soeur et je te ramènerai à la maison de tes parents.» - «Non, mon cher Siyabend, je t'aime et je te serai toujours une épouse fidèle. Mais je pleure pour avoir vu comment un beau et grand cerf s'est emparé d'une biche du troupeau, sans qu'aucun autre cerf n'ait osé la lui disputer. Ce cerf est un brave comme toi. C'est au souvenir de ton audace que j'ai pleuré de mon trop grand bonheur»,répondit Khadjé.—«Et où s'en est allé le cerf avec la biche?» demanda alors Siyabend. Khadjé montra dans quelle direction ils s'étaient enfuis et Siyabend s'écria: «Je suis chasseur. Je ne connais sur cette montagne personne qui soit plus fort que moi. Et voici que, presque sous mes yeux, un cerf enlève une biche du troupeau: quelle offense pour moi!» Il se leva donc et s'élança à la poursuite du cerf. Dès qu'il s'en fût approché, il le visa avec son arc, mais le mâle se jeta sur lui, le frappa de ses bois et le précipita dans le ravin. Là, Khadjé le trouva grièvement blessé. Il gisait au fond du gouffre et Khadjé, penchée sur lui, pleura amèrement. Elle maudissait la beauté de la forêt, des fleurs, toute la magnificence de la nature; elle maudissait l'eau de la source, les buissons, les fruits et cette herbe même que le cerf avait broutée et qui lui avait donné cette force qui lui avait permis de vaincre Siyabend. Dans un accès de désespoir, elle maudit aussi les pâturages d'été noyés dans la verdure, l'air suave pénétré de l'arôme des fleurs de la montagne et le soleil éclatant qui éclaire le Sipan-Dagh, refuge du cerf méchant. Elle mourut bientôt sur le corps même de son bien-aimé. Et depuis ce temps-là, un arbre toujours en fleurs rappelle aux passants la force de l'amour.

3. Fêtes et saisons.

A côté des fêtes strictement familiales, il y a aussi chez les Kurdes des fêtes saisonnières célébrées par les bergers. Elles sont variées ces festivités champêtres: *serêpez*, lors des premiers agnelages; *barodan*, lors du départ pour le *zozan* ou pâturage d'été; *berxbir*, pour la tonte des brebis; et surtout la fête plus grande encore du *beran-berdan*, que les Turcs appellent *kasim*, lorsqu'à la fin de l'estivage on lâche les

béliers au milieu des brebis. On retrouverait, paraît-il, des traces de cette fête dans l'Avesta. En tout cas, elle est l'occasion de ripailles et de réjouissances en tous genres et peut-être aussi de futurs mariages, car les jeunes filles mettent leurs mouchoirs de soie au cou de leurs moutons préférés, tandis que le gars qui enlève le foulard se dévoile comme aimant la fille. Si les parents, qui se sont aperçus du manège, sont d'accord, les fiançailles ne tarderont guère et le mariage suivra en son temps.

Si les bergers seuls célèbrent ces fêtes en relation avec l'élevage, il en est d'autres que tous les Kurdes célèbrent à l'envi. Le *newrûz* ou *nûroj* est une fête antérieure à l'Islam, chère à tous les Iraniens. Elle a toujours été en honneur chez les Yézidis, qui passent pour avoir conservé la religion nationale et qui la considèrent comme la fête du nouvel An, *Serésal*. C'est en effet la fête du printemps, du renouveau, puisqu'elle tombe le premier mercredi d'avril. Les Kurdes d'Irak, qui l'avaient laissé tomber en désuétude, ou plutôt à qui on l'avait interdite, l'ont reprise depuis plusieurs années. Elle est même devenue véritablement une fête nationale que les Kurdes célèbrent, à Sulaimani, avec des feux de joie, ou à Bagdad, par des séances de poésie et de chants. A son occasion, les journaux kurdes publient des numéros spéciaux illustrés. Les étudiants kurdes partout où ils se trouvent à l'étranger, en profitent pour faire connaître leur Patrie, par des séances où ils donnent à leurs amis l'occasion de chanter et de danser sur leurs airs nationaux. En Iran, le dernier mercredi de l'année, donc celui qui précède cette fête, les réjouissances s'accompagnent de rites magiques, car il s'agit d'expulser les mauvais esprits et de préparer un temps propice, puisqu'il n'est pas encore souillé. Le canon, *top-e morvarid* ou canon perle, de la place de l'Ark à Téhéran porte bonheur à qui passe en dessous; des feux de joie rappellent en ce pays de Zarathushtra, que la lumière est le symbole du Dieu du Bien et de la Vérité; les cruches qu'on brise sont un rite de fécondité autant qu'un rite contre le mauvais oeil; des cailloux jetés dans une jarre d'eau sont un rite de présage, tout comme les mots entendus à l'improviste. Le produit d'une quête votive,

qashoq-zani, servira à confectionner un potage qui donnera bonne santé pour toute l'année qui va commencer. Mais ces vieilles coutumes tendent à disparaître.

En liaison avec cette fête de l'année nouvelle, il faut mettre sans doute la *Samani Pazan* ou cérémonie de la cuisson du Samani, qui est une forme d'évocation des célèbres jardins d'Adonis. On fait lever des grains de blé dans une sorte de panier plat. Les plants ayant atteint une certaine hauteur sont coupés à une date donnée après la fête du *Norûz*, jour de l'entrée du soleil dans Aries. Puis on les fait macérer dans un mortier pour en extraire le suc; les résidus sont jetés dans une eau courante. Le soir du même jour, ce suc est employé à préparer une sorte de gâteau. Chaque famille convie ses amis et voisins à la célébration d'un *mewlûd*, et le soir des danses sont organisées autour du feu sur lequel cuit ledit gâteau. Une fois qu'il est cuit, on le met sur un plateau avec un miroir, du kohl et du henné et on place le tout dans une pièce qu'on ferme. Les personnes qui ont des vœux à formuler allument des cierges autour du plateau. A l'aube, on ouvre la pièce et l'on soulève le couvercle du récipient contenant le gâteau. On cherche alors à découvrir l'empreinte d'une main, ce qui donne l'occasion d'une grande réjouissance. Car on croit que Aïcha ou Fatima leur a rendu visite en esprit et a béni la cérémonie, en laissant l'empreinte de sa main comme preuve de sa visite. Cette pâtisserie est ensuite distribuée aux amis et voisins. A mon avis, écrit à ce propos Tewfiq Wehbi, cette cérémonie a ses racines dans un passé fort lointain. La visiteuse serait la reine Anahita des anciens Iraniens ou Ishtar des Suméro-Babyloniens. En provoquant, en forçant la végétation symbolique de quelques grains de céréales, la cérémonie devait avoir pour but d'aider, avec l'intervention de la déesse de la fertilité, à la réussite de la récolte. De nos jours, elle est pratiquée dans le but d'avoir une progéniture ou de faire exaucer des vœux quelconques.

A la fin du XIXe siècle, certains voyageurs comme de Morgan signalent, chez les Moukri de Saoudj-Boulak (aujourd'hui Mahabad),

la fête au printemps d'un faux émir, qui a tout à fait l'allure d'un carnaval. T. Wehbi fait mention de rites similaires encore pratiqués au printemps à Sulaimani. Les préparatifs sont confiés à un comité spécial. Au jour fixé, les habitants de Sulaimani quittent la ville pour le lieu désigné de la cérémonie. Un roi est intronisé, des courtisans et une garde lui sont assignés. Le roi chevauchant un boeuf, accompagné de sa cour, au milieu de la foule, se rend au camp où des tentes et des canapés sont installés et des chaudrons mis sur le feu. Des individus, travestis en moutons ou en chèvres, miment les attitudes de ces animaux. durant toute la fête qui dure trois jours. Le roi est obéi sans réplique, Il impose même des taxes aux personnes présentes ou non. Il jouit du titre jusqu'à la fête suivante et la nomination d'un successeur.

De son côté, Ereb Chamo, nous fait part d'une autre fête populaire, à laquelle il a assisté lorsqu'il était enfant. C'est la fête *Kose-geldi* sorte de carnaval également, où un jeune homme se déguise en cheikh ou en mollah, tandis qu'un autre s'habille en femme. Ils font alors le tour des maisons pour ramasser du beurre, du fromage, de l'argent. Chez les riches, la pseudo-femme se plaint qu'on en veut à son honneur. Pour la dédommager et s'en débarrasser on lui offre alors un chevreau ou de l'argent. Tout ce qui a été ainsi recueilli par les jeunes gens est distribué aux familles pauvres.

4. Les plaisirs et les jeux.

A l'occasion de ces fêtes, saisonnières ou autres, les voyageurs, Rich, Millingen, de Moltke, etc., ont signalé chez les Kurdes la pratique de certains jeux ou sports populaires et toujours en usage. En tête vient le *cerid*, sorte de fantasia qui trouve nécessairement place lors de toute fête nuptiale ou de toute autre réjouissance publique. Le *taghaleh* est de même un exercice à cheval très couru. On choisit un terrain aussi uni que possible. Les cavaliers galopent séparément à fond de train. Quand ils arrivent à l'endroit voulu, ils lancent sur le sol, un peu devant

le cheval et pointe en bas, un gros bâton d'environ un mètre de long. S'il est bien lancé, le bâton rebondit en l'air et l'adresse du cavalier consiste à faire rebondir son bâton de telle sorte qu'il puisse ou bien passer par dessous, ou bien le rattraper dans la main droite ou dans la main gauche. Le *chogan* ou polo est un ancien sport persan dont Saladin était très amateur. Il s'y exerçait avec plaisir et adresse sur les pelouses qu'il avait fait aménager pour cela à Damas, sur les rives du Barada. La lutte, *zoran*, telle qu'elle est pratiquée en Turquie ou en Iran, compte aussi des amateurs parmi les Kurdes. Des jeunes Kurdes de Beyrouth y sont bien entraînés ainsi que dans l'athlétisme, l'haltérophilie, la boxe, sans parler du football ou du basket. Un des jeux les plus populaires est le *hol* ou *gok*, qui correspond au hockey. Si les combats de coqs ou de perdrix ne sont pas abandonnés, les combats de buffles sont plus spectaculaires et les batailles de béliers ne manquent pas de pittoresque. Les petits bergers ont eux aussi leurs amusements. Ereb Chamo nous signale le jeu de *zézé* ou bâtonnet, la course, la balle, le lancement de pierres. D'ailleurs bien des jeux ressemblent à ceux des petits européens : saute-mouton, *baïtan* ou *kerwanê xwê*, caravane du sel, le jeu de barre, *çire*, colin-maillard ou *apê Mûs*. Les billes, *qaq* ou *gula* sont également connues, de même que le jeu de bâtonnet, *talûl*, et les divers jeux de poursuite. Si les enfants s'amuse encore, en hiver surtout, comme tous les enfants du monde, à pigeon-vole, *çûkfiri*, ou à l'école, *dibistan*, sorte de jeu de la main chaude, à la marelle, *berdaq*, et surtout aux osselets, *kab*, les hommes, eux, se livrent à des jeux qui passent pour plus sérieux. Les cartes, *iskenbil* ou *isqabil*, et les dés, *zar*, ont de nombreux amateurs parmi la jeunesse dorée des familles riches des Moukri, au dire de Viltchevsky. Le trictrac, *nard* est le passe-temps habituel de tous les piliers de *chai khana* ou cafés. Mais il est un jeu, noble celui-là, qui fait les délices des gens instruits et fait partie de la bonne éducation de tout agha qui se respecte : les échecs, *setrenc*. Saladin aimait ce jeu avec passion et y passait des soirées entières.

A côté de ces amusements d'ordre privé, il en existe d'autres qui sont publics et intéressent la communauté. A l'occasion des fêtes de

ashura, les persans chiïtes avaient coutume d'organiser des séances théâtrales de caractère religieux, les *taziya*, analogues aux mystères chrétiens de la Passion au Moyen-Age. Les Kurdes, qui d'ailleurs ne sont pas chiïtes à part de petits groupes, ne semblent pas avoir pris grand intérêt à ces spectacles. Le *Karagöz* turc, ou théâtre d'ombres chinoises, d'une inspiration toute différente, n'a pas non plus fait école au Kurdistan. D'ailleurs si le théâtre est aujourd'hui encore presque inexistant chez les Arabes, on ne s'étonnera pas de sa pauvreté chez les Kurdes. Pourtant on ne peut pas ne pas signaler que certains auteurs dramatiques de langue arabe, comme Jamil Sidqi Zehawi (1863-1936) par exemple, sont des Kurdes authentiques. Bien des tragédies classiques ont été de même composées par le Prince des Poètes, Ahmed Chaouqi (1868-1932) d'ascendance kurde lui aussi. A Sulaimani, en Irak, il y eut quelques essais scolaires. De même, lors de la République kurde de Mahabad, en Iran (1945-1946), la jeunesse a joué certaines pièces patriotiques. Mais c'est à Erivan, en Arménie soviétique, qu'a été fondé le premier théâtre kurde en 1934. Une troupe théâtrale existait aussi au village de Ali Kotchek. J'ignore quelle en est la valeur artistique, le répertoire et le succès qu'elle peut obtenir auprès des spectateurs kurdes. Chez les Kurdes soviétiques on a également signalé quelques films kurdes, documentaires ou folkloriques. Certains groupes de jeunes se produisent à la radio d'Erivan et ont exécuté une pièce radiophonique. L'art dramatique kurde est encore dans l'enfance et il est à craindre que l'engouement pour le cinéma ne le tue avant même sa maturité. D'ailleurs ce n'est pas dans les salles de spectacles que le Kurde occupe le plus clair de ses loisirs.

5. Nemrods et Tartarins.

Cela se conçoit aisément si l'on se souvient que le Kurde est un homme amoureux de grand air. C'est donc au dehors qu'il cherchera ses plaisirs, en tête desquels vient la chasse. Le Kurde est en effet un chasseur enragé et un tireur adroit. La chasse est son sport favori et un Kurde bien né invite facilement ses hôtes à une partie de chasse. Le

pays abondant en gibier de toute sorte, à poils et à plumes, favorise ce passe-temps royal. On y poursuit donc les animaux sauvages, plus ou moins nuisibles, comme l'ours, le loup, l'hyène, le renard, le sanglier que les Kurdes ne mangent pas. Jadis, jusqu'au siècle dernier si l'on en croit certains récits, on chassait encore le lion, aujourd'hui en tout cas entièrement disparu. Mais on poursuit aussi le lièvre et, pour sa chair, le bouquetin. Un proverbe rappelle que «pour faire la chasse aux aigles, il faut s'aventurer dans leurs régions». C'est vrai aussi pour les mouflons. Dans le Kurdistan irakien, sur les rives du Sirwan, on chasse un gibier à plumes abondant: bécassines, malards, cailles, perdrix, francolins, canards sauvages. La perdrix surtout est recherchée, un peu dans tous les secteurs, et maints procédés sont mis en oeuvre, suivant qu'on désire la tuer ou la capturer vivante pour l'appivoiser. On utilisera donc, suivant le cas, le fusil, le filet ou la chanterelle. Au temps des neiges, les perdrix sont prises à la main; au printemps, on les tue à l'affût. Certains abris pour affûts sont si favorables que leur prix peut atteindre celui de la dot d'une femme! Les lévriers kurdes sont aussi célèbres que leurs gros chiens de berger. Certains faucons sont dressés pour la chasse: ainsi le faucon royal, *şahin*, dont la valeur peut s'élever à trente livres-or, est utilisé pour la chasse aux cigognes. Le *sipir*, qui ne vaut que vingt livres-or, et le *doxan*, de moindre prix encore, servent à la chasse aux perdrix et aux pigeons.

Au Moyen-Orient, le plus célèbre chasseur de fauves contemporain est sans aucun doute un Kurde de Damas, dont nous avons déjà signalé (p. 42) les initiatives sociales dans le domaine agraire, Hussein Ibish. Dès 1900, il chassait la gazelle et la chèvre sauvage, en Syrie même, aux environs de Palmyre. Dix ans plus tard, au Soudan, il chassera le lion, le buffle, le rhinocéros, le léopard et il fera de même en Ouganda et au Congo Belge. Aux Indes, il abattra des tigres et des éléphants; des antilopes et des autruches, dans l'Afrique occidentale portugaise. Son palais de Damas, orné de ses innombrables trophées, est un véritable musée d'animaux exotiques.

Comme dans tous les pays du monde, les chasseurs kurdes ont

souvent une âme de Tartarin et les conteurs s'en donnent à coeur joie à narrer leurs prouesses on leurs mésaventures.

Au temps de Bedir Khan, un lion s'était aventuré dans la région de Djézireh et avait dévoré brebis et gros bétail. L'émir du Botan, après avoir essayé en vain de l'attraper, fit savoir à son de trompe qu'il récompenserait celui qui parviendrait à tuer la bête féroce. Un nomade Garisi, attiré par l'appât du gain d'une pièce d'argent, vint à Djézireh, sans autres armes qu'un gros bâton. A peine fut-il arrivé sur les lieux hantés par le lion, que celui-ci se présenta à sa vue. Avant que l'animal ait eu le temps de l'assaillir, notre homme lui asséna un coup de son bâton entre les deux yeux. Comme un vulgaire renard, la bête tomba inanimée aux pieds du nomade. Mais l'homme s'imaginant que ce qu'il avait tué était le chien de l'émir, eut peur de tomber aux mains des valets du prince et s'éloigna de la ville... Or voilà qu'un Boti très malin passa par là. Voyant le cadavre du lion, il lui appliqua son fusil sous l'oreille et fit feu; puis il mit la dépouille sur son âne et la porta chez l'émir à Bourdja-Balak. On avertit aussitôt le prince qui, pour récompenser l'individu, l'interrogea tout d'abord. Mais il s'aperçut bien vite que ce Boti n'était pas celui qui avait tué le lion. Il fit donc savoir par des hérauts qu'il désirait connaître le véritable auteur de la mort du lion.

Sur ces entrefaites, notre nomade racontait son histoire à un boutiquier et, comme il croyait avoir tué le chien du prince, il brodait tant soit peu. C'est alors qu'ils entendirent la voix du crieur public. Le boutiquier demanda au nomade plus de précisions sur la façon dont il avait tué l'animal et lui dit: «Ce n'est pas le chien de l'émir, c'est effectivement le lion que tu as tué! Cours vite chez le prince chercher ta récompense». Il arriva donc au château et, dès qu'il eût vu la dépouille du lion, il avoua à ceux qui l'entouraient: «Vraiment, s'il n'y avait pas cette blessure à la tête, je pourrais dire que c'est moi qui l'ai tué avec mon bâton».

On rapporta la chose à l'émir qui convoqua notre nomade. Dès

qu'il l'eût aperçu, si bien bâti, le prince fut convaincu qu'un tel homme était bien capable de tuer un lion avec un bâton. Et le dialogue suivant s'engagea : «C'est toi qui as tué le lion ?» — «Seigneur, s'il n'y avait pas cette blessure à la tête, je dirais que c'est moi». — «Comment l'as-tu tué ?» — «Mon Prince, supposons que tu sois le lion et moi moi. Eh bien ! quand il a voulu se jeter sur moi, j'ai levé ainsi mon bâton et je l'ai frappé entre les deux yeux». Les valets n'eurent que le temps de lui retenir la main, notre nomade allait frapper le prince entre les deux yeux. — «Parfait, dit l'émir. C'est toi qui as tué le lion. Parle, que veux-tu que je te donne ?» — «Seigneur, je ne manque de rien. Je n'ai besoin que de ma pièce d'argent pour payer mon tribut à l'émir». — «A partir d'aujourd'hui, je t'exempte de la taxe. Que veux-tu de plus ?» — «Mon Prince, j'ai un fusil, j'ai des moutons, j'ai des provisions, je n'en veux pas davantage !» Comme il ne pouvait décider le nomade à lui réclamer quelque chose, l'émir donna l'ordre à ses serviteurs de le conduire au marché et de lui acheter pour lui et ses enfants plusieurs costumes et d'y ajouter un sabre et un fusil damasquinés d'argent.

Cette anecdote avec bien d'autres est racontée avec verve par Osman Sebri, un des meilleurs conteurs kurdes d'aujourd'hui.

La pêche, qui est certes un métier, n'en est pas moins un sport qui procure bien des joies à qui s'y livre. Elle est florissante aussi, car le poisson foisonne dans l'Euphrate et ses affluents, dans le Tigre et le Khabour, dans les deux Zab et les multiples rivières du Kurdistan. On la pratique au filet, *tor*, à l'hameçon, *çengal*, et aussi au harpon, *metran*, surtout quand il s'agit de capturer les gros poissons, comme le poisson de Tobie dans le Zab, qui touche terre de la tête et de la queue quand on le met sur un âne pour le transporter au marché.

Chapitre VII

LES MAUVAIS JOURS

Comme dans tous les pays sous-développés, le Kurdistan laisse beaucoup à désirer dans le domaine de l'hygiène. Les maisons, comme on le sait, surtout dans les villages, non seulement manquent d'eau et d'électricité, mais sont privées aussi de lieux d'aisance. Il n'est pas rare de voir des gens se soulager près de la source du village parce qu'il est plus facile d'y faire ensuite ses ablutions rituelles. Dans les plus gros villages, on a depuis quelques années bâti des édicules où sont installées des latrines communes. Les anophèles de la malaria vivent encore à deux mille mètres d'altitude et leurs larves se trouvent dans toutes les rizières. Les mouches pullulent et sont un véritable supplice pour les hôtes de passage. Au printemps, les puces sont si nombreuses qu'il vaut mieux souvent s'installer hors des habitations. Sur la frontière persane, des tiques (*argus persicus*) sucent le sang durant la nuit. Les hôpitaux n'existent que dans les grandes villes, comme Sulaimani ou Halebcha, mais les lits y sont insuffisants. Les docteurs sont rares et inexistant dans les villages où parfois le gouvernement a ouvert un dispensaire tenu par un infirmier qui distribue quelque médicaments, surtout de la quinine et du sel anglais. Aussi ne faut-il pas s'étonner de cette réflexion d'un médecin britannique à propos de l'Irak, mais le Kurdistan est tout à fait logé à la même enseigne: «Pour moi, comme médecin, l'Irak est le pays le plus intéressant du monde, car c'est un véritable paradis de maladies».

I. Maladies et blessures.

La vie au Kurdistan n'est donc pas qu'une partie de plaisirs et les épreuves, maladies et blessures, sont quotidiennes. La vie au grand air du nomade, les risques de la chasse, les aléas des bagarres entre bergers, vigneron ou boutiquiers, seront souvent causes de coups et blessures, car le Kurde a le sang chaud et son poignard est toujours à portée de la main. Le danger peut venir aussi des bêtes: morsures de chiens, sinon de loups; piqûres de serpents ou de scorpions; coups de

corne de béliers ou de vaches. Le maniement des armes à feu occasionne aussi des accidents et les brûlures ne sont point rares.

La rigueur du climat et leur simple condition d'être humains exposent aussi les Kurdes aux maladies de toutes sortes. Ce seront évidemment celles des pays de misère et de manque d'hygiène. La sous-alimentation est responsable de 50% de la mortalité infantile, qui est effrayante, de 25 à 40% annuellement, mais acceptée avec un certain fatalisme. Pour les adultes, l'espérance de vie est limitée à 30 ans environ, et même seulement 28 ans, au dire de certains experts. Les maux d'yeux : cataracte, conjonctivite, trachome, abondent. Aussi les aveugles ne manquent pas. La tuberculose fait de nombreuses victimes, à l'opposé de la syphilis, inconnue au Kurdistan au début du siècle, d'après Mark Sykes, alors qu'une syphilis infantile «*bejel*» atteint tous les Arabes Jubur, qui vivent, tout comme les Kurdes, sur les rives des deux Zab et du Tigre. La malaria opère des ravages, puisqu'on lui attribue le quart de la mortalité. Mais des mesures énergiques l'ont presque éliminée de certaines régions du Kurdistan irakien. Dans les années 1953 et suivantes, le Dr. italien, Luigi Mara, envoyé par les services de l'O.M.S. a fait des merveilles en ce domaine, au point que les Kurdes l'avaient surnommé «Dr. Malaria». La petite vérole est sporadique et fait beaucoup de victimes. Bien des Kurdes en conservent la trace sur leur visage. Les fièvres intestinales sont aussi fréquentes que variées. Les vers intestinaux sont communs. Diarrhées et dysenterie sont à craindre et les étrangers de passage sont aptes à les contracter assez rapidement, les bacillaires plutôt que les amibiennes. Il est assez curieux de constater que les quelques journalistes américains ou européens qui se sont aventurés au Kurdistan, lors des événements de 1963-1964, en ont été atteints plus ou moins gravement. Les maladies de foie ne sont pas inconnues et les rhumatismes sont assez fréquents. D'après un Rapport officiel, les maladies qui furent causes du plus grand nombre de décès, dans le liwa de Sulaimani en 1952, furent la pneumonie 69, la malaria 66, l'anémie 57, les maladies de coeur 34, l'inflammation des reins 30, la fièvre pernicieuse 23, la tuberculose 23, la dysenterie

17 et des maladies non identifiées 264. Bien que ces statistiques ne soient pas entièrement dignes de confiance, elles fournissent cependant un ordre de grandeur que l'on peut admettre.

2. Les remèdes.

Il n'y a rien certes de plus personnel que la maladie, bien qu'il y ait des épidémies ; mais c'est bien la société qui nous fournit les moyens de la soigner. Chez les Kurdes, les procédés sont multiples : il y a en premier lieu le recours à Dieu ou à ses saints, à ses fidèles serviteurs, et l'utilisation de talismans et de pratiques plus ou moins magiques ; les remèdes empiriques et naturels sont également d'usage courant ; enfin le Kurde commence à recourir aux services de médecins à diplômes.

La maladie vient de Dieu, et partant la guérison. C'est donc à Lui qu'on aura recours tout d'abord, suivant en cela l'exemple du Prophète lui-même. En effet, au dire de Aïcha, son épouse préférée, lorsque le prophète souffrait en quelque point de son corps, il récitait dans sa paume droite le verset : « Dis, il est Allah unique... », puis les deux sourates de l'Assistance et il en massait l'endroit où il souffrait... Boire de l'eau dans laquelle on a fait détremper un papier où est inscrit un verset du Coran est d'usage quotidien pour toute espèce de maladies. La visite au sanctuaire ou au tombeau d'un saint personnage est habitude populaire. Peu importe d'ailleurs qu'il soit musulman ou chrétien. Ainsi la tombe du Père Poldo (Leopoldo Soldini, O.P.), ancien missionnaire dominicain, excellent botaniste, médecin et chirurgien expérimenté, mort à Zakho en 1779, est fréquentée aujourd'hui encore, pour se guérir de la fièvre, par Kurdes, musulmans, chrétiens ou juifs. Les parents y amènent leurs enfants malades, avec une galette de pain, un oignon et un peu de sel qu'ils laisseront en offrande au « saint », ainsi qu'une gargoulette d'eau qui servira à laver le malade et que l'on cassera sur la tombe après l'opération. La terre de certains sanctuaires est efficace contre telle ou telle douleur. Ainsi, si on souffre de démangeaisons ou de maladie de peau, on va chez les Yézidis au *mazar* de

Cheikh Mousa-Sor. On apporte avec soi un vase d'eau qu'on répand sur le sol du lieu sacré, on râcle cette moisissure et on l'applique sur la partie malade. On brise ensuite le vase. Certains cheikhs sont habiles à exploiter cette crédulité du peuple. Ils conservent en des boîtes de la poussière des différents sanctuaires, car chacun a sa spécialité : maux d'yeux, membres douloureux, constipation ou diarrhée. Bu dans l'eau, pour les souffrances internes, ou appliqué au dehors pour les douleurs externes, ce remède est efficace, surtout s'il est employé après sept jours de jeûne et de prières. L'émir Ismaïl Beg Tcholo des Yézidis, homme sans scrupules s'il en fût, n'hésitait pas à utiliser son soi-disant pouvoir de guérisseur. Il faisait boire, par exemple, aux femmes crédules de la tribu des Jemaldin, sur la frontière turco-iranienne, de l'eau dans laquelle il avait craché. Les malades devaient guérir, les stériles concevoir et enfanter, et les délaissées retrouver l'amour de leur mari. Ailleurs, il donnera de la terre du sanctuaire du grand Abd el-Qadir Gilani, terre qu'il a ramassée n'importe où, aux femmes dont les enfants ne vivent pas et, pour couper la fièvre, mettre un fil rouge au cou ou au bras des enfants malades. Toutes pratiques qu'il reconnaît cyniquement être des blagues. Quant aux verrues, dues au contact des pieds nus avec de l'urine de grenouille, elles guérissent à Bashîqa, au sanctuaire de Melik-Méran, spécialiste en ce domaine. Il suffit pour cela de jeter dans l'eau de la source un morceau de paille enveloppé d'un chiffon. Quant tout est pourri, la verrue est guérie.

Mais tous ces procédés à saveur magique ne sont pas les seuls qu'emploient les Kurdes. Ils n'ignorent pas les remèdes naturels empiriques dont les effets sont certains. Chaque tribu possède son médecin, *hekîmê kurmançî*, à la science héréditaire, et qui connaît par expérience l'efficacité des simples. Ces guérisseurs en font la cueillette, ainsi que les vieilles femmes expertes en la matière, et les utilisent sous forme de tisanes ou de compresses. Au XVIII^e siècle, les premiers missionnaires au Kurdistan étaient maîtres en ce domaine. Le P. Garzoni, qu'on a appelé le «père de la kurdologie», a sur ce point enrichi notre vocabulaire et le P. Campanile nous a indiqué l'usage que les

Kurdes faisaient des différentes plantes. Ainsi, nous dit-il, les Kurdes mastiquent le galanga pour se fortifier les dents; la sauge provoque la sueur et prévient l'attaque d'apoplexie; les graines d'agnus castus sont efficaces pour les règles des jeunes, filles; les feuilles d'anémone ouvrent les vésicatoires, celles de l'ammi rendent fécondes les stériles et celles de la jusquiame donnent un sommeil et des rêves tranquilles; la patience apaise l'acidité et excite l'appétit; la nymphéa éteint les chaleurs internes; la racine de saturione ou orchis accroît la vigueur naturelle. La verveine, assez rare, est appliquée avec profit sur la rate, au lieu de la ciguë qui est inconnue; le cerfeuil, rare aussi, est un stimulant du coeur. L'absinthe abonde et les Kurdes en abusent pour se fortifier l'estomac. Le ricin est abondant aussi. On fait usage de son huile en teinture, en onction pour les rhumes obstinés et aussi pour la colique. L'abrotone ou aurone aurait la vertu de tenir les poisons éloignés de l'eau près de laquelle on la garde. Les bergers se servent comme purgatif du suc de tithymale mêlé de moût cuit. Certains le remplacent par le suc de la coloquinte ou les graines d'épuration, ce qui n'est pas sans danger. Enfin la mandragore, dont la cueillette réclame beaucoup de prudence, est bien connue pour ses qualités aphrodisiaques.

Mais il n'y a pas que les herbes médicinales. Un médecin français, le Dr. Marquis, a signalé en 1948 pour l'avoir constaté de ses yeux que, dans le Kurdistan, par exemple à Diarbekir, Erzeroum, Kharpout, etc. certaines bonnes femmes connaissaient le rôle bienfaisant de la moisissure du pain (*penicillium glaucum*) pour certaines plaies ou maladies: c'était déjà la pénicilline avant la lettre. - Pour les plaies, on a souvent recours aux cautérisations. Le cautère est un mélange de sel et de jaune d'oeuf, ou de sel et de beurre et de miel, appliqué bouillant sur la blessure. La mèche, pour drainer le pus, de certaines plaies, n'est pas inconnue. Pour les blessures par balle, le cautère est composé d'herbes et de pulvérin. Pour extraire la balle, on fend la chair. Si l'os est brisé, le chirurgien ou rebouteux s'en charge et le raccommode. Certains de ces praticiens sont très habiles. Un cataplasme de petits poissons, maintenu jusqu'à décomposition, doit attendrir les os d'une fracture

mal recollée et permettre de recommencer l'opération. Pour remédier aux douleurs lombaires après une chute de cheval, on applique sur les reins une peau de chèvre fraîchement écorchée. On la laisse jusqu'à putréfaction... et guérison! Quelques médecins amateurs ne manquent pas d'audace. Le Rev. Wigram a rencontré à Barzan un médocastre yézidi qui proposait à un Kurde souffrant de trachome de lui enlever la « moisissure superflue » qu'il avait derrière le globe des yeux, disait-il, en passant une brochette rougie à blanc d'une tempe à l'autre! Ailleurs un Kurde qui s'était tiré une balle dans le gras de la jambe pour essayer son fusil nouvellement acheté, à l'aide d'une baguette, remplissait le trou avec une mixture de beurre et de bouse de vache. Un cataplasme de bouse et de goudron sera utilisé à l'occasion pour soigner une brûlure.

Mais de plus en plus, avec des restrictions pourtant en certains milieux, le Kurde a recours au médecin officiel ou à l'infirmier que le Gouvernement met à sa disposition en des dispensaires dans les principales villes, ou bien même à des praticiens privés. Ce docteur jouit d'un grand prestige; mais il ne doit pas se contenter de belles paroles. Il sera d'autant plus apprécié qu'il donnera plus de remèdes et un remède ne peut avoir d'effet que s'il est désagréable à prendre. Mais le tempérament du Kurde réclame une médication énergique. Par rapport à la dose normale de sel anglais, par exemple, le coefficient de médicament est 3 chez les Assyriens, mais 5 pour les Kurdes! Les piqûres et injections sont recherchées, car leur résultat ne se fait pas attendre. Le médecin tribal n'était payé que si son traitement réussissait. Dans les dispensaires gouvernementaux d'Irak, les soins sont généralement gratuits, mais le Kurde guéri n'est jamais ingrat et offre bien volontiers un cadeau à qui le soigne et le guérit. Beaucoup de Kurdes, tant en Irak qu'en Turquie, étudient aujourd'hui la médecine dans les universités et pratiquent leur art au profit de leurs compatriotes. C'est pour certains descendants de familles de chefs, comme pour ceux qui sont devenus avocats, une façon de garder une influence réelle sur leur peuple.

3. Sur le chemin de toute vie.

Quelle que soit la confiance qu'il avait mise dans les amulettes et talismans, quelle que soit l'efficacité des remèdes qu'il a pu utiliser, le Kurde, comme tout le monde, finit par passer de vie à trépas. Au lieu des chants de joie, ce sont alors les cris de deuil qui retentissent. A l'occasion de la mort et des funérailles, les Kurdes ont aussi des coutumes qui leur sont propres. Le Kurde, dur à mourir, sait affronter la mort avec courage, ainsi que le disent ses proverbes : « Qui connaît bien la vie, n'a pas peur de la mort ». Ou encore : « Quand la mort t'offrira sa coupe, porte sans regret cette coupe à tes lèvres : il n'y a que le temps pour te séparer de ceux que tu quittes ». Mais le Kurde préfère la mort dans la bataille, plutôt que dans son lit, surtout après une longue maladie : « La mort, soit, la vieillesse non ! » - « Mourir c'est mourir, mais pourquoi agoniser ? ».

Chez les Yézidis, le mourant doit être assisté de son frère de l'Autre Monde, qui l'aide au besoin à doubler ce cap tragique si la mort tarde trop. La *toilette du mort* est faite assez rapidement, tantôt par le laveur de cadavres professionnel sur une planche spéciale, tantôt par le *pîr* chez les Yézidis. Une fois lavé, on frotte le corps avec des plantes aromatiques et on l'enveloppe d'un ou de plusieurs linceuls de coton, sans couture. Chez les Yézidis, le cadavre est cousu dans le linceul. Autrefois, surtout s'il s'agissait d'un jeune homme, on dressait dans sa chambre une sorte de mannequin pour le représenter. On l'appelait l'arbre de deuil, *darê şîné*, et on le plaçait sur la monture préférée du défunt quand se formait le cortège funèbre. Une lumière doit brûler, trois jours durant, dans la chambre funéraire.

L'enterrement se fait habituellement le jour même de la mort, à moins que le défunt n'ait été assassiné. Dans ce cas, on ne l'entertera qu'après que sa mort aura été vengée par la mort même de l'assassin. Le cadavre, mis sur un brancard et non dans un cercueil, est porté à bout de bras par les amis jusqu'au cimetière. Les parents et les voisins forment le

cortège funèbre. Les femmes, qui se lamentent bruyamment suivant une vieille coutume païenne, n'en sont point exclues. S'il s'agit d'un personnage important, son cheval drapé de noir l'accompagne à sa dernière demeure. Les bébés enveloppés sont roulés dans un tapis de prière. On décapite une poule, dont la tête sera enterrée avec l'enfant pour détourner de la famille d'autres deuils.

Le cadavre est déposé dans la tombe, couché sur le côté droit et le visage tourné vers la Mecque. La fosse est creusée à la profondeur de la taille d'un homme. Le mollah récite alors le *Talqin*. Souvent aussi on chante des lamentations, *şîn*, ou on débite une oraison funèbre pour célébrer les qualités du défunt. On dresse un tas de pierres, *şkêr*, là où quelqu'un a été tué, et les passants y ajoutent d'autres pierres pour sauvegarder le souvenir du mort.

Les cimetières, *gorîstan*, sont en général hors des villes et des villages, sur une colline. On aime à y planter des arbres, surtout des arbres de Judée, à l'ombre des quels reposeront les défunts, si bien que les cimetières n'ont rien de lugubre, au contraire. Les tombeaux varient avec les régions. On élève une coupole sur celui des riches, mais ordinairement deux pierres dressées, *kêl*, aux deux extrémités de la tombe, sont les seuls ornements. Il n'y a guère d'inscription. Pourtant les Yézidis du Cheikhan indiquent parfois, en arabe, qu'un tel a trépassé dans la miséricorde d'Allah à telle date. Habituellement on grave des dessins : poignards, fusils, outils de travail, aigles ou cercles signifient le soleil, s'il s'agit d'un homme, surtout d'un guerrier. Pour rappeler le souvenir d'une femme, on sculptera des fleurs, des peignes, des bracelets. Certains ont voulu voir dans ces dessins des survivances du culte zoroastrien. Parfois des Kurdes font sur les tombes de petits trous qu'ils remplissent d'eau, afin que les oiseaux ou les autres animaux altérés puissent boire à la santé du défunt. Fréquemment aussi, ainsi que l'ont remarqué maints voyageurs, une veuve ou une fiancée sacrifie sa chevelure qu'elle accroche sur la stèle funéraire en gage d'affection et de fidélité envers celui qu'elle a perdu. Sur la

tombe d'un saint homme, on fixera une main de fer, symbole peut-être de la transmission de son étendard à la génération suivante. Certaines sectes se distinguent dans la façon d'honorer leurs morts. Ainsi il existe chez les Kurdes Sendjabi, fraction des Kalhour qui serait Ahl-é Haqq, un cimetière avec des pierres sculptées très curieuses. Les figures représentent les défunts. On voit, par exemple, une femme tenant deux enfants par la main, ou un Kurde avec son fusil, entouré de moutons et de gazelles. Chez les Bakhtyari, on dresse sur la tombe de l'homme courageux la statue d'un lion. Madame Chaghinian, dans son voyage *A travers l'Arménie soviétique* (1952) a été étonnée de trouver, dans le cimetière du village yézidi de Kandaksaz, «de hautes silhouettes d'énormes chevaux de toutes couleurs: roux, rouge, noir, blanc. Placés sur des piédestaux, ils galopent, les pattes d'avant et les pattes d'arrière repliées les unes vers les autres en forme de huit; la tête tirée vers le bas par de fortes brides s'appuie du menton sur le poitrail; leurs queues sont levées, arrondies comme des parenthèses: ces statues bizarres sont pleines d'intensité et de force». Il s'agit là de tombeaux kurdes. Mais cet usage, qui existait encore en d'autres villages, a disparu. Par contre, le tombeau des femmes n'était que de «simples dalles avec l'image d'un berceau». Cela donnait à ces vieux cimetières «un air fantastique et singulier».

Le deuil, *sin*, en principe dure un an. Durant les trois premiers jours, les parents ne sortent pas de la maison, afin de recevoir les visites de condoléances, *serxweşidan*. Les formules utilisées en ces circonstances reflètent soumission à la volonté de Dieu et souhaits de longue vie pour ceux qui restent. Par exemple: «Sois en bonne santé!» ou «Que Dieu te réjouisse le coeur!» A quoi l'on répond: «Que Dieu t'épargne!», «Que Dieu allonge ta vie!», «Vous du moins soyez en bonne santé!» - Si c'est un fils qui est mort, on dira: «Que Dieu vous donne un remplaçant!» et autres expressions analogues. Naturellement chez les Kurdes d'Arménie soviétique on a supprimé toute allusion religieuse. Les formules semblent bien froides, ainsi: «L'équipe des travailleurs (koléktiv) du journal «La Voie nouvelle», présente ses condoléances à

X, ouvrier de rédaction, à l'occasion du décès de son oncle Y». Ou encore: «V, Y, Z, présentent leurs condoléances à A, B, C X, à l'occasion du décès de leur père D X ». Telles sont du moins les formules imprimées. Je ne serais pas tellement étonné si les formules orales conservaient une saveur plus traditionnelle.

Pendant la durée du deuil, on s'abstient de participer aux fêtes. On bannit de la maison tout ce qui est rouge. Même les voisins évitent de cuisiner le plat de riz que tous les Kurdes mangent avec plaisir. Des repas de deuil sont servis le troisième, le septième ainsi que le quarantième jour. Ce jour-là on égorge un mouton sur la tombe et on en distribue la chair aux passants. Au jour anniversaire, tout le village participe aux agapes. Chez les Yézidis, la veille du *norûz*, on fait la tournée du cimetière. Des *qawal*, jouant de la flûte et du tambourin, s'arrêtent une dizaine de minutes sur chaque tombe, tandis que les femmes se lamentent et se frappent la poitrine. On laisse sur chaque tombe de la nourriture que l'on distribue ensuite aux pauvres et à ceux qui passent. Les femmes kurdes aiment se rendre au cimetière le jeudi soir ou le vendredi. Celles dont le deuil est récent s'y laissent aller à leurs lamentations. Ces visites sur les tombes des parents durent cinq ans, après quoi la tombe est oubliée. Mais rien de semblable, s'il s'agit d'enfants morts en bas âge.

Chapitre VIII

LES KURDES SOUS LE CROISSANT

Abordons maintenant l'exposé de la religion des Kurdes. Les Kurdes, comme on le sait, forment une fraction importante (neuf à dix millions au moins), mais assez peu connue, du monde musulman, où ils sont encastés entre l'Iran chiïte, la Turquie plus ou moins laïcisée, et les Arabes sunnites d'Irak et de Syrie. On peut déjà prévoir qu'à ce carrefour de l'Islam, la religion des Kurdes risque d'avoir des aspects particuliers qui les distinguent de leurs voisins et qui restent ignorés de beaucoup. Signalons en outre que, parmi les Kurdes d'Irak et l'Iran, vivent en quelques centaines de villages des chrétiens, assyriens pour la plupart, dont les costumes et les coutumes sont pratiquement identiques. Les Assyriens, en plus de leur langue nationale, le soureth, parlent tous le kurde, et leurs tribus, avant la première guerre mondiale, participaient aux alliances et aux conflits des tribus kurdes.

I. Du paganisme à l'Islam.

La religion du pays que nous appelons aujourd'hui Kurdistan et qui fut celui des Mèdes est le magisme. L'inscription du tombeau de Darius à Bisoutoun et que les Persans d'aujourd'hui nomment Naqsh-e Rostam, rappelle le pouvoir du grand dieu Ahura-Mazda, le «Seigneur Sage», dont la grâce a permis à Darius de conquérir toutes les peuples qu'il cite abondamment. Ce grand dieu n'était pas le seul d'ailleurs et on citera bientôt à côté de lui d'autres divinités : Mithra, dieu du soleil, du contrat, de la rédemption, et Anahita, déesse des eaux, de la fécondité et de la procréation. On adorait aussi toutes les forces de la nature et on vénérât les dieux par des sacrifices sanglants qui ne pouvaient être offerts sans le secours des mages. La confrérie de ces derniers, probablement d'origine mède, détenait certains privilèges politiques et surtout religieux. Les mages reconnaissaient deux principes : le Bien et le Mal : Ahura-Mazda ou Ormezd et Ahriman. Ils pratiquaient l'exposition des cadavres et préparaient une boisson envirante, le *haoma*, qui faisait partie des rites religieux perses. Ils célébraient leurs céré-

monies en plein air, mais ils possédaient aussi quelques temples en forme de tour carrée, avec une seule chambre surélevée, où les mages entretenaient le feu sacré.

Cette religion mazdéenne fut réformée, à l'époque achéménide, par Zarathushtra ou Zoroastre, comme nous disons en français. Les Kurdes l'appellent Zerdešt. Ce prophète de l'ancien Iran serait né, d'après certains, dans le pays Moukri, en plein Kurdistan, en 660 avant J. - C., et aurait vécu jusqu'en 583. La prédication de Zoroastre est conservée dans les *Gâthâs*, contenus dans *l'Avesta*, livre sacré des Persis. Ce sont des oeuvres lyriques qui transmettent la doctrine du réformateur. On y rejette les sacrifices sanglants et l'usage du *haoma*, mais on conserve le sacrifice du feu «symbole de la justice et de la lutte contre les forces du mal». Tout homme, en effet, doit choisir entre la lumière et les ténèbres, le bien et le mal, Ormedz et Ahriman. On doit être bon pour les animaux. «Bonne pensée, bonnes paroles, bonnes oeuvres, voilà la triade qui renferme la morale zoroastrienne». Le zoroastrisme devint la religion officielle de la Perse sous les Sassanides (224-652), jusqu'au jour où l'Islam le supplanta.

Mais ce ne fut pas sans heurts. En effet, dès l'occupation de Tikrit et de Hulwan, en 637, l'Islam prit contact avec le Kurdistan. Sa'ad bin Abi Wakkas se dirigea sur Mossoul, où les districts à population kurde furent occupés, ainsi que al-Mardj ou pays de Marga, Ba-Nuhadra, Ba-Adhra, Hibtûn, Dasen, etc. Mais cette conquête fut loin d'islamiser entièrement le pays. Les troupes du Calife Omar se heurtent aux Kurdes d'Ahwas et ce n'est pas sans effusion de sang qu'elles s'emparent de Chahrizor, en 643, de Berud et de Balasdjan, en 645. Le souvenir de cette conversion, plus ou moins brutale et forcée, est évoqué dans un texte que l'on disait ancien, mais dont l'authenticité a été récemment mise en doute (Mackenzie):

Les temples d'Ormezd sont démolis et les feux sont éteints.
Le plus grand des chefs s'est caché.

Les Arabes cruels ont mis en déroute les Kurdes
Qui se sont retirés aux limites de Chahrizor.
Les femmes et les filles sont tombées en captivité
Et les héros ont été tués en embuscade.
La loi de Zerdesht est restée impuissante
Ormezd n'a plus de pitié pour personne!

La chute de la dynastie sassanide (652) va favoriser le déclin de la religion du Roi des Rois et de ses sujets, et bien des motifs d'ordre politique ou social serviront de prétexte au passage des Adorateurs du feu à la religion des conquérants envahisseurs. A Surdash, en Irak, on montre encore les ruines du château du roi Julindi, qui prétendit s'allier au Diable pour repousser les armées du Calife Ali. Sous le règne des Omeyyades, al-Hadjdjâdj, en 708, ira châtier les Kurdes qui avaient pillé le Fars. Mais ces mêmes Kurdes vont soutenir contre les Kharidjites le Calife Merwan II (744-750) dont la mère était kurde. Les Kurdes devenus musulmans en bonne partie, sinon en majorité, se révoltèrent plus d'une fois encore contre les Califes et leurs soldats.

En 839, le Kurde Djafar bin Fahardjis, battu d'abord à Ba-Baghas, se replia sur la montagne de Dasen où il défit les troupes du Calife al-Moutasim. En 866, les Kurdes de Mossoul se joignent au Kharidjite Musawir. En 894, ils prennent le parti de l'Arabe Hamdan bin Hamdûn, qui s'était emparé de Mossoul; mais en 906, Mohamed bin Bilal, de la tribu kurde des Hadhbani, dévaste la région de Ninive, mais fut finalement repoussé et battu, ainsi que les Humaidi et les habitants du Djebel Dasen, par Abdallah bin Hamdan. En 940, l'aventurier Daisam bin Ibrahim, à moitié kurde par sa mère, n'utilisait que des troupes kurdes pour ses expéditions en Azerbaïdjan. Par tous ces faits, on voit que, au début de leur conversion à l'Islam, les Kurdes dans l'ensemble favorisaient plutôt le Kharidjisme et même certains d'entre eux avaient embrassé le chiisme. Pourtant au Xe et XIe siècles, les Kurdes désormais sont entièrement islamisés et sunnites dans l'ensemble.

2. Les cinq Piliers de l'Islam chez les Kurdes.

Musulmans orthodoxes par conséquent, les Kurdes suivent en outre l'école juridique, *fiqh*, de Chaféï (767-820). Cette école récuse l'opinion personnelle, *ra'y*, et ses motivations secondaires de préférence, *istihsân*, ou d'utilité publique, *istislâh*, pour s'appuyer sur le consensus, *ijma'*, non seulement des docteurs de Médine, mais des docteurs qui vivent à une époque donnée. Elle a donc en fait un principe d'élucidation toujours ouvert. C'est à partir et à l'aide de ce consensus, référé aux textes du Coran et de la sunna, que doit s'opérer le raisonnement par analogie, *qiyas*.

Devenus musulmans, les Kurdes le furent sérieusement. Nombreuses furent les écoles coraniques ou *medresa* qu'ils créèrent, innombrables les *ulema* qui s'illustrèrent dans la théologie, le droit, les sciences, l'histoire. Bornons-nous à citer Mewlana Muhyi al-din al-Akhlati, qui participa au XIII^e siècle à la construction de l'observatoire de Mara-gha et Ibn al-Salâh al-Chahrazori, auteur d'un ouvrage très célèbre sur les *hadith*, qui inaugura la medresa Ashrafiya ou école des Traditions, fondée à Damas en 630/1230 env. L'encyclopédiste Hadji Khalifa (+1658) affirme que les sciences furent en honneur chez les Turcs Ottomans jusqu'à l'époque de Sulayman le Magnifique (1520-1566). Après quoi, écrit-il, c'est seulement «dans le pays des Kurdes qu'on cultivait encore la philosophie et les sciences naturelles». Nous en avons une preuve dans la bibliothèque de plus de 2.000 manuscrits que Sultan Huseyn, émir du Bahdinan (1576) conservait dans la medresa de Qahban à Amadia, et dans celle, plus riche encore, d'Abdal Khan, prince de Bitlis, qui fut vendue à l'encan en 1655, parce qu'il avait refusé hommage au Wali de Van, nommé par le Sultan. Il ne faut donc pas s'étonner si le Kurdistan a fourni bon nombre de Cheikhs al-Islam, muftis officiels d'Istanbul et du Sultan lui-même. Jusqu'aujourd'hui encore, la célèbre université musulmane el-Azhar du Caire a toujours compté des Kurdes dans son corps professoral.

Si telle est l'élite, quelle est la masse ?

La vie quotidienne kurde est imprégnée d'Islam et cela s'aperçoit dès qu'un Kurde ouvre la bouche. Qu'il s'agisse de salutations ou de souhaits, Dieu est toujours de la partie, soit qu'intervienne l'expression arabe: Allah, ou l'expression kurde: *Xwedê*. Nombreux sont également les proverbes où Dieu apparaît. Citons-en seulement ces deux qui dénotent une belle confiance dans la Providence : «Dieu bâtit le nid de l'oiseau aveugle», et : «Dieu veille à la nourriture des hôtes». On pourrait multiplier les exemples où le pittoresque le dispute à l'esprit de foi. A moins qu'il ne s'agisse que de pure routine, puisque aussi bien les Kurdes d'Arménie soviétique n'en ont pas purgé leur vocabulaire, tel qu'on peut le retrouver dans l'édition de leurs légendes.

Pour faciliter aux Kurdes la pratique de leur religion et la fidélité aux cinq Piliers de l'Islam, quelques auteurs ont composé, en kurde naturellement, des petits catéchismes, tel un long poème sur la Prière canonique musulmane, par un inconnu du Botan vers 1783; le Résumé des croyances islamiques, par Cheikh Abdallah de Nehri, mort vers 1810; et les Leçons de loi canonique ou *chari'a* de l'Emir Kamiran Bedir Khan en 1938. Ce même auteur a traduit, également en kurde, plusieurs centaines de *hadith*, et surtout le Coran, qui n'a été publié que très partiellement. La revue *Kurdistan* de Téhéran a publié aussi tout récemment (1959-1961) des articles sur le jeûne ou la conformité de l'Islam à la nature humaine.

Instruit de ses devoirs religieux, le Kurde n'a plus qu'à les mettre en pratique. Il n'y a rien de spécial à signaler pour la profession de foi ou *chahâda*, caractéristique du musulman. La prière rituelle, *nimêj*, avec ses prostrations doit se faire cinq fois par jour, là où l'on est. Le Kurde y est fidèle, individuellement, même certaines femmes, dans la mesure du possible, c'est-à-dire quand la vie moderne n'y met pas obstacle. Les fillettes ne prient guère. Le vendredi, la prière de midi revêt une solennité toute spéciale, à la mosquée où le fidèle doit se rendre. Ce n'est que dans les villes les plus importantes qu'il y a des mosquées-cathédrales, *cami*; dans les villages, il n'y a bien souvent

qu'une petite mosquée, *mizgeft*. Le chômage du vendredi facilite la présence à cette prière. L'aumône légale, *zekat*, est une obligation qu'observe généreusement le Kurde qui le peut. Cela explique peut-être le grand nombre de mendiants dans les pays musulmans. Le jeûne, *rojî*, du ramadan est assez bien suivi dans l'ensemble, même par les femmes. Le pèlerinage à la Mecque *hac*, doit se faire au moins une fois dans sa vie. Si ce sont des Kurdes qui, au temps du sultan Abd al-Hamid (1876-1908) étaient chargés de la police de la route du hadj, les Kurdes d'aujourd'hui qui ont fait le pèlerinage sont relativement peu nombreux. Du moins ceux qui portent le titre de *Haci* n'abondent pas. Les femmes kurdes qui ont accompli ce voyage aux villes saintes ont désormais la tête toujours couverte, même devant leur mari.

Ces pratiques constituent les cinq Piliers de l'Islam, mais il en est d'autres qui lient également les fidèles. Ainsi le Kurde fait toujours circoncire ses fils. S'il répugne aux Kurdes, tout comme aux Assyriens, de manger de la viande de porc, certains ne se font pas scrupule de boire, à l'occasion, du vin et surtout de l'arak ou eau de vie. Dans quelques sectes d'ailleurs, comme chez les Yézidis, le vin est autorisé. Les différentes ablutions rituelles sont observées strictement. D'un homme qui a de fréquents rapports sexuels, on dira, plaisamment, qu'il fait grand usage de bains. La femme qui a ses règles n'a pas le droit d'entrer dans un lieu sacré, mosquée ou lieu de pèlerinage, ni même de toucher le Coran. C'est bien pourquoi il est conservé dans la chambre à coucher suspendu dans un sachet spécialement cousu pour cela.

La célébration de la fête de la naissance du Prophète est très anciennement pratiquée par les Kurdes et remonterait à Saladin lui-même. On sait que Mozafer al-din Kokburi, beau-frère de Saladin, lui donnait un lustre particulier. Pour donner aux Kurdes l'occasion de se remémorer en connaissance de cause les miracles de Mahomet, nombreux sont les cheikhs ou mollahs qui ont composé de longs poèmes religieux en kurde, appelés *mewlûd* précisément, destinés à être chantés ou récités dans la circonstance. On

en connaît d'anciens et de célèbres, comme celui de Mela Baté (1417-1459); mais il en est de tout récents; comme celui d'Osman Effendi (1900), d'Ehmed Ramez (1904), de cheikh Mohamed Khal de Sulaimani (1937), de mollah Mohamed Rachid Mufti d'Erbil (1952). On peut dire que chaque année en voit produire de nouveaux, mais beaucoup ne sont pas édités.

Faut-il faire remarquer que toutes ces pratiques religieuses sont souvent empêchées par la vie moderne et le Kurde, qui n'est plus chez lui mais dans un milieu étranger, omettra ses prières quotidiennes, mangera en temps de ramadan et boira des liqueurs si l'occasion s'en présente. Certains pourtant savent se montrer fidèles. Mais il faut le reconnaître aussi, pratiques, dévotion et même la foi islamique ont bien diminué chez les Kurdes évolués d'aujourd'hui, surtout s'ils ont vécu à l'étranger.

3. Le Kurdistan mystique.

L'usage liturgique de la langue arabe est certainement un handicap pour les gens du peuple, peu instruits en général, et leurs pratiques religieuses risquent de tourner au formalisme. Aussi le Kurde dévot va se rattraper, non point dans les cérémonies musulmanes officielles, où il ne comprend pas grand chose, mais dans l'enseignement mystique des confréries soufies, qui se sont introduites assez rapidement dans le Kurdistan où elles ont fait de nombreux adeptes, surtout dans les couches inférieures de la population.

C'est très tôt que le soufisme fit son apparition chez les Kurdes. Au XII^e siècle déjà, il était en plein essor. L'historien Muqaddasi, qui y voyageait vers 980, y trouva quarante soufis qui portaient cilice et se nourrissaient de glands. Un ancien brigand kurde converti, Abu Mohamed ibn Chounboki, devint le maître spirituel d'un Kurde de Qalmini, Abu l-Wafa al-Hulwani (+ après 1110) qui le premier reçut, en Irak, le titre de Tadj al-Arifin. Il avait réuni quarante disciples

dont dix-sept princes. Mais bien d'autres Kurdes soufis étaient alors installés au Kurdistan et les hagiographes musulmans nous en signalent un bon nombre. Peut-être même est-ce la présence de ces groupes mystiques, dans les montagnes kurdes, qui ont exercé une certaine attraction sur l'installation à Lalesh, dans les monts de Hakkari, de cheikh Adi qui fut, sans le savoir et surtout sans le vouloir, à l'origine des Yézidis, comme nous le verrons ci-après.

Ces pieux musulmans ne se contentaient pas d'étudier le Coran par coeur et d'en extraire une théologie, *kalâm* ; de se pencher sur la Loi coranique, *fiqh*, et d'en tirer des applications pratiques formulées en *fetwa*, ils voulaient sortir de ces études abstraites ou purement juridiques pour se recueillir et, au moyen de l'ascèse, atteindre à l'extase et à l'union à Dieu. Ils exprimaient leurs théories mystiques et leurs procédés ascétiques en de nombreux poèmes que les initiés seuls étaient capables de comprendre. Poèmes allégoriques bien sûr, mais on y observe toujours un élément d'affection humaine, et souvent son objet visible partage avec Dieu les appels passionnés du poète. Il faut en dire autant de l'allégorie du vin où la coupe pourpre évoque sans doute l'idée de l'ivresse spirituelle, mais où certains mystiques en employant le langage de la taverne songent aussi bien à l'ivresse littérale qu'à son pendant métaphorique.

Dans les écoles mystiques, «les rapports de maître à disciple ne tardent pas à se traduire, chez les Soufis, par le penchant caractéristique d'ancien, *cheikh* ou *pir*, et disciples, *murid* ou *shagerd* ; des couvents sont fondés et dotés pour abriter un saint célèbre et ses disciples qui étudient sous sa conduite et servent Dieu avec lui pour une durée plus ou moins longue. L'initiation aux mystères soufis est marquée par le revêtement d'un habit spécial ou *khirqa* qui symbolise l'adhésion, en même temps que l'agrégation, à une tradition du Service divin qui remonte par degrés au Prophète Mahomet » (Arberry). Au XIIe siècle, les couvents vont se confédérer dans une vaste confrérie de mystiques, *tariqa*, avouant un maître commun et pratiquant une discipline et un

rituel communs. Aujourd'hui, l'Ordre est présidé de génération en génération par le successeur, *Khalifa*, du fondateur dont la suprématie est reconnue par les chefs des filiales des différents centres. Une minorité restreinte de professionnels réside dans des habitations destinées à l'enseignement et au culte, *Khâneqa* ou *Tekké*; l'immense majorité est formée de simples fidèles ou *mourids*, vivant dans le monde, qui font acte de présence en participant périodiquement aux cérémonies rituelles, de l'Ordre. C'est d'ailleurs par des particularités rituelles, plus que par la doctrine, que se différencient les diverses confréries.

La première de ces confréries fut la *Qadiriya*, fondée par le Kurde Abd al-Qadir al-Gilani (1078-1166) et qui ne tarda pas à s'implanter chez les Kurdes. Aujourd'hui encore les Qadiri sont nombreux. Certaines familles de cheikhs sont puissantes et renommées, tels les Talabani à Kirkouk ou les Berifki à Amadia. Le supérieur général à Baghdad porte le titre de Naqib al-Ashraf.

La seconde confrérie, celle des *Naqshbendi*, fondée par Beha al-din de Boukhara (1317-1389), se répandit assez tardivement au Kurdistan, et ce fut grâce à Mewlana Khalid, pauvre Kurde de la tribu Djaff, né à Qara-Dagh en 1779. A la suite d'un songe, il fit le pèlerinage à la Mecque, où il rencontra un derviche tuant ses poux, tel qu'il l'avait vu dans son rêve, et qui lui dit d'aller à Delhi, aux Indes, où il trouverait le chemin du salut. De fait, il se mit là-bas à l'école de cheikh Abdallah qui l'initia à la confrérie naqshbendi. Puis il revint dans son pays à Sulaimani, vers 1808. Là il rencontra beaucoup d'opposition de la part d'autres cheikhs; mais, à la suite de sa prédication, il réussit à attirer dans sa *Tariqa* des membres de la Qadiriya et aujourd'hui les cheikhs Naqshbendi sont plus nombreux et, dans l'ensemble, plus influents que les cheikhs Qadiri. Parmi les familles les plus puissantes, signalons celles des cheikhs de Chamsedin ou Nehri, de Taviélé, de Barzan. La rivalité des deux confréries ne reste pas toujours dans le domaine spéculatif, mais entraîne parfois des complications qui aboutissent à de véritables batailles.

La confrérie des *Tijani*, plus récente, fondée en Afrique du nord par Ahmed al-Tijani (1737-1815), n'avait que peu d'adeptes chez les Kurdes d'Anatolie. Comme les autres confréries en Turquie, elle a subi les contrecoups de la politique laïcisante d'Ataturk.

L'influence des cheikhs dans le milieu kurde, assez fruste et de peu de ressources, est à peine croyable, et la confiance des mourids envers leurs cheikhs dépasse parfois les limites du bon sens. Edmonds fait remarquer que, soit par manque d'une haute autorité dans le voisinage, soit par défaut dans l'enseignement, les membres inéduqués de la confrérie des Naqshbendi au Kurdistan semblent être particulièrement enclins à des manifestations d'excentricités.

Quoi qu'il en soit, on peut redouter que des cheikhs mal intentionnés n'abusent de la crédulité de leurs disciples ou ne s'en servent à leur profit. Si l'on a pu parfois déceler quelque mouvement de fanatisme chez les Kurdes, c'est que leurs cheikhs les excitaient. Ainsi l'appel à la guerre sainte ou *fihad*, dans la région d'Ourmia, durant la première guerre mondiale. On aura aussi remarqué que la plupart des derniers mouvements insurrectionnels, tant en Turquie qu'en Irak, ont été soulevés par des cheikhs, presque tous Naqshbendi d'ailleurs. Ainsi cheikh Saïd de Piran, cheikh Mahmoud de Sulaimani, cheikh Ehmed de Barzan. Mais la religion n'était pas seule en jeu. Les intérêts politiques y avaient la plus grosse part.

Il semble d'ailleurs que l'élan mystique ait perdu de son originalité et de sa valeur. Un des derniers auteurs soufis classiques est un Kurde d'Erbil, mort en 1904, cheikh Mohamed Emin al-Kurdi al-Chaféi al-Naqshbendi. Il a écrit un *Tanwir al-Qulûb*, Illumination des coeurs qui, en 1929, en était à sa sixième édition au Caire. On est déçu à la lecture de la description que ce soufi nous donne de la manière de pratiquer le *dhikr qalbi*. A ce point, nous dit Arberry qui résume le texte, le soufisme a perdu son empire sur le coeur et la pensée des milieux cultivés et sérieux. A cause de ce manque de discipline intellectuelle et

de doctrine sûre, il n'est pas rare de voir surgir en ces frustes milieux impressionnables, des inspirés plus ou moins excentriques, qui se croient une vocation de réformateurs de la religion et de la société. Leur rôle éphémère finit souvent lamentablement. Citons simplement la secte de *Haqqa*, des cheikhs de Topzawa et de Sergalu, en Irak, qu'on accuse, à tort d'ailleurs, de nudisme et d'immoralité.

4. Les Kurdes évadés de l'islam.

Ces déviations de pratiques et de croyances soufies sont à l'origine de certaines sectes aberrantes qui finirent par s'évader de l'islam, au point même qu'on a pu hésiter sur leur véritable physionomie et leur filiation authentique.

La plus originale de ces sectes dissidentes est celles des *Yézidis* ou *Adorateurs du Diable*, comme on les appelle quelquefois, et qui est dans entièrement kurde. Ils sont aujourd'hui 50.000 à peine et vivent, en Irak dans les vallées boisées du Cheikhan et les montagnes du Sinjar. En Syrie, ils occupent quelques villages de Djézireh et une vingtaine d'autres villages dans le Djébel Sim'an. Enfin des Kurdes de la région d'Eriwan ou de Tiflis en U.R.S.S., sont également d'origine yézidie. Comme la secte est secrète, on a échafaudé toutes sortes d'hypothèses: culte du soleil, dualisme zoroastrien, mithraïsme, paganisme kurde originel, surgon de sectes chrétiennes. En fait, les Yézidis sont sortis de l'islam. Pour le prouver, il suffit de considérer le comportement extérieur des Yézidis, avant de pénétrer à l'intérieur de leurs idées religieuses. L'ambiance musulmane apparaît dans l'onomastique, la datation, la non-représentation de la figure humaine, la circoncision, etc. Ajoutons-y les sacrifices d'animaux et le culte des saints, avec un décalque du pèlerinage à la Mecque au tombeau de cheikh Adi, où se retrouvent rites musulmans du *Hadjdj* et nomenclature arabe, bien étrange chez des Kurdes. En outre, toute l'atmosphère est soufie: les saints vénérés sont des soufis connus, la hiérarchie religieuse est soufie, les prières et autres textes religieux ont une parenté frappante de vocabulaire et de pensée

avec la mystique soufie. Des affinités avec les mystiques «ivres» de l'islam se manifestent de même dans les vues extrémistes sur les origines du monde et de l'homme, l'incarnationisme et la métempsychose, et la réhabilitation finale d'Iblis. D'où leur nom, inexact d'ailleurs, d'Adorateurs du Diable. On voit donc qu'il suffit de dégager les pierres d'attente contenues dans l'islam et ses sectes pour retrouver le Yézidisme en son intégrité.

Mais comment les Yézidis en sont-ils venus aux aberrations d'aujourd'hui à partir d'un saint musulman authentique, Cheikh Adi (vers 1073-1162) ? L'évolution s'est faite progressivement. Le petit-neveu du fondateur de la *zaouia*, Chams al-din Hasan (1197-1246) a ouvert la voie à l'hérésie. Puis les sectateurs se scindèrent en deux branches : l'une émigra vers la Syrie et l'Égypte (*Qarafa*) et s'y maintint assez longtemps dans un islam orthodoxe, sous le nom de «*Adawiyya*» ; l'autre, restée en Mésopotamie et à l'est du Tigre, non seulement perdit tout contact intellectuel avec les disciples de Mahomet, mais ne tarda pas à s'en éloigner au point de vue doctrinal, pour finalement leur devenir hostile. A partir du XVII^e siècle, des massacres périodiques ne firent qu'enfoncer davantage les Yézidis dans des pratiques et des croyances de plus en plus étranges et secrètes, si bien que si, aujourd'hui, les Yézidis n'ont plus rien de musulman, il est difficile de nier qu'ils l'étaient à l'origine.

Si les Yézidis proviennent de soufis sunnites partisans du Calife Yézid I (680-683), une autre secte kurde, les *Ahl-é Haqq*, a poussé à l'extrême les thèses chiïtes. Cette secte aurait pris naissance au Louristan et aurait été introduite dans la région de Chahrizor-Hewraman vers le milieu du XI^e siècle, par Moubarak Chah Baba Khoshin. Celui-ci aurait compté au nombre de ses sept compagnons une femme, Fatima-la-svelte, la fameuse Bibi Fatima, soeur du célèbre poète Baba Tahir de Hamadan (935-1010). La secte aurait été réformée par Sultan Ishaq ou Sohak, fils de cheikh Isé Barzandji et de Dayirak Khanim, fille de Mir Mohamed, chef des Djaff. Ce Sultan Sohak aurait construit en 1316 un *niyaz-khana* ou lieu d'offrandes votives à Hewraman

et installé son quartier-général à Perdiver(Pird-i-war). Il était entouré de trois groupes de sept personnes : les sept Personnes éternelles, les sept Personnes - sans-péché , qui étaient les fils mêmes de Sultan Sohak, et les sept Vicaires, ces derniers choisis parmi les soixante-douze Anciens pour être les Guides ou *Dalil*. Les Seyids actuels des Kakaï d'Irak descendent de ces familles saintes.

Les Ahl-é Haqq ont une grande vénération pour Ali qu'ils divinisent et pour ses descendants, les Imams, mais gardent pourtant de bonnes relations avec les Sunnites. Ils vénèrent également Baba Yadgar (+1596) dont le tombeau est un lieu de pèlerinage. Ils invoquent aussi Moïse, Elie, Jésus et surtout David. Ils croient aux manifestations successives de la Divinité, au nombre de sept et, chaque fois, la Divinité apparaît avec un cortège de quatre ou cinq Anges. Ils croient aussi en la métempsychose, tout comme les Yézidis et les Druzes.

La secte occupe les villages Gorani sur la route Khaniqin-Kirman-shah. Les tribus de Push-i Kouh (Louristan) appartiennent aussi à la secte et spécialement les Dulfan qui «lors de la grande fête du solstice d'hiver, lorsqu'ils sont en état d'intoxication alcoolique et de frénésie religieuse marchent sur le feu sans en éprouver le moindre mal» (Edmonds). Les Kakaï d'Irak occupent dix-huit villages dans le nahiya de Touq (liwa de Kirkouk) et une douzaine de villages dans chacun des kazas de Khaniqin et de Kasr-i Chirin.

Si les Yézidis vivent surtout en Irak, les Ahl-é Haqq kurdes sur les confins irako-persans, les *Kizilbash*, autre secte hétérodoxe, se retrouvent surtout en Anatolie, dans les provinces de Siwas, de Diarbékir et de Kharpout. Ils parlent le dialecte zaza et ont pour forteresse naturelle les montagnes de Dersim, où réside leur grand chef spirituel. Ils seraient au nombre d'au moins un million. Les Turcs englobent sous ce nom d'autres hérétiques, comme les Nosairis ou les Yézidis, qui n'ont rien à faire avec eux ; mais les Kizilbash ou Têtes-Rouges,

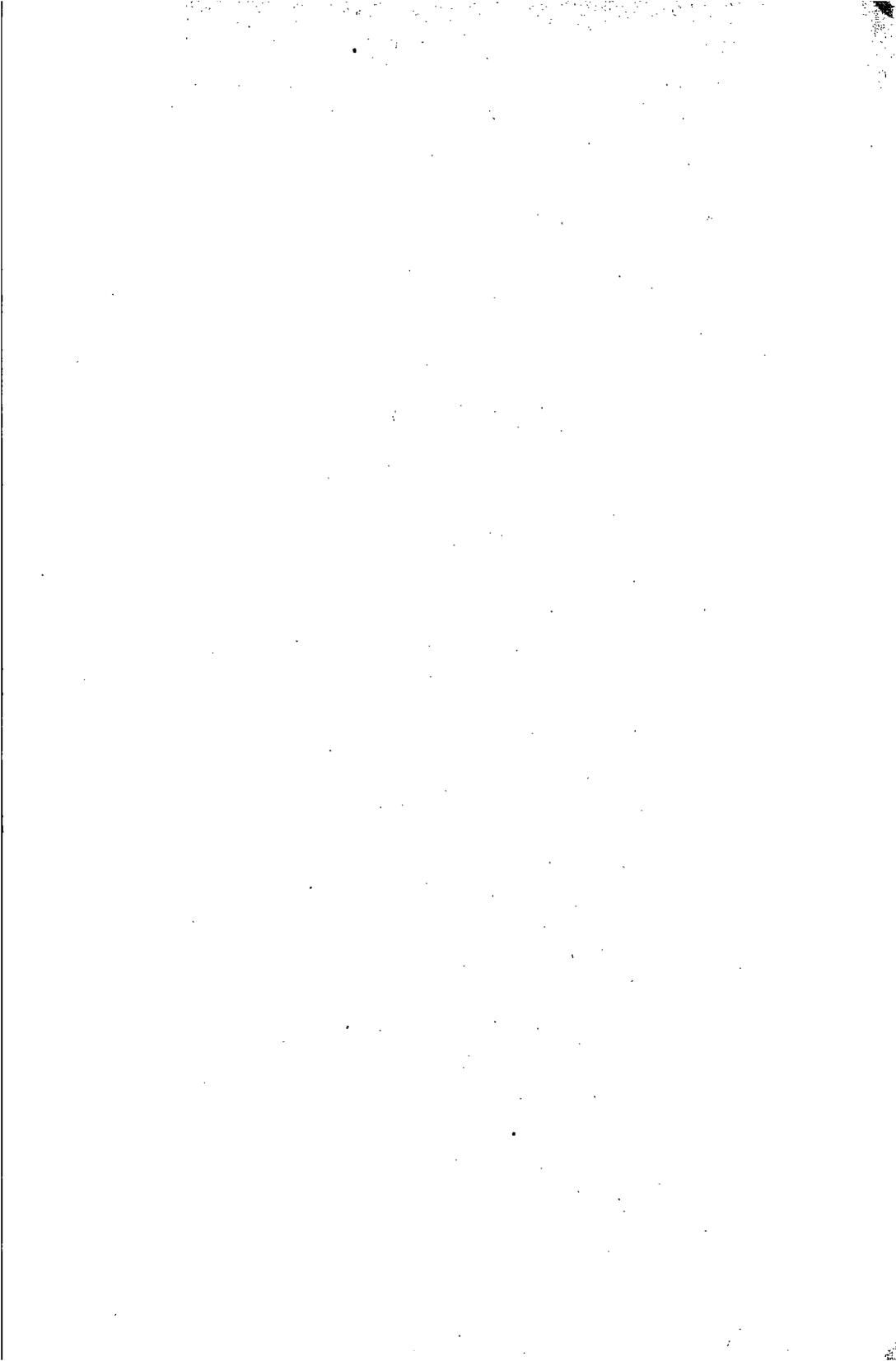
s'appellent eux-mêmes *Alewi*, c'est-à-dire Adorateurs d'Ali, car ils sont des chiïtes extrémistes eux aussi.

Ils comptent comme intermédiaires entre Dieu et les hommes cinq Anges, douze Ministres de Dieu et quarante Prophètes, au nombre desquels se trouve Salman, connu aussi des Ahl-é Haqq. Leurs chefs religieux, chargés de l'instruction et de la perception du tribut, sont les *Dede* ou Seyid. Une fois par an, un *murshid* les visite pour des cérémonies religieuses, qui ressemblent à la Communion, et pour l'explication de la doctrine. Ils n'ont pas de mosquée. Ils observent douze jours de jeûne en l'honneur des douze Imams, et trois autres jours avant la fête de Khidr. En principe, ils doivent prier une fois par jour. Ils passent pour adorer le soleil à son lever et à son coucher, vénérer le feu et offrir des sacrifices aux sources des rivières. Ils n'ont point de Livre Sacré spécial, mais révèrent la Thora, l'Évangile et le Coran.

Les renseignements des voyageurs sur les Kizilbash sont assez confus et parfois contradictoires, peut-être parce qu'il existe parmi eux plusieurs sous-sectes différentes. On a cru aussi reconnaître chez eux un certain nombre de croyances et de pratiques chrétiennes. D'autre part, ils ont encore beaucoup de points communs avec les *Bektashi*, seule confrérie derviche qui, en Turquie, professait ouvertement le chiïsme. En particulier ils fréquentent les uns et les autres beaucoup de mêmes lieux de pèlerinage.

A côté de ces sectes qui ont une certaine importance et quelque renommée, on rencontre encore, chez les Kurdes, quelques petits groupes aberrants, plus ou moins différenciés, qui ont des pratiques communes et poussent également à l'extrême certaines tendances chiïtes. Bornons-nous à les signaler brièvement. Les *Shabak*, des environs de Mossoul, comptent dans les 10.000 et semblent servir de trait d'union entre les Yézidis et les extrémistes chiïtes. Les *Sarli* des rives du Zab se rattachent aux Kakaï, ainsi que les *Badjoran* qui habitent les mêmes parages et la frontière persane. Les *Chemsiyé*, ainsi appelés

parce qu'ils adoraient le soleil, signalés encore à Mardin au début du XIXe siècle, semblent avoir complètement disparu. Ils seraient devenus chrétiens jacobites, du moins extérieurement.



Chapitre IX

EN MARGE DE LA RELIGION : LES SUPERSTITIONS

Dans les chapitres précédents, nous avons plus d'une fois déjà signalé, à propos de la naissance, du mariage ou des fêtes, des coutumes qui n'ont rien à voir avec la religion et qui pourtant sont scrupuleusement observées par la masse, comme s'il s'agissait effectivement d'actes sacrés. Si les sectes dont nous venons de parler ont dégénéré et sont sorties de l'Islam orthodoxe, c'est peut-être parce qu'elles laissaient à leurs adeptes une trop grande liberté dans des pratiques où intervient ce que l'on appelle, faute de mieux, magie ou sorcellerie. Le Kurde n'est pas spécialement religieux, mais bien des voyageurs s'accordent à dire que le Kurde est superstitieux. Et cela en effet se manifeste par de vaines croyances très répandues, par l'utilisation abondante d'amulettes et de talismans, par des procédés magiques et par des pratiques curieuses où certains croient pouvoir reconnaître des survivances de cultes païens.

I. Les vaines croyances.

Le Kurde souvent poète admire la nature qui l'entoure. Mais si elle est jolie, c'est qu'elle est peuplée d'être divins qui la vivifient : les Fées, les *Péri* hantent les sources des montagnes. Quant aux *Djinn*s (Cin), tout le monde y croit, les Assyriens aussi bien que les Kurdes ou les Yézidis. Il y en a de bons, il y en a aussi de mauvais. Ils ont également leur religion. Les djinns bienfaisants et parfois moqueurs, coiffés d'un bonnet rouge qui les rend invisibles, circulent dans les vallées profondes ; les esprits malfaisants eux, se cachent au creux des rochers et au fond des cavernes. Certains audacieux, poussés par le curiosité, ont voulu y pénétrer ; ils en sont sortis fous : c'était à prévoir. Le seuil de la maison est un lieu que les djinns aiment hanter. Aussi faut-il se garder d'y laisser tomber de l'eau chaude qui pourrait leur faire mal. Bien que les djinns soient faits de feu, ils sont obligés de manger comme les hommes pour vivre. Un cheikh Yézidi du Sinjar a réussi à s'attacher un djinn qui le suit partout. Un Assyrien de Tal en a fait de même avec

un djinn qui désormais aide sa femme aux travaux du ménage. Bien plus, certains contractent mariage avec des goules. L'histoire l'affirme de l'émir Mohamed, prince du Botan, mort en 1750, qui avait épousé une fée dont il eut plusieurs enfants. La même aventure est arrivée plus récemment à un faqir yézidi du Sinjar. Mais l'affaire tourna mal, puisqu'il en perdit la raison. En tout cas, certains cheikhs sont renommés pour le pouvoir qu'ils ont sur les djinns. C'est à eux qu'on a recours pour les exorcismes et les talismans.

La croyance aux *revenants* et aux fantômes de la nuit est générale et si tenace que certains en ont perdu la tête. Les *rêves* aussi frappent fortement les imaginations. On y croit dur comme fer. Les uns y trouvent la lumière qui éclairera leur destin; d'autres, affolés comme cheikh Gamo le Yézidi, y verront des motifs de suicide. Les *Koçek* yézidis sont des spécialistes dans l'art d'interpréter les songes : ce qui évidemment leur donne un très grand ascendant sur la foule des simples.

On ne peut nier l'existence d'*animaux sacrés*. Certains sont alors admirés, comme le Coq qui fait lever le soleil et porte bonheur aux nouvelles mariées, ou comme le Paon, chez les Yézidis, qui représente l'Ange de lumière; d'autres, au contraire, sont redoutés, tel le serpent qui revient si souvent dans les contes kurdes. Heureusement qu'on peut rencontrer, chez les Yézidis, des cheikhs charmeurs et même avaleurs de serpents, et les cheikhs de la famille de Cheikh Mend, qui sont spécialisés dans le pouvoir de saisir les reptiles et de les apprivoiser. D'autres, de la famille de Umar Mandan, près de la route Kirkuk-Taqtaq, ont le don de guérir des morsures de serpents. Un autre animal mystérieux aux yeux des Kurdes est le caméléon, qu'ils appellent *mara ezman*, c'est-à-dire serpent du ciel. Ils affirment en effet qu'on n'a jamais vu cet animal manger, boire, dormir ou faire la moindre action. Ils croient donc que c'est une bête qui naît dans le ciel d'où elle tombe un beau jour. Le fait que cet animal change de couleur ne peut que les confirmer dans leur croyance.

Mais on trouve aussi au Kurdistan des *plantes mystérieuses*, qui ont des qualités extraordinaires. En tête arrive bien sûr la mandragore, bien connue, même dans la Bible, comme aphrodisiaque. « C'est une plante qui brille pendant la nuit et semble avoir des feuilles d'argent. A mesure que l'on s'en approche, elle rentre sous terre et se cache à la poursuite de qui va à sa recherche. On dit qu'elle reste immobile si on jette dessus quelques gouttes d'urine de femme. Pour la rendre immobile, on pratique certaines superstitions à une distance déterminée de la plante. Son feuillage ressemble un peu à celui de la vigne; sa racine représente parfaitement un corps d'homme ou de femme; elle a une couleur de chair. Les Kurdes racontent que lorsqu'on l'arrache, sa racine siffle comme le vent et que celui qui la déracine tombe mort. Aussi pour éviter ce danger, ils commencent par creuser tout autour; puis ils attachent un bout de corde à la racine et l'autre bout au cou d'un chien ou d'une chèvre. Alors ils s'éloignent le plus possible et de loin jettent des pierres à la bête qui, dans ses efforts pour fuir, arrache la racine et tombe morte » (Campanile). On raconte encore que dans les montagnes d'Amadia existe une herbe très merveilleuse qui rend aveugle à l'instant même celui qui en respire le parfum, et que, à côté d'elle, se trouve une autre herbe qui est son antidote.

Certains *phénomènes naturels* s'expliquent aussi par des croyances plus ou moins étranges. Nul n'ignore, au Kurdistan et aussi chez les Bédouins, que *l'éclipse de lune* est occasionnée par une grosse baleine ou un Dragon qui essaie d'engloutir l'astre. C'est pour mettre en fuite cet animal néfaste qu'on fait le plus de bruit possible, en tirant du fusil ou en frappant sur les marmites de cuivre disponibles. Le *tremblement de terre* vient de ce que la terre repose sur le dos d'un taureau rouge. De temps en temps, celui-ci dresse les oreilles ou remue la queue. D'autres disent qu'une mouche tourne autour du taureau; quand elle s'approche de l'oeil, le taureau cligne et la terre tremble. Si jamais un jour la mouche se pose sur le dos de l'animal, il se secouera et alors le monde entier périra. C'est Dieu naturellement qui envoie la *pluie* par l'intermédiaire de Salomon, chef suprême de tous les animaux.

Celui-ci transmet les ordres à Humai, oiseau fabuleux comme le Phénix qui réunit immédiatement tous les oiseaux et leur ordonne de ramasser de l'eau dans tel océan ou telle mer, de s'élever en l'air et d'arroser tel endroit de leurs becs. Si les gouttes de pluie sont différentes, s'il y en a de grandes et de petites, cela provient du fait que les oiseaux n'ont pas tous la même taille. «La contemplation du firmament me rappelle que les Kurdes ont, à l'égard des corps célestes et de tous les phénomènes de la nature, des idées assez bizarres. Ainsi ils considèrent la lune et le soleil comme frère et soeur, éternellement à la poursuite l'un de l'autre. La lune est le frère du soleil, dont il est amoureux. Les *éclipses de soleil* sont produites par cette soeur coquette qui dérobe son visage à son frère chéri, afin qu'il en éprouve une plus grande envie de la revoir. Les Kurdes pensent aussi que chaque homme a une étoile qui brille aux cieux et meurt avec lui. Ils regardent les éclipses, les comètes, comme des présages de malheur» (Mme Chantre).

Les femmes surtout croient à la bonne aventure, *déri*, et interrogent avec confiance les bohémiennes de passage qui manipulent avec désinvolture omoplates de moutons, sable et autres procédés de divination.

Mais de toutes les vaines croyances, celle qui semble bien la plus profondément enracinée est la croyance au *mauvais oeil*. Et de fait, comme toutes les orientales, les femmes kurdes se méfient du mauvais oeil. Mais contrairement à la croyance généralement répandue en Orient, elles ne considèrent pas les yeux bleus comme maléfiques, et cela d'après leur proverbe qui dit : « Qui a l'oeil jaune a l'oeil mauvais ». Ceux qui risquent davantage cette mauvaise influence sont, à coup sûr, les femmes en couches et les enfants. Alors on ne doit pas travailler ou filer près du lit d'une accouchée. De même une femme qui a accouché depuis moins de quarante jours ne doit pas visiter une autre accouchée, car celle-ci considérerait cette visite comme malfaisante. En outre, si par hasard, deux accouchées de moins de quarante jours se rencontrent sur le chemin, elles doivent échanger leur aiguille et leur bébé. Puis elles rentrent eusemble sans que l'une devance l'autre.

2. Amulettes et talismans.

Ainsi donc pour se préserver surtout du mauvais oeil, pour se garantir des maléfices ou, au contraire, pour s'attirer les bons effets du sort et jouir de la chance, est-il nécessaire d'avoir recours aux forces inconnues de la nature,—ou des esprits,—grâce à des amulettes dont on a, s'imagine-t-on, éprouvé l'efficacité.

Certaines amulettes sont de vrais bijoux, fabriqués par les artisans du bazar, et montés en colliers, *bermura* et *milwanka*. Leur efficacité protectrice est due, soit à leur couleur (bleu), leur forme (coquillage), leur son (clochette), leur matière (cornaline, agate, onyx). Mais il existe aussi des talismans en sachet cousu, fabriqués, moyennant finance, par des seyyids ambulants qui, en dehors de cette activité, n'inspirent guère confiance. Ce sont des morceaux de papier, où sont tracés à l'encre rouge des petits carrés où le «magicien» inscrit des chiffres et des mots. Au verso, on peut voir des dessins, un sabre par exemple, ou des points rouges aussi. Ces papiers sont pliés en forme de triangle. Souvent on introduit à l'intérieur une aiguille brisée en deux. Le tout est enfermé en un petit sachet. Si on y ajoute des cheveux du mari, l'épouse est sûre d'en capter l'amour. Certains de ces talismans, *gulabend*, vous mettent à l'abri des balles. Il va sans dire que certains cheikhs se sont spécialisés dans la fabrication des talismans pour tel ou tel effet désiré.

D'ailleurs tout ou presque tout peut servir d'amulette. Il suffit que l'objet ne soit pas d'usage courant, ainsi, par exemple, des dents de loup, de la racine de mandragore, des morceaux de certains bois ou de certaines pierres, des perles, et surtout des cauris.

Certains jeunes enfants sont littéralement couverts d'amulettes, sur le bonnet, sur le vêtement à l'épaule, autour du bras, etc. Les femmes évidemment, mais même les hommes, n'en sont pas totalement dépourvus, surtout dans les villages et alors dans tous les milieux. Les personnes éduquées des villes et des villages rejettent ces vaines pratiques.

3. Rites magiques.

Mais il ne suffit pas toujours de porter sur soi une amulette, il faut aussi parfois accomplir quelques gestes, souvent étranges, pour obtenir par des moyens, connus des initiés, ce que l'on ne peut acquérir par ses propres forces. Il s'agit alors de pratiques purement magiques et superstitieuses. Ainsi, par exemple, une femme croira pouvoir désormais dominer son mari et le conduire à sa guise, comme un âne, si elle réussit à lui faire manger de la cervelle d'âne qu'elle aura introduite à son insu dans sa nourriture. Cette coutume des Bédouines est beaucoup plus rare chez les Kurdes.

Un phénomène assez curieux, chez les Kurdes, est l'usage du *cercle magique*. On sait que, dans la croyance de bien des gens, le cercle est sacré et semble posséder une vertu magique. Son symbolisme de protection et d'ouverture sur l'autre monde est connu de tout temps et en tous lieux, et aussi au Kurdistan. Ainsi le Kurde trace un cercle autour de lui, en se couchant dans un endroit isolé et inconnu, pour se préserver des mauvais esprits. Si on étend du goudron autour, le diable peut s'y coller et s'y faire prendre. Certains cheikhs, en période d'ascétisme, traceront aussi ce cercle, *mendar*, avec le sang d'un mouton immolé, pour que diables et djinns ne viennent pas les tourmenter. D'autres cheikhs, plus ou moins magiciens, entreront aussi dans un cercle, pour se livrer à leur incantations. Les Yézidis croient aussi au rôle magique du rond. Si, par plaisanterie, quelqu'un l'enferme de la sorte, le malheureux Yézidi attendra qu'une âme généreuse rompe le cercle fatal. Il n'oserait pas en sortir autrement, même si l'on devait maudire Satan devant lui. De leur côté, les Goran prêtent serment en traçant un cercle sur le sol et en y plaçant trois pierres, un poignard et un morceau de bois. Ces objets symbolisent le sanctuaire *Dukkan-i Daoud*, le *Zou l- Fiqar* ou glaive d'Ali, et les arbres de Baba Yadgar.

Enfin ce sont des rites magiques auxquels se livrent les Kurdes pour demander la pluie, ou au contraire pour la faire cesser. En cas de

sécheresse, en effet, ils ne se contentent pas de réciter les prières d'usage. Ces prières, *noja barana*, nous dit Tewfiq Wehbi, sont récitées hors des villes et villages, là où se trouve un monastère de Derviches et de *Diwana*, qui sont des derviches exaltés. Ceux-ci, le visage noir-ci, se rendent sur la tombe d'un *Pir* de renom dans la région et, après avoir récité la prière *Noja Barana*, se livrent à un *Zikr*. Les femmes agissent aussi pour combattre la sécheresse. Elles vont à la source et se douchent mutuellement. Ou bien elles s'attellent à une charrue, la traînent à la rivière et en labourent l'eau. Ailleurs elles mettent leurs plus beaux habits et vont, en groupe, à la campagne s'installer sous un arbre sacré et vénérable. Prenant leurs ustensiles de cuisine nécessaires et leurs provisions, elles dansent autour de la marmite en attendant que le repas soit prêt. Après le repas, elles versent de l'eau sur la plus belle robe portée par une des assistantes et attendent la pluie. Si celle-ci ne tombe pas avant l'heure du retour, elles se versent mutuellement de l'eau sur leurs vêtements et regagnent leurs foyers toutes mouillées. A Kirkuk, les femmes s'assemblent dans la rue sous une gouttière. Après avoir distribué un repas aux pauvres, on les arrose par la gouttière. A la campagne, on plonge un homme pieux dans un bassin d'eau. En d'autres régions, on se contentera de plonger dans l'eau une pierre du tombeau d'un *pir* et on l'y laissera tant que la pluie ne sera pas tombée. A leur tour, les enfants s'en donnent à coeur joie. Ils fabriquent une sorte de poupée avec deux morceaux de bois, en forme de croix latine. Ils affublent cette *Bûka Baran*, Epousée de la pluie, d'un vêtement et d'un turban. Deux enfants la portent, en la tenant chacun par un bras, et accompagnés de leurs camarades, ils vont de maison en maison en chantant :

Grenade, marmelade,
O Dieu, que la pluie tombe
Pour le pauvre et le malade.

O Dieu, que la pluie tombe,
Tête chauve de printemps.

O épousée de la pluie,
 Donne de l'eau sur la récolte,
 Comme plat des jours enfuis....

Et les enfants plongent alors cette poupée dans le bassin de chaque maison. La maîtresse du logis jette un seau d'eau sur le mannequin et distribue des douceurs aux enfants.

Pour faire cesser la pluie, au contraire, quand elle risque de nuire aux récoltes, les enfants promènent de même une poupée semblable, chantant: *kodu, kodu*. Et on leur distribue également des cadeaux. Un autre procédé, un peu plus compliqué, consiste à prendre une corde et à y faire sept ou neuf noeuds, en nommant autant de chauves. On la jette alors au feu en disant: «J'ai mis du feu aux chauves, que le soleil me mette du feu!» Ailleurs, c'est quarante noms de chauves qu'on nouera sur la corde, que l'on pendra ensuite à la gouttière, face à la Mecque. Mais on peut encore simplifier, en inscrivant seulement les quarante noms de chauves sur un papier, et en le suspendant à un arbre.

4. Survivances de cultes païens ?

Toutes ces croyances superstitieuses et ces coutumes magiques ne sont pas spéciales aux Kurdes; elles se retrouvent plus ou moins chez les peuples voisins d'Anatolie ou du Caucase. Mais il est encore, chez les Kurdes, d'autres pratiques que d'aucuns considèrent comme des survivances de cultes païens conservés malgré les siècles.

Sous prétexte donc que la religion des anciens Kurdes était le Zoroastrisme, quelques orientalistes et des Kurdes eux-mêmes ont tendance à admettre une survie du *culte du soleil et du feu*, chez les Kurdes en général et chez les Yézidis en particulier. Rien de moins sûr. On ne peut rien conclure vraiment du fait que Chemsiyés et Yézidis se tournent vers le soleil levant ou le soleil couchant pour prier. Bien des chrétiens aussi prient face à l'Orient. Quant au culte du feu,

on peut faire quelques remarques. Il est bien certain que, chez les Kurdes, le foyer est considéré comme sacré. La permanence du feu est signé de la continuité de la famille, et les cendres de certains foyers de mystiques ou de Ahl-é Haqq au Kurdistan, nous dit Moh. Mokri, possèdent un pouvoir magico-religieux, comme le croient quelques milieux. Même constatation chez Madame Chantre qui apporte de nombreux détails : « Les Kurdes, écrit-elle, professent à l'égard du foyer paternel et de celui de leurs cheikhs un respect absolu. Le foyer, composé de quelques pierres, est sacré et le feu qui y brûle est regardé comme un élément pur. Y cracher est un outrage sanglant. Le Kurde jure par son foyer. Le nouveau-né est promené tout autour. La fille qui se marie en fait le tour, avant de le quitter pour celui de son mari. Une mère marie-t-elle son fils ? Elle vient elle-même préparer le foyer des nouveaux époux avec du feu pris au logis paternel. Mais entre voisins, on n'aime pas prêter du feu : c'est considéré comme de mauvais augure. On entretient le foyer, jour et nuit, pendant toute la durée du printemps, jusqu'à ce que les brebis mettent bas ». On ne doit pas non plus prendre du feu sous la marmite où chauffe le lait, ni traverser un troupeau de brebis avec de la lumière ou du feu. Et ce même respect du feu et de la lumière se retrouve chez les Yézidis et les Kizilbash, qui ne veulent pourtant ces derniers avoir rien de commun avec les « Adorateurs du feu ». D'ailleurs en toutes ces pratiques, on ne voit pas trace de culte à proprement parler, puisqu'il n'y a ni prière, ni simple invocation, ni le moindre geste d'offrande. Durant la première guerre mondiale, un officier Cosaque a cru reconnaître cependant des vestiges d'un culte du feu, dans un campement kurde des confins turco-persans. En effet, il a trouvé dans une tente « un trépied supportant un chaudron, ainsi qu'une chaîne rouillée dont un bout se trouve suspendu sous les cornes d'un ibex et l'autre s'étend sous le trépied. Autour de ce foyer, sont disposées des pierres portant des dessins, des signes et des lettres... Personne n'habite sous cette tente, c'est un local entretenu collectivement. On y vient seulement les jours de solennité, quand les anciens du clan y sacrifient sur ces pierres des bêtes » (Nikitine). Peut-on en conclure qu'on setrouve devant un autel ? Et les cornes à demi-calcinées

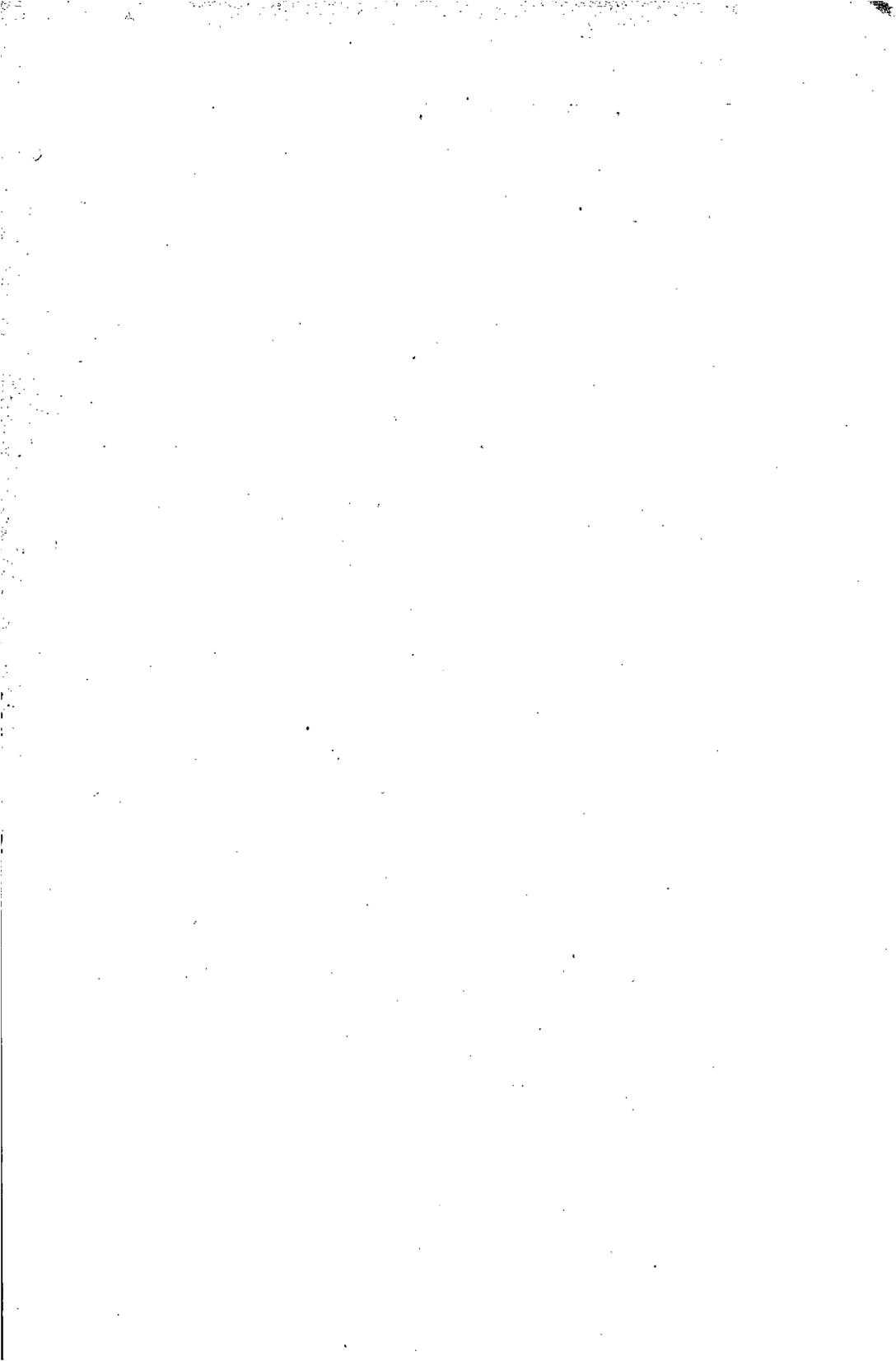
de mouton qui gisent entre les pierres du foyer sont-elles effectivement des restes de sacrifice ou des reliefs de repas de bergers ? Les éléments matériels sont bien maigres, même si les pierres du foyer portent des inscriptions. Il y a, dans ces régions, tant de ruines antiques dont on emploie les pierres pour n'importe quoi, que personnellement je reste hésitant. Sur quoi se base l'interprète arménien pour affirmer qu'il s'agit là d'un autel ? Il n'en serait évidemment plus de même, si les acteurs en personne nous expliquaient ce qu'ils avaient l'intention d'accomplir....

Le culte des forces de la nature paraît plus évident. Comme on le sait, les Anciens, un peu partout dans le monde, s'imaginaient que des génies, bons ou mauvais, hantaient certains arbres ou certaines sources. Ces croyances n'ont pas complètement disparu et il a encore aujourd'hui, au Kurdistan, bien des sources, bien des arbres regardés comme sacrés. Mais quoi qu'en ait pu écrire Driver ou d'autres, le culte, si ce culte il y a, s'adresse probablement moins à l'arbre lui-même (dendrolatrie), qu'au génie qui l'habite. Les *arbres sacrés* se trouvent habituellement à proximité du tombeau d'un saint personnage, cheikh ou pir. Il porte aussi souvent un nom. Par exemple, chez les Yézidis, Sitt Nafisa est un figuier au village de Ba'ashiqa; à Kharabek, c'est un mûrier qui est ainsi vénéré. Quiconque passe tout près d'un arbre saint, y accroche un chiffon en ex-voto ou en formulant un vœu, de santé naturellement. Madame Hansen fait justement remarquer que ces chiffons, accrochés aux arbres, sont un phénomène différent des chiffons, hissés en haut de perches près du tombeau d'un saint homme. Les premiers seraient une survivance païenne, mais non les autres.

Il est fréquent aussi qu'une *source sacrée* soit contiguë à un sanctuaire, *ziaret* ou *tekké*. On s'y rend également en pèlerinage en vue d'obtenir une guérison. Toujours au Cheikhan, chez les Yézidis, la source Kani Zerké, ou source jaune, guérit de la jaunisse, comme son nom l'indique. Je ne parle pas de la source de Zem-Zem, au tombeau de Cheikh Adi, qui vient directement de la Mecque, et où l'on baptise les

enfants. Certaines de ces sources renferment des *poissons*, sacrés eux aussi, et qu'il est interdit de pêcher. Ainsi en est-il à Bahzani (Cheikh Khan), près de la ziaïret de Cheikh Beko, et à la source de Cheikh Abd al-Qadir à Turunde au Djebel Sim'an.

Grottes plus ou moins profondes, rochers en forme de menhirs ou de dolmens, sources limpides et poissonneuses, bosquets en d'anciens cimetières et arbres sacrés, dont il n'est pas permis de couper les branches même mortes, tous ces lieux, hantés par les génies de la végétation ou des eaux, abondent dans toutes les régions du Kurdistan et sont entourés partout de la même vénération, ainsi qu'ils l'étaient déjà aux époques les plus reculées du paganisme. Et le culte des saints, qui s'est peut-être ainsi substitué souvent à ce culte des forces de la nature, n'a pu être extirpé du cœur des masses populaires, malgré les interdictions sévères de l'Islam orthodoxe.



Chapitre X

LA LITTERATURE

Le simple titre de ce chapitre étonnera peut-être quelques lecteurs qui, non seulement n'ont jamais vu de livre kurde, mais se demandent même s'il en existe. Inutile de dire qu'ils sont dans l'erreur. C'est vrai que d'aucuns sont même allés jusqu'à affirmer que la langue kurde n'existait pas, que les Kurdes parlaient une espèce de patois où près de la moitié des mots sont turcs, le reste du vocabulaire étant emprunté à l'arabe, au persan ou aux autres langues de la région, comme l'arménien ou le chaldéen. C'est là pure fantaisie, on s'en doute. La langue kurde existe bel et bien en effet et a été très étudiée depuis plus d'un siècle par des savants qui en ont reconnu l'originalité. Qu'il nous suffise de citer les plus récents: E.N. McCarus, aux U.S.A., en 1958, D.N. Mackenzie, à Oxford, en 1961 et 1962, et en U.R.S.S., I. Tsukerman, en 1964 et K. Kurdo, en 1961. Ce dernier a publié également à Moscou en 1957, un Dictionnaire kurdo-russe de 30.000 mots!

Disons donc d'abord quelques mots sur la langue kurde avant de nous étendre sur la littérature orale ou folklorique, puis sur la littérature écrite ou savante.

1. La langue kurde.

Les Kurdes parlent un langage indo-européen, apparenté au persan moderne, mais avec lequel on ne saurait le confondre, tant pour le vocabulaire, l'articulation et la syntaxe. Deux dialectes dominant: le *kurmançî* du nord et de l'ouest, parlé par les Kurdes de Turquie, de Syrie, des pays soviétiques et du nord de l'Irak; et le *kurmançî* du sud, appelé encore *sorani*, utilisé par les Kurdes d'Iran et ceux de l'Irak de l'est. Dans ce pays intermédiaire, c'est le cours du grand Zab qui délimite les deux parlers. Certains Kurdes, dont les Zaza, parlent un dialecte spécial, le *gorani*. Chacun de ces dialectes d'ailleurs comporte une infinité de variantes si, comme on a pu le dire, chaque tribu ou chaque vallée a ses caractéristiques particulières. Le phénomène se retrouve chez tous les peuples montagnards. En tout cas, il n'a rien

pour étonner. Les Arabes du Moghreb se font difficilement comprendre des Arabes irakiens, et les Egyptiens n'entendent pas toujours très bien les Libanais et vice-versa, lorsqu'ils utilisent leurs dialectes nationaux. Le vocabulaire kurde est iranien dans son fonds, mais la langue arabe l'a influencé, tout comme elle a influencé le persan et le turc, dans le domaine religieux surtout, puisque tous ces peuples sont musulmans, pour qui la langue du Coran est indispensable.

A l'origine, comme les Persans et les Turcs encore, les Kurdes ont utilisé les caractères arabes pour transcrire leur langage. Mais ces caractères, parfaitement adaptés à une langue sémitique, le sont beaucoup moins pour les autres parlers musulmans qui, d'une part, ne possèdent pas les emphatiques arabes, mais bien certaines labiales inconnues des Arabes. Aussi les Persans ont-ils ajouté à l'alphabet arabe de nouveaux caractères pour certains phonèmes, J ou V par exemple, qui n'existent pas dans la langue du Prophète. La non-transcription des voyelles est une autre difficulté de la graphie arabe. Aussi certains Kurdes d'Irak en particulier ont ajouté quelques signes, comme l'avaient fait les Turcs autrefois, mais la lecture n'en reste pas moins compliquée. C'est pourquoi des intellectuels kurdes, et tout spécialement les Emir Bedir-Khan, n'ont pas hésité à imiter Mustafa Kémal Ataturk, le Père des Turcs, qui a eu le génie de latiniser l'écriture de la langue de son peuple. Ils ont donc latinisé eux aussi l'alphabet kurde, avec un seul signe pour un son déterminé, et un seul son aussi ne pouvant être transcrit que par un seul signe. On a ainsi un alphabet phonétique simplifié, satisfaisant et qui a fait ses preuves depuis plus de quarante ans. Il a maintenant force de loi, peut-on dire, chez les Kurdes de Syrie-Liban et de Turquie.

Vingt-six caractères suffisent désormais à écrire la langue kurde. : Cinq pour les voyelles : A E I O U , deux pour les semi-consonnes Y W , et dix-neuf pour les consonnes : B C D F G H J K L M N P Q R S T V X Z . Trois lettres voyelles sont surmontées d'un accent circonflexe : ê î û , Deux lettres consonnes sont pourvues d'une cédille :

Ç Ş et deux autres sont surmontées d'un tréma: H X. Ces lettres ont, en gros, la même prononciation qu'en français, sauf les voyelles: A = A long, E = A très bref, I = E muet, U = OU. Quant aux consonnes, G et S sont toujours durs, comme dans gâteau et saucisse, C = DJ, Ç = TCH, Ş = CH; X = KH arabe, X = ghain arabe. C'est dans cet alphabet que nous avons transcrit les mots kurdes de cet ouvrage.

Les Kurdes d'Arménie soviétique ont publié leurs oeuvres d'abord en caractères latins, avec certaines modifications de lettres. Un peu avant la seconde guerre mondiale, ils ont adopté l'alphabet cyrillique avec quelques adaptations. Mais de toute façon, cette transcription est plus facile et plus claire que la transcription arabe qu'ont gardée en général les Kurdes d'Irak. Il est à souhaiter que tous les Kurdes finissent par s'entendre pour l'adoption des caractères latins qui facilitera l'étude de la lecture et de l'écriture aux jeunes enfants. Cette réforme favorisera aussi automatiquement l'unification de la langue et sans doute aussi des pensées.

2. La littérature orale ou populaire.

Comme chez tous les peuples dont l'instruction scolaire est encore peu développée, la littérature orale des Kurdes est surabondante et très riche. On a même pu parler de l'hypertrophie de son folklore (O. Viltchevsky). Et de fait, nous nous trouvons en face d'une masse de documents qui ont été recueillis d'abord et publiés par des étrangers: Jaba, Lerch, Prym et Socin, Makas, Mann, Hadank, Nikitine, Lescot, Mackenzie, etc. Certains de ces textes sont relativement anciens et remonteraient au XVe ou au XVIe siècle. Des Kurdes eux-mêmes, surtout chez les Soviets et depuis une trentaine d'années, se sont mis à l'oeuvre à leur tour et ont recueilli, auprès d'anciens à la mémoire fidèle ou de conteurs et de chanteurs professionnels, des chansons et des légendes populaires. Hadji Djindi, Amin Avdal et Djasim Djalil ont fait du bon travail en ce domaine.

Cette richesse folklorique se retrouve d'abord dans des proverbes, des dictons populaires et des énigmes ou devinettes; dans des chansons et des contes; enfin en de nombreuses légendes épiques.

Les *proverbes* kurdes sont extrêmement nombreux et souvent pittoresques. Nous avons déjà eu l'occasion d'en citer tout au long de ce travail. Le Kurde, en effet, aime émailler sa conversation de sentences rimées et rythmées qui dénotent un réel sens d'observation. Spectacle de la nature, activités quotidiennes, surtout attitudes des animaux domestiques qu'il élève ou des bêtes sauvages qu'il chasse, tout lui suggère des comparaisons qui piquent la curiosité et constituent un savoureux abrégé de sagesse pratique.

Il n'y a ni hautes montagnes sans neige, ni vallées profondes sans eau.

Les rochers les plus lourds n'exercent de pression que sur place.

Lorsque l'eau se trouve à l'étroit, elle fait du bruit.

Poule affamée rêve de maïs.

Poule qui boit regarde vers Dieu.

La poule a regardé l'outarde, elle s'est déchiré le derrière!

L'ami de la pie a toujours le bec dans la crotte.

Marmite brisée par la maîtresse ne fait pas de bruit.

Qui s'assied près du forgeron s'expose à recevoir des étincelles.

Les *dictons* populaires se rapportent aux différentes saisons:

En été

Les oiseaux crient: Meydan ! (-Arène)

Finis les jours de Ramadan!

Au mois de mai,

Le vigneron est dans les transes et l'inquiétude.

En automne, vite enferme-toi.

Au printemps, sors vite dehors.

Averse d'avril,

Trésor du Khorasan..

Enfin les Kurdes aiment se proposer des *énigmes* et *devinettes*, toujours rimées, par exemple : Un bonnet pointu, plein de petits poux ? —La figue. L'âne a braït, le crottin a volé ? —La balle de fusil.

Que dire des *chansons* ? Nous les avons déjà signalées au chapitre VI. Elles sont réellement infinies en nombre et en catégories. A la campagne, à la maison, au travail, partout, retentit le chant du laboureur, de la laitière, du moucre, de la maman. Chants d'amour ou chants de guerre, plaintes ou chansons de danse ne quittent pour ainsi dire pas les lèvres du berger ou de la ménagère. Un excellent kurdisant, R. Lescot, décrit parfaitement bien la chanson d'automne ou *pehîzok*. « A première vue, le *pehîzok* ne diffère pas sensiblement des autres compositions d'inspiration amoureuse : les thèmes développés (passion malheureuse, séparation, rendez-vous nocturnes) sont identiques, ainsi que la forme adoptée (dialogue entre les deux amants). C'est le cadre naturel dans lequel il se situe qui lui donne une tonalité particulière. Chaque strophe débute par un bref rappel du paysage d'automne dont la mélancolie inspire au poète de sombres réflexions. Le brouillard voilé des montagnes, les torrents grossis par les premières pluies roulent leurs eaux tumultueuses, la neige couvre déjà les plus hauts sommets. L'hiver approche et les tentes nomades quittent les pâturages d'été pour regagner la plaine. Jusque là groupées dans les campements de l'alpe, elles vont s'égailler dans le bas-pays. Finie l'insouciance des beaux jours ; finies aussi les amourettes à peine ébauchées, c'est le moment des adieux et l'on regrette les aveux que l'on n'a osé faire ».

Voici une chansonnette que j'ai recueillie, il y a trente ans, et où intervient une *Meyramok* ou *Mariette*, qui ne manque pas d'esprit et sait répondre aux audacieux. Comme souvent dans les chansons kurdes, c'est un dialogue entre la Belle et un orfèvre à qui elle demande de lui ciseler une fleur d'or, comme les femmes kurdes s'en mettent dans la narine gauche.

—Holà! Maître Hanna, fais-moi une fleur d'or,
 Mais ne la tords pas avec les pinces,
 Ne la pose pas sur l'enclume,
 Ne la frappe pas avec le marteau,
 Et, par le pouvoir de Dieu, tu n'auras pas à t'en repentir!

—Je te ferai ta fleur d'or,
 Sans la tordre avec les pinces,
 Sans la poser sur l'enclume,
 Sans la frapper avec le marteau,
 Et, par le pouvoir de Dieu, je n'aurai pas à m'en repentir,
 Si tu me donnes une paire de baisers!

—Soit, estime mes baisers pour rien, si tu me donnes en échange:
 Sept troupeaux de brebis,
 Sept troupeaux de chèvres au poil frisé,
 Sept lopins de terre,
 Sept moulins,
 Sept pressoirs que font tourner les ânes,
 Sept tasses de lait d'oiseau....
 C'est bon marché, c'est pour rien...

Le folklore kurde n'est pas moins riche en *contes*, *çîrok*, qu'en chansons. Les enfants aiment les histoires. Les peuples à l'instruction rudimentaire sont souvent restés des enfants par l'imagination, et rien ne leur plaît davantage qu'un joli conte qui leur fait oublier les soucis du pain quotidien.

On nous donne ainsi des *contes merveilleux* où nous sont expliquées des curiosités de la nature ou la genèse de monuments extraordinaires. Je pourrais donc citer l'histoire de ce prince de Bahdinan qui fit emmurer Dalalé, sa fille chérie, dans la construction du pont de Zakho, qu'on n'arrivait pas à faire tenir debout à moins d'y sacrifier un être vivant; ou bien la légende de Bingol-aux-mille-lacs, où il fut impossible de

retrouver la source de la vie éternelle. R. Lescot a publié ainsi en 1940 toute une série de contes, pleins de péripéties de tous genres, comme le conte de la courge, Keçelok ou le teigneux, Silêmanê Zindî, Herzem-aux-longues-oreilles, Beyrim-le-pèlerin.

Les Kurdes racontent aussi des histoires, simplement pour le plaisir de raconter. Ce sont des *contes anecdotiques*. Mais le Kurde ne manque pas d'humour. Il en a même beaucoup et tous les voyageurs qui ont visité le Kurdistan en portent témoignage. Humoristes, les Kurdes vont donc exercer leur esprit critique en des *contes satiriques* sur leurs propres travers et sur les défauts de ceux avec qui ils vivent ou avec qui ils entretiennent des relations plus ou moins intimes. Comme on peut s'y attendre, les membres du clergé, les cheikhs et les mollahs, sont une cible toute trouvée. Les critiques sont parfois sévères, plus souvent la pointe reste familière. Instinctivement on pense aux fabliaux du Moyen-Âge. La verve satirique s'exerce très facilement aussi sur les chefs et les membres des tribus voisines. Un peu, comme dans tous les pays du monde, chaque ville ou village a une certaine réputation plus ou moins méritée. Ainsi au Kurdistan, certaines tribus passent pour vaillantes et courageuses, tandis que d'autres essuieront les moqueries des voisins qui se rapporteront des histoires dont l'authenticité laisse parfois un peu à désirer, mais qu'importe si les rieurs sont du bon côté.

Mais il est un genre où les Kurdes excellent, ce sont les *contes d'animaux*. Toutes les bêtes de la création y apparaissent, c'est une véritable arche de Noë en pleine activité, où le Serpent conserve quelque chose du méchant rôle que Satan lui a fait jouer au Paradis terrestre. Le Lion et l'Ours, ainsi que le Loup, montrent leurs qualités et défauts classiques de force, d'orgueil, de lâcheté ou de ruse. On pourrait faire toute une anthologie rien qu'avec les contes qui mettent en scène le Renard. On le voit aux prises avec le Loup ou le Lion, le Coq ou l'Ane, le Hibou ou le Hérisson, la Grue ou la Souris, la Tortue ou le Serpent, et toujours cet animal rusé s'efforce de tromper autrui. Il

n'y réussit pas toujours, ou du moins les événements ne tournent pas toujours conformément à ses désirs et à ses stratagèmes. Assez souvent, lorsqu'il s'agit d'animaux, le Sage Roi Salomon, intervient et les interroge sur leurs faits et gestes. Les oiseaux aussi servent de modèles et, si l'on veut connaître ses vrais amis, ceux qui restent toujours fidèles, ce n'est ni au Sansonnet, ni à la Cigogne, ni à la Grue, ni même à la Perdrix, mais à la Pie qu'il faut songer, elle qui n'est pas saisonnière et ne nous fuit pas aux mauvais jours. De tous ces récits se dégage souvent et délicatement une morale à la manière du bon La Fontaine.

Jusqu'ici nous n'avons signalé que les *genres mineurs*, si j'ose m'exprimer ainsi : les chansonnettes qui ne comptent que quelques couplets et que tout le monde chante et les historiettes, assez courtes, sauf celles éditées par R. Lescot, qui ne demandent pas beaucoup de mémoire. Mais la littérature populaire kurde a un domaine beaucoup plus vaste. Il s'agira sans doute encore de chanter l'amour et de raconter des histoires, mais la réalité des faits va venir en aide à l'imagination ; les récits de combats de tribus vont être mis en chansons ; des épopées vont se former où se mêlera la légende. Les grandes légendes et épopées kurdes sont chantées ou récitées par des troubadours de profession, dont le nombre malheureusement diminue de jour en jour. Ce sont les *çirokbêj*, narrateurs et les *denbêj* ou *stranwan*, troubadours et chansonniers. Dans les narrations en prose et en vers, le chansonnier commence à raconter l'histoire et, lorsqu'il fait parler ses personnages, il le fait en vers et en chantant. Quand il y a plusieurs chanteurs, l'un d'eux se charge de la narration et les autres prennent le rôle des personnages de l'histoire et chantent tour à tour. Les contes, *çirok*, et légendes, *çircirok*, sont généralement en prose, prose rimée, et par endroits versifiée. La prose rimée est chantée sur une mélodie légère. Dans les morceaux de ce genre, le *dengbêj* commence par une rime qu'il garde jusqu'au prochain arrêt. Chaque fois que la voix s'arrête, l'arrêt rime avec l'arrêt précédent et le chanteur continue (C. Bedir-Khan). Il y avait autrefois de véritables écoles de chant et de formation de troubadours, encouragées par des aghas et des chefs de tribus compréhensifs. Mais la vie a bien changé

maintenant et les vrais troubadours sont en voie de disparaître.

Bien des textes ont été publiés. Ils sont une source inépuisable de renseignements sur l'histoire anecdotique des tribus, les moeurs et coutumes kurdes anciennes. Qu'il s'agisse de pratiques rituelles, de croyances ou de superstitions, de formules de serment, de nomenclature d'armes ou d'instruments d'autrefois, nous sommes abondamment servis. Les proverbes y foisonnent aussi, qui illustrent les situations les plus variées. B. Nikitine fait la même constatation : « Scènes de chasse et de combats, imprécations amoureuses ; incompatibilité de tempérament entre le montagnard et l'habitant de la plaine ; superstitions ; descriptions de paysages (crues des torrents, orages) ; notes curieuses de panthéisme (prières adressées aux oiseaux, au cheval ou à la neige), on y rencontre une grande variété de motifs qui méritent chacun notre intérêt et fournissent matière à réflexion ». Il y a là certes un véritable trésor bien fait pour nous introduire dans l'âme du peuple kurde.

Il n'est pas question naturellement de citer toutes les légendes publiées. Bornons-nous aux plus célèbres. Ces légendes, souvent très longues, peuvent se classer en plusieurs catégories.

D'abord des *légendes à fond merveilleux*. Au coeur de sa misère quotidienne, le malheureux voudrait réaliser ses rêves de gueux : manger à sa faim, échanger ses haillons et sa bicoque ouverte à tous vents, réussir en ses projets, épouser la femme de son choix, avoir des beaux enfants. Hélas ! la réalité est cruelle et il doit se contenter du récit de la félicité de ses héros qui, grâce à la générosité de quelque fée bienfaisante, voient se combler leurs vœux. Et alors ce sont des repas magnifiques en des jardins de paradis, des vêtements de soie et des bijoux précieux, des palais regorgeant d'or et de richesses, les chants, les amours et les ris avec la plus jolie fille du monde, une fois surmontés les obstacles, mis par la fatalité ou de méchantes gens, sur la voie de leur bonheur. Voilà réalisées en quelques mots toutes nos légendes merveilleuses. Et l'on peut sur ce thème imaginer des variations à l'infini.

Et nous avons alors la légende si populaire *Memozin*, dont la version folklorique *Memê Alan* remonte peut-être au XIV ou au XVe siècle; Sevahadjé, la chanson de Hozbek, etc.

Puis il y a les *légendes à forme purement idyllique*. Le Kurde qui s'intéresse aux contes de fées, aux richesses acquises de façon miraculeuse, au bonheur qui n'est pas de la terre, se passionne aussi pour des récits moins merveilleux dans leurs péripéties, mais qui expriment mieux ses sentiments humains d'amour fidèle, d'honneur sans défaillance, de courage à toute épreuve, bref il goûte énormément ces idylles amoureuses où la poésie ne manque pas d'ailleurs. Aussi écoute-t-il avec passion le récit des amours de Zélikha et de Fatoul, de Leyla et de Mejnoun, de Siyabend et de Khatché, de Khourshid et de Khawer, de Chirin et de Khosrew, de Chirin et de Ferhad, de Fakhr et de Sittiyé, de Manidja et de Bijan. On retrouve d'ailleurs ces mêmes histoires dans le folklore persan, turc ou arménien.

En fin signalons les *épopées à trame historique*. Sentimental à ses heures, le Kurde est aussi et non moins foncièrement un batailleur. La tête farcie des aventures glorieuses des héros de l'Histoire iranienne qu'il adopte, il prend aujourd'hui encore plaisir au récit des beaux gestes guerriers. Chaque *razzia* trouvait autrefois son chantre, chaque combat entre tribus était célébré par un *dengbéj*. Si les hauts faits d'un Cheikh Mahmoud ou de Mollah Moustafa n'ont guère inspiré de véritables bardes (citons pourtant la toute récente: Guerre de la liberté, *Şerê Azadî*, publiée en 1964, à Beyrouth), les Kurdes ont toujours la ressource de se rabattre sur les épopées anciennes. Celle de Dimdim est une des plus célèbres, qui chante le siège de cette citadelle soutenu par les Kurdes, en 1608, contre les troupes du Chah Abbas Ier. Koroglu est aussi un héros légendaire, défenseur du pauvre. Julindi est ce roi mythique qui fit alliance avec le Diable pour repousser les envahisseurs musulmans au VIIe siècle. Rustem a maintes aventures avec Zoraw, Cihangir ou Zerdeheng. A une époque plus récente on raconte les hauts faits de Nadir et Topal, des Douze Cavaliers de Mériwan, d'Abd al-

Rehman Baban, d'Ezdzîşer Bedir Khan. La liste est longue de ces légendes-épopées historico-légendaires qui mettent en scène des personnages historiques: Califes, Sultans, Rois, Chahs, mais dont les aventures sont purement légendaires et où le merveilleux tient souvent une large place. D.N. Mackenzie nous en a fourni tout récemment un bon stock, sous une forme vraiment populaire et très intéressant par l'apport sociologique qu'il contient. Les Kurdes soviétiques exploitent systématiquement ce filon des anciennes épopées, en les remaniant à l'occasion pour les maintenir dans la ligne. De telles études n'ont guère d'incidences sociales ou politiques au pays de l'Internationale, mais sont peut-être insuffisantes à renouveler et à enrichir les lettres kurdes.

Le développement de l'instruction et de la lecture doit nécessairement faire reculer la littérature orale, qui sera revue, corrigée et perdra en fraîcheur et en naturel ce qu'elle gagnera en style, plus correct mais moins vivant souvent. La radio, qui désormais se répand, grâce aux transistors, jusque dans les moindres villages, fait disparaître aussi la nécessité et l'utilité du troubadour. C'est là un phénomène de progrès qu'on ne peut empêcher et qu'il serait vain de regretter.

3. Littérature écrite ou savante.

- Des origines à la première guerre mondiale.

L'abondance de la littérature orale ne doit pas nous faire perdre de vue la richesse de la littérature écrite, qui ne nous a été révélée que depuis cent ans à peine, grâce aux travaux du Polonais A. Jaba, consul russe à Erzeroum. Depuis, les recherches ont continué et nos connaissances se sont étendues et approfondies. On m'a signalé tout récemment l'existence d'un thèse importante sur ce sujet à Moscou, mais en attendant sa parution l'ouvrage le plus complet actuellement est *l'Histoire de la littérature kurde* de Aladin Sadjadé, parue en kurde à Bagdad en 1953. C'est un gros volume de 634 pages où l'auteur, après une introduction sur le Kurdistan et les Kurdes, rappelle les étapes et

les formes de la littérature kurde et nous donne ensuite de substantielles notices sur vingt-quatre poètes, suivies d'une gerbe de 212 autres auteurs, tous poètes défunts d'Irak ou d'Iran. Il ne nous parle pas des prosateurs, réservant cette étude à un travail postérieur. On se doute bien que je n'ai pas l'intention de transcrire cette litanie! Mais je n'étonnerai personne en disant que dans cette foule d'hommes de lettres, les hommes de religion occupent une large place. C'est normal et un fait bien connu que, depuis l'Antiquité et dans tous les pays, religion, science et poésie allaient de pair chez les «clercs». Ainsi donc, bien que leur caractère religieux ne soit pas toujours signalé dans cette longue liste, on y relève cependant le nom de 50 mollahs, 31 cheikhs, 5 mewlana, 4 feqî. Mais on y rencontre aussi 9 khans, 3 émirs et 11 begs, ainsi que le nom de 5 femmes.

Les origines de la littérature kurde restent obscures et incertaines. En effet, ses historiens ne sont pas toujours d'accord sur la date à attribuer à certains poètes. Dans l'ensemble, les auteurs kurdes ont tendance à les faire remonter haut dans le passé, ce qui n'est pas toujours prouvé. De même en est-il de l'attribution de quelques poèmes. Ainsi par exemple, d'après Socin, l'épopée de Dimdim serait due à Mela Ehmed de Baté (1417-1495), ce qui est impossible puisque l'événement n'eut lieu qu'en 1608. De même Feqiyê Teyran ne peut avoir vécu de 1307 à 1375, puisqu'il a composé une Elégie sur la mort de son maître Melayé Cizrî, mort en 1481. D'autre part, j'ai bien des difficultés à admettre que Elî Termûkî, le Ronsard kurde, soit du XI^e siècle. Il est d'ailleurs ignoré de beaucoup d'historiens, et ceux qui en parlent ne font que se répéter. Seule une étude sérieuse de son vocabulaire et de son style permettrait de trancher la question. Mais ses oeuvres originales auraient été détruites lors des bombardements de Berlin. Et puis certains éditeurs kurdes n'hésitent pas à rajeunir les textes des auteurs anciens, pour les rendre plus compréhensibles aux lecteurs modernes, mais par le fait même, ils nous interdisent toute étude critique. Bien que les Quatrains mystiques de Baba Tahir de Hamadan (935-1010) soient écrits en un langage assez mélangé et archaïque, les

Kurdes le considèrent comme appartenant à leur littérature, un peu comme les Chansons de Gestes font aussi partie de la littérature française. Mais il y faut une réelle préparation pour pouvoir les lire avec profit. Ce qu'il y a de certain, c'est que quelques poètes gorani, comme cheikh Ehmed Tekhti (vers 1640) et cheikh Mistefa Besarani (1641-1702) et d'autres encore se rattachent à son école.

Quoi qu'il en soit, l'âge classique de la littérature kurde commence au XVe siècle, avec toute une pléiade d'excellent poètes. A leur tête, les dépassant nettement, Cheikh Ehmed Nishani, plus connu sous le nom de Mollah de Djézireh (1407-1481), dont le *Diwan* mystique, assez difficile à comprendre pour un profane, reprend les thèmes du soufisme persan. A sa suite et à son école, Mela Ehmed de Baté, déjà nommé, célèbre par son *Mewlûd* souvent réédité, Elî Herîrî (1426-1495) et Mir Mihemed de Muqs ou Feqiyê Teyran, connu pour son Histoire du Cheikh de Sinna et son Histoire du Coursier Noir.

Après une éclipse de plus d'un siècle, un astre nouveau brilla dans le ciel de la littérature kurde: Ehmed Khani (1650-1706), originaire de Hakkari. Il est l'auteur de ce qu'on peut bien appeler l'épopée nationale kurde, *Memozin*, où il reprend le thème de Memê Alan et le recompose suivant les règles littéraires classiques et en l'islamisant davantage. Son disciple, Ismaïl de Beyazid (1654-1709), outre de nombreux *ghazel*, a composé un lexique kurde-arabe-persan en vers et intitulé la Roseraie, *Gulzar*. Siyapoush est le pseudonyme d'un autre poète son contemporain.

Le XVIIe siècle n'est pas spécialement brillant. On peut signaler cependant au Hakkari Chérif Khan de Djulamerg (1688-1748), Mourad de Beyazid (1736-1778), et le Mollah d'Erwas qui, en 1790, a composé un ouvrage de médecine, peut-être unique en son genre en langue kurde. A la même époque, c'est une poésie religieuse surtout qui s'épanouit en gorani, avec Khana-é Qubadi (1700-1750) et son *Selewat-name*, et le poète lyrique Mahzûnî (1783).

Avec le XIXe siècle et jusqu'à la première guerre mondiale, les poètes vont abonder. Un double courant se manifeste. Le courant religieux et mystique d'abord qui continue la tradition avec de nombreux cheikhs et mollahs, désireux de faire passer leur enseignement mystique dans les vers de leur *Diwan*, non sans répétitions et imitations du reste. L'influence des poètes classiques persans y est manifeste. Tels sont donc Mewlana Khalid (1777-1821), qui introduisit la confrérie des Naqshbendi au Kurdistan, Cheikh Marûf Nûrî (1755-1837) avec vingt volumes d'oeuvres religieuses, Mollah Khalil de Seert (vers 1830), Mollah Yehya Mizûrî, conseiller de Mir Kor de Rowanduz (1826-1839). Nûredîn Birifkî (mort en 1846), Evderehman Akhtepî (1884), qui imite Khani et fait l'éloge du Prophète et du Kurdistan. Et tout un groupe de cheikhs de Sulaimani: Salem (1845-1909) qui se lamente sur les misères de la vie de ce bas-monde, le naqshbendi Mahwî (1830-1904) qui expose les théories soufies, imité en cela par Herîq ou Mollah Salih (1851-1904). En Iran, les poètes sont extrêmement féconds, comme Seyi Yaqo (1808-1881) avec ses 20.000 vers; polyglottes, comme Fatah Jibarû (1806-1876) qui compose en quatre langues: kurde, arabe, turc et persan; originaux, comme Mollah Rehim Tewagozî, dit Mewlewî (1806-1882) qui introduisit des idées nouvelles et, le premier, composa des strophes à rimes croisées. Signalons enfin les *defter* et *kelem* des mystiques Ahl-é Haqq: Teymour Quli, mort en 1852, et son successeur Teyfour, ainsi que Derwish Newrûz, vers 1875. On doit à Mollah Welaw Khan (vers 1876-1885) une Epopée kurde de Leyla et Mejnoun, et à Ehmed Beg Komasi (1795-1876) une émouvante élegie sur la mort de sa femme.

Un second courant se fait jour au XIXe siècle. Le lyrisme s'épanouit et le patriotisme commence à s'éveiller pour de bon. Signalons brièvement Chah Pirto de Hakkari (1810); Mohamed Agha Djaff, à la même époque, connu pour son Elégie de l'Amour et de l'Amitié; Kurdi (Mistefa Sahibqiran) (1809-1849); Salim (Ebdirehman Sahibqiran) (1800-1866); Mifti Zehawi (1792-1890) qui fut un maître pour beau-coup; Wafa'î (Mirza Rahim) (1836-1892); le délicat Edeb (Evdelah Beg

Misbah) (1859-1912), sont bien connus pour leurs poèmes lyriques, mystiques et patriotiques. Nali (Mela Khizir) de Chahrizor (1797-1855) exalte sa Patrie le Kurdistan, et l'agnostique Hadji Qadir Koyî (1815-1892) est plein des réactions que les progrès de la science lui suggéraient contre l'assoupissement intellectuel des mollahs et des cheikhs et du peu d'efficiencce de ces derniers pour la vie moderne. Il leur reproche leur égoïsme, leur paresse intellectuelle qui font obstacle à la libération de la pensée. Ses poèmes patriotiques enthousiasment encore les jeunes, et son esprit influence encore beaucoup de poètes d'aujourd'hui, malgré ou à cause de sa philosophie matérialiste. Il faut sans doute mettre à part Cheikh Riza Talabani (1835-1910). Personnage curieux, plus ou moins agnostique et pourtant fanatique. Il avait l'art d'improviser, non seulement en kurde, mais aussi bien en turc et en persan. Ses petites pièces satiriques ne manquent pas de saveur. Il est souvent profond et même moralisateur, mais il tombe parfois dans la grossièreté et le cynisme. Et cependant, aujourd'hui encore, il est un des poètes kurdes les plus populaires d'Irak.

- L'ère nouvelle: De 1920 à nos jours.

La fin de la première guerre mondiale qui a provoqué tant de changements dans le Proche et le Moyen-Orient par la formation de jeunes Etats issus de l'Empire Ottoman disloqué, n'a pas manqué d'avoir sa répercussion sur les lettres kurdes. Alors qu'auparavant Constantinople était un centre où bien des intellectuels kurdes, et non des moindres, aimaient à se réunir et y publier leurs oeuvres, désormais c'est l'Irak surtout, avec sa capitale Baghdad, qui deviendra un foyer important, mais non unique, de littérature kurde.

Mais l'essor de la littérature kurde n'a pu se produire que grâce aux efforts, souvent très désintéressés, de ceux qui ont édité des revues kurdes, où étaient publiées les oeuvres des anciens poètes, et où les jeunes ont pu manifester leurs talents. A la fin des hostilités, la presse et les revues kurdes ont donc pu se développer à l'aise en Irak, avec

pour centres Bagdad, puis surtout Sulaimani, foyer du nationalisme, et aussi Rowanduz et Erbil. Il est bien inutile de donner la liste complète de ces journaux et revues, puisque aussi bien ils n'eurent souvent qu'une existence éphémère. Mais on ne peut passer sous silence, à cause précisément de leur valeur littéraire ou sociale, l'hebdomadaire *fin* de Sulaimani, qui paraît toujours depuis 1924; à Bagdad, *Gelawêj* (Sirius), de 1939 à 1949; *Hetaw* à Erbil, depuis 1954. A Erivan, en Arménie soviétique, *Reya Taze*, depuis 1929. En Iran, *Kurdistan*, 1959-1963. Les frères Bedir-Khan ont publié à Damas: *Hawar*, 1932-1935 et 1941-1943 (57 nos), *Ronahî*, 1942-1945 (28 nos); à Beyrouth, *Rojamû*, 1943-1946 (73 nos). Le Parti Démocratique kurde publie en Irak *Khabat*, depuis 1958, avec une périodicité irrégulière.

Actuellement, la littérature kurde ne peut vivre librement qu'en Irak et en U.R.S.S. Voyons un peu où elle en est.

1) La prose.

Elle fut longtemps la parente pauvre et ne s'est développée qu'après la première guerre; grâce aux contacts avec les littératures étrangères. De là sont nées de nombreuses traductions en langue kurde, permettant ainsi au vocabulaire de se renouveler, se moderniser et s'enrichir. Ainsi ont été mis à la disposition de lecteurs kurdes des récits de voyages d'étrangers au Kurdistan: Rich, Millingen, Hobbard, Lord Curzon, Freya Stark, etc., des articles scientifiques et sociaux, surtout médicaux, et aussi des pages connues de la littérature universelle. Chez les Soviets, les traductions du russe ou de l'arménien se bornent souvent à quelques extraits plus ou moins importants, même quand il s'agit de K. Marx, Lénine ou Staline. On a ainsi quelques pages de Pouchkine, Lermontov, Tolstoï, Gorki ou Toumanian, Abovian et d'autres auteurs russes ou soviétiques de diverses nationalités. Au Liban, quelques pages seulement aussi de V. Hugo, Daudet, Lamennais. En Irak; bien des textes sont traduits de l'arabe ou de l'anglais; mais les traducteurs ont eu plus de courage et de compétence et ne se sont pas toujours contentés de quelques courts

extraits. En effet, ils n'ont pas hésité à traduire en entier, par exemple, la Tempête de Shakespeare, Zadig de Voltaire, Le manteau de Gorki, la vie de Saladin de Jorjis Zeydan. Cela est évidemment plus intéressant et plus formateur.

Mais il est un domaine où les Kurdes se sont toujours trouvés à l'aise, c'est l'*Histoire*. Sans doute, ces anciens historiens kurdes Ibn Athir de Djézireh (1160-1234), Ibn Khallikan d'Irbil (1209-1282), et Abou l-Fida, de la famille de Saladin (1273-1331), ont-ils écrit en arabe leurs ouvrages d'histoire générale. C'est en persan, d'autre part, que Cheref Khan de Bitlis a composé son *Şerefname* (1596) ou Histoire des Kurdes. Cet ouvrage fondamental n'a été traduit en arabe que tout récemment, à Bagdad, en 1953, par M.J.B. Rojbeyani et au Caire, en 1958-1962, par M. Eli Ewni (1892-1951). Ce dernier a également traduit en arabe d'autres ouvrages historiques kurdes. Cet héritage de la science historique n'a pas été abandonné par les Kurdes. Bornons-nous à citer trois auteurs irakiens, dont les importants travaux ont bien mis en lumière l'histoire des Kurdes et du Kurdistan: Huseyn Huzni Mukriani (1886-1947), M. Emin Zeki (1880-1948) et Refiq Hilmi (+ 1961) qui a raconté les révoltes de Cheikh Mahmoud. Le Dr. Nûrî Dersimi et le colonel A. Yamulki ont écrit, en turc, l'histoire de Dersim (1952) et celle des révoltes kurdes (1957). De leur côté, c'est en arabe, que les Kurdes M. Brifkani (1953), M. Ciyawok (1954) et Hasan Mustafa (1963) ont écrit les mouvements des Barzani. En Iran, les historiens kurdes: Rachid Yasimi (1940), Ihsan Nuri (1955) et Moh. Makhdukh Kordestani, ont composé en persan leurs travaux historiques qui n'ont été que tout récemment (1959-1962), traduits les deux premiers en kurde, par le Dr. A. Moftizadé, et le troisième, partiellement, en arabe, par Moh. Fida (1958). Par contre, c'est en arménien cette fois que N. Mahmoudov a publié à Erivan en 1959, son livre sur le peuple kurde. Signalons aussi les études, en français, religieuses et sociologiques, du Kurde Moh. Mokri sur les Ahl-é Haqq.

Quelques Kurdes ont effectué des *voyages* en plein coeur du Kurdistan. Ils en ont publié le récit, Eli Seydo, en arabe, en 1939, et E.

Sadjadé, en kurde, en 1956. Mais c'est en kurde et en vers, que Goran a composé le récit de son voyage en Hewraman (1933).

En Arménie soviétique seulement, deux écrivains, avec naturellement des arrières-pensées de propagande, ont écrit leur *autobiographie*, qui, pour autant, ne manque ni de pittoresque ni de fraîcheur. Ainsi Ereb Chamo, *Le Berger kurde* (1935), repris en accentuant la note communiste, en 1958, sous le titre *Berbang*, l'Aube. Il a écrit aussi *La vie heureuse* (1959) qui n'a commencé que sous les Soviets. Wazir Nadir, mort en 1947, a de même composé *La misère instruit*. Mais c'est en arménien, malheureusement, que E. Avdal nous a fait connaître les Moeurs et coutumes des Kurdes de Transcaucasie (1957).

La *critique littéraire* touche de près à l'histoire des lettres. Ce ne sont souvent que de simples articles ou notices, mais de valeur qu'ont écrits Celadet Bedir Khan (1893-1951), Yûnis Ra'uf (1917-1943) et Jemil Bendi Rojbeyani, qui s'est intéressé surtout aux poètes et écrivains Zengene, Kalhur et des tribus avoisinantes. M. Khaznadar a préfacé plusieurs recueils de poésies et publié une étude sur la poésie kurde. En Arménie soviétique, deux jeunes critiques commencent à se manifester: Emerik Serdar et Ordikhan Jelil. Mais il convient de donner la palme en ce domaine à l'écrivain kurde irakien, Aladin Sedjadé, dont nous avons déjà cité l'*Histoire de la Littérature kurde* (1952), véritable monument de science et de culture. Certes l'ouvrage n'est ni sans défauts ni sans inexactitudes, mais il a montré la voie et constitue une masse de renseignements. Voici la méthode d'exposition de l'auteur. Il commence par faire en prose rimée un éloge du poète étudié. Puis il nous donne un aperçu de sa biographie, discutant les questions de dates et apportant les éclaircissements de temps et de lieux. Il cite alors largement des extraits des oeuvres, surtout de celles qui sont encore inédites, et il en donne un commentaire, qui est parfois une véritable traduction si le dialecte employé n'est pas d'usage courant en Irak, le le gorani par exemple. Il termine enfin en indiquant, si elles existent, les différentes éditions des oeuvres présentées.

Arrivons maintenant aux véritables ouvrages littéraires en prose que sont les *Récits, contes et nouvelles*. Ils sont extrêmement nombreux et la plupart ont été édités dans les différentes revues, où les jeunes talents ont pu se faire connaître. D'ailleurs la nouvelle et le conte sont tout à fait dans les cordes des écrivains kurdes qui souvent y excellent. Il ne s'agit pas de dresser un palmarès et bien des noms me sont à moi-même inconnus. Voici pourtant, chez les Kurdes d'Irak, M.M. Emin, M.T. Urdi, K.A. Baban, J.A. Nebez, qui est aussi un excellent traducteur. Je connais un peu mieux les anciens collaborateurs des revues kurdes parues au Levant: M. E. Boti, qui a de jolis contes d'animaux d'où la leçon n'est pas absente; Qedri Djan, dont les sujets permettent d'ouvrir l'esprit de ses lecteurs à des idées nouvelles; le Dr. Nuredin Usif Zaza, qui fit une thèse de doctorat à Lausanne sur le personnelisme de Mounier et dont les nouvelles ont toujours une saveur patriotique. Une mention spéciale doit être faite d'Osman Sebri, qui a écrit quelques articles, plus ou moins historiques, sur Saladin et Napoléon, mais qui n'est jamais si bien à son aise que dans les récits d'aventure ou lorsqu'il parle des coutumes de ses compatriotes. Ses histoires de chasse sont pittoresques. Dans son style simple, direct, imagé, il fait revivre la scène devant nous. Je le considère comme un des meilleurs prosateurs actuels. Cegerxwin, que nous retrouverons comme poète a publié, en 1946, une longue nouvelle qui narre les aventures banales d'un jeune couple, Jim et Gulperi, et qu'il a eu le tort de considérer comme un roman. En Arménie soviétique, on n'est pas très riche en prosateurs, et c'est bien regrettable. Citons pourtant. H. Djindi avec le *Nouveau matin* (1947) et *Histoires du peuple kurde* (1959), Ali Evderehman avec *Dame Khaté* (1959) et peut-être *Le réveil* (1960). Signalons, comme unique en son genre jusque maintenant, le *Fil des perles* de E. Sedjadé, auteur véritablement fécond, qui nous donne là en trois volumes (1957-1958) des *Essais*, composés de récits littéraires, contes, historiottes, où se mêlent philosophie, croyances, Histoire, etc.

De tout ce qui précède, une constatation s'impose: la non-existence, dans la littérature kurde, du véritable *roman*, malgré quelques

esquisses insignifiantes. Remarquons par la même occasion que le *théâtre* non plus n'existe pas. Il y a bien eu quelques essais en style de patronage, mais cela ne va pas loin. Et pourtant les sujets de romans ou de pièces ne manqueraient pas, qui pourraient être empruntés, soit à l'histoire du peuple kurde, à ses légendes et épopées, soit à la critique de coutumes anciennes, comme les droits féodaux ou la dot, par exemple, soit aussi, et à plus forte raison, aux cas de conscience sentimentaux ou autres, qui peuvent naître des nouvelles situations psychologiques ou sociales. Mais cette transposition de faits réels ou légendaires et leur adaptation rationnelle dans le domaine de la création artistique imaginaire exigent de l'auteur plus d'efforts, de psychologie, d'art et de technique, que la simple mise en vers de quelques quatrains. Et c'est ce qui fait défaut jusqu'à présent. Mais on a pu faire les mêmes remarques à propos du théâtre chez les Arabes.

2) La poésie.

Ce serait une erreur de croire, parce que les prosateurs ont envahi le champ des lettres kurdes, que la poésie soit en passe de disparaître. Loin de là. Et si les cheikhs continuent à rimer leurs poèmes mystiques, des instituteurs ont pris la relève avec d'autres préoccupations et pensées. Durant la période qui va de 1920 à 1939, en Irak tout spécialement on a édité les oeuvres des poètes du XIXe siècle qui étaient, pour la plupart, restées manuscrites. Ainsi on a publié Mehwi (1922), Nali, Kurdi et Hadji Qadir Koyi (1931), Salim (1933), Talabani (1935), Edeb (1936 et 1938), Heriq et Mewlewi (1938 et 1940). On aura remarqué que les poètes kurdes affectionnent les pseudonymes plus ou moins expressifs. A la même époque, des anthologies de poètes anciens voyaient aussi le jour, grâce à Emin Feyzi (1920), Eli Kemal Bapir (1938), Mela Ebdilkerim (1938), Refiq Hilmi (1941, 1956).

Mais en fait, comme tout le reste, la poésie kurde aussi évolue. M.A. Khaznedar nous a donné, en 1962, une excellente étude où il insiste sur le rythme et la rime, et compare la poésie ancienne ou clas-

sique, qui suit les règles compliquées de la poésie savante arabe et persane, et la poésie moderne, où il y a beaucoup plus de liberté, tant dans la métrique et la strophique que dans les rimes. Les jeunes adoptent de préférence cette mode nouvelle.

Quoi qu'il en soit, si les oeuvres entièrement mystiques se font plus rares, elles ne disparaissent pas pour autant, et Kake Heme Nari (1874-1944) chante encore l'amour de Dieu et de la solitude. D'ailleurs les poètes, qu'ils soient d'Irak, de Syrie ou du pays des Soviets, ne sont point monocordes; mais, à leurs heures, se montreront en leurs vers, tantôt lyriques, tantôt engagés, tantôt patriotes. Il n'est donc pas facile de les classer.

J'ai parlé tout à l'heure d'instituteurs. Beaucoup publieront des *oeuvres didactiques*. presque toujours sous forme de fables d'animaux. C'est ce qu'a fait Osman Sebri, en Syrie (qui n'était pas instituteur), et surtout la nouvelle vague des jeunes poètes soviétiques: Ordikhan Jelil, Dj. Assad, Karlène Tchatchani. Ils écrivent pour leurs élèves et la note moralisante apparaît nettement. Ce n'est pas toujours de la grande poésie, s'il y a souvent de la simplicité et de la fraîcheur.

Les vrais poètes nous offrent leurs *oeuvres lyriques* et chantent l'amour et la famille, la nature et ses beautés, les travaux et les jours. En Irak, vient en tête Piremerd, le vieillard, Hadji Tewfiq (1867-1950), qui s'ingénie à faire passer, dans le coeur et l'esprit des jeunes, son amour pour les beautés du pays kurde et de son histoire. Evdalah Mihemed, dit Ziwer (1875-1948), s'intéresse aussi aux jeunes, et sa sensibilité s'émeut et nous émeut, quand il célèbre le charme de la nature et du sol natal. Le satisfait Qani' ou Mihemed cheikh Edvel Qadir, né en 1900, décrit les divers aspects enchanteurs de la Patrie, au long de petits fascicules dont le titre seul embaume déjà les esprits et les coeurs: La Roseraie de Meriwan (1951), Le Jardin du Kurdistan (1953), Les Quatre Jardins de Penjwin (1953), Les Pics d'Hewreman

(1954), La Plaine de Germiyan (1955), .C'est un tout autre personnage que Bêkes, l'Abandonné, Faiq Evdalah (1905-1948), homme tourmenté et malheureux, qui ne vivait que pour la poésie, comme Verlaine, et, malgré ses misères physiques et morales, ne cessait d'exhorter les jeunes à lutter pour la justice, la bonté et la Patrie. Quelques poètes plus jeunes marchent avec enthousiasme sur les traces de leurs anciens. Ainsi Chakir Fatah, Neriman (Mistefa Seyid Ehmed), né à Kufri en 1924, Resul Bizar Gerdi, né en 1926, et Kameran.

En Arménie soviétique, il existe une bonne équipe qui s'est fait la main en recueillant les légendes anciennes et en écrivant pour les écoliers, avant de se lancer dans des oeuvres plus personnelles. H. Djindi, en 1906, Emin Avdal, né en 1910, ont été instituteurs eux aussi et leurs poèmes conservent toujours quelque chose de scolaire. Mikail Rechid me paraît un peu plus jeune; sa poésie: Mon Coeur (1960) est assez délicate; en effet, ses vers dénotent une facture assez variée et ses gentils triolets sont remplis desensibilité. Mais dans l'ensemble ses poèmes sont plus ou moins orientés. L'idéal communiste les imprègne. Mais il n'en est pas moins excellent poète, tout comme Djasim Jelil, né en 1908. Il est l'éditeur officiel des Almanachs ou Anthologies des écrivains kurdes soviétiques, où naturellement ses propres compositions poétiques trouvent aussi leur place. Il a en outre plus d'un recueil de vers à son actif: Alagöz (1954), Mes jours (1960). A ce propos, il est assez curieux de comparer les différentes éditions, à cause des retouches opérées. Vingt fois sur le métier il remet son ouvrage. Bon signe de sa conscience professionnelle. Ces deux derniers volumes, bien que la facture et la métrique ne soient pas toujours parfaites, s'efforcent pourtant de sortir des poncifs, pour exprimer les sentiments du poète avec émotion et naturel. Ainsi cette déclaration d'une fiancée:

Je suis une rose sauvage, mon bourgeon est encore clos;

Le soleil et la rosée jettent sur moi leur clarté.

Si tu ne me touches pas,

Je ne m'épanouirai pas;

Si tu ne me touche pas,
 Je n'embaumerai pas.
 Je suis une rose sauvage, je suis une rose des montagnes
 Loin de toi!

L'amour s'épanouit avec des caresses:
 Ramollis la terre de mes racines avec l'amour.

Si tu ne me touches,
 Je ne m'épanouirai pas,
 Si tu ne me touches pas,
 Je n'embaumerai pas.
 Je suis une rose sauvage, je suis une rose des montagnes
 Loin de toi !

O jardinier diligent, friand de la rose,
 Viens, cueille-moi, emmène-moi par dessus la montagne..(Refrain)

Si tu es courageux, si tu viens m'emmener,
 Je t'égaierai comme une nouvelle mariée.... (Refrain).

L'émir Kamiran Bedir-Khan, outre ses travaux linguistiques et ses occupations politiques, a cultivé aussi—et délicatement—la poésie. Il a publié plusieurs recueils: *Le coeur de mes enfants* (1932), à l'usage des écoliers, *La Neige de la Lumière* (1935), qui a été traduit en français et en allemand, *Les Quatrains de Kheyyam* (1938), qui ne manquent pas d'humour. Ces vers lyriques qui parlent d'amour, le font avec beaucoup de délicatesse dans les sentiments, d'originalité dans les images et de bonheur dans l'expression.

Mais à côté de ces poèmes où le lyrisme est de règle, il ne faut pas s'étonner de rencontrer des *oeuvres à tendances sociales «engagées»*. De tout temps d'ailleurs, le poète a été le vrai Prophète qui prêche les renouvellements, critique les abus du passé et entrevoit les félicités de l'avenir. Les thèmes qui reviendront souvent chez les soviétiques rap-

pellent qu'il faut d'abord libérer la femme, mettre une trêve aussi à l'exploitation des féodaux et travailler aussi à l'effacement des croyances et pratiques religieuses. On ne trouve chez eux aucun recueil de poésie, où l'auteur n'insiste plus ou moins fortement sur ces différents sujets. Etar Charo, dans ses quatrains, traite presque exclusivement de la situation ancienne des Kurdes: ignorance, misère, oppression, et revient maintes fois sur la dot, signe d'esclavage qu'il faut supprimer. C'est un refrain qui revient également chez d'autres poètes, ce qui laisserait supposer que l'habitude est difficile à déraciner. Usiv Beko, dans son poème Sihid, expose la situation d'abaissement social d'éternelle victime qu'est le pauvre sans défense, en face de la rapacité du riche et du commerçant. H. Djindi propose la lutte des classes, contre l'injustice des féodaux qui n'a pas de limites et finit par provoquer de vives réactions de la part des opprimés. C'est le thème de son long poème Golizer. Mais l'amour finit par l'emporter sur l'exploitation féodale, les vengeances de clans, les vulgaires questions de dot, grâce à la gnerre nationale, la guerre libératrice, comme le chante Wezir Nadir, dans les aventures pathétiques de Nado et Gulizer. En Irak, Goran (Evdalah Suleyman) (1904-1962) renouvelle le genre de la poésie. Il était partisan et artisan des vers libres, comme il l'était aussi de la liberté des idées et de la vie. Il préconise lui aussi les réformes sociales de structure, qui seules permettront au peuple kurde de s'épanouir pleinement. Ces thèses lui valurent de connaître les prisons de Baghdad. C'est là d'ailleurs qu'il composa son: 14 juillet en prison écrit au bruit des manifestations populaires de cette journée historique, qui devait, en principe, inaugurer une ère nouvelle pour les Kurdes. Cegerxwin, Cheikhmous Hesen, né en 1903, chef de file des poètes en kurmandji du nord, a les mêmes idées que Goran, mais il les pousse à l'extrême. Il croit et déclare dans son recueil: La Révolution de la Liberté (1954), que le salut ne peut venir que du Nord, à savoir des Soviets. Il goûta lui aussi les souffrances des géôles syriennes.

Faut-il parler de *poèmes patriotiques*? Certes, car ils sont innombrables. Mais c'est un genre épineux, où il est souvent plus facile d'imi-

ter les vers de mirilidon de Déroulède que les strophes enflammées de Victor Hugo. Cette poésie de l'amour de la Patrie, du culte du Kurdistan, possède ses lettres de noblesse depuis très longtemps, depuis Ehmed Khani lui-même. Le style s'en est maintenu dans les vers enthousiastes de Nali et de Hadji Qadir Koyi. L'Irak a conservé la tradition avec Mollali Hemdi Sahibqiran (1876-1936) et Ehmed Mukhtar (1897-1935) à la prosodie classique. Et tous les jeunes leur ont emboité le pas. A l'époque de la République indépendante de Maliabad (1946), deux jeunes poètes se sont fait remarquer par leur flamme patriotique: M. Heymen et surtout Evdirehman Hejar, né en 1920. Mais peut-être faut-il attribuer la palme en ce domaine à Cegerxwin lui-même, dans son premier *Diwan* (1945), où passe un véritable souffle poétique. On y sent vibrer un patriotisme ardent. Ce mollali défroqué est hanté par la pensée de sa Patrie absente qu'il s'agit de retrouver et, dans ses vers, souvent classiques et parfois d'aspect plus moderne, il s'ingénie à forger les armes nécessaires pour cela: dévouement des chefs à la cause nationale, union de tous malgré les divergences de tribus ou de religions, et surtout instruction des filles aussi bien que des garçons, pour sortir de l'ignorance et de la misère. Nous avons vu plus haut que, par la suite, Cegerxwin a dépassé le stade du pur idéal nationaliste et patriote pour réclamer avant tout des réformes sociales qui, sous sa plume, auront souvent une saveur marxiste, bien qu'en fait ce poète chaleureux ne connaisse personnellement rien ou bien peu du véritable communisme. Une propagande bien faite aveugle parfois les plus intelligents.

En tout cas, par ses nouvelles tendances, Cegerxwin se rapproche des poètes kurdes soviétiques, qu'il n'a vraisemblablement pas lus. Car son étonnement, comme le nôtre, serait très grand. Certes ces hommes d'au-delà du rideau de fer vont nous parler de la Patrie. Mais il s'agit alors, ou bien de l'Arménie, ce qui est bien étrange pour un Kurde malgré tout, ou bien de la Grande Patrie des Soviets. C'est le thème favori de Qatchar Mirad (1958), par exemple, qui chante la Patrie Rouge et dont les fêtes nationales sont celles du 1er Mai et des journées

d'Octobre. Ce même leitmotiv revient, dans tous les recueils de poèmes édités à Erivan sans exception. Ils en forment l'introduction obligée. Cela en devient vite fastidieux, d'autant que les auteurs retombent presque obligatoirement dans les répétitions, et risquent à tout coup de choir dans le pompiérisme; sans compter qu'il faut parfois faire machine arrière. Ont disparu de la circulation ces poèmes, aussi sincères qu'imprudents, où le nom de Staline rimait si bien avec celui de Lénine. Des pages ont été arrachées des anthologies, mais le socialisme continue sa marche en avant. Les hommes, mêmes les idoles, passent, le Parti demeure.... Par contre, le mot Kurdistan, au sens de Patrie des Kurdes, n'apparaît nulle part. Je ne l'ai pas rencontré une seule fois, après avoir lu des milliers et des milliers de vers. Le patriotisme des Kurdes soviétiques, c'est l'Internationale. Ce n'est pas là que peut s'abreuver le véritable nationalisme kurde. Ce n'est pas sur ce sol qu'ont pu germer et où l'on peut chanter ces vers d'un poète inconnu:

Mourir pour toi, Kurdistan, rien n'est plus beau.
Etre maître chez soi et fièrement chanter en kurde,
Dans la flamme de nos armes célébrant la gloire
De notre race millénaire, de notre terre chérie.
Etre libre, aimer, croire et mourir.
Interroge cette fontaine, elle te dira
Que, dans son murmure, il y a mille soupirs,
Mille larmes, mille révoltes et mille espérances !

Chapitre XI

LE NATIONALISME KURDE

Les quelques vers qu'on vient de lire nous rappellent, si nous avons tendance à l'oublier, que le nationalisme kurde existe et qu'il est vivace. Il faut être aveugle, en effet, pour ne pas l'admettre. Le sentiment national, l'amour de la Patrie, du sol natal, de son histoire, de ses croyances et de ses coutumes, est un sentiment universel qui se retrouve chez tous les peuples et reste légitime, tant qu'il n'essaie pas de dominer ceux qui l'entourent et qui ne sont ni de la même ethnie, ni de la même civilisation, ni de la même culture. Les Kurdes ont aujourd'hui un sens profond de leur nationalité, comme tous les autres peuples. Cette prise de conscience de leur personnalité ethnique n'est certes pas né d'un seul coup, mais il est pour le moins aussi ancien,—et aussi solidement établi,—que le nationalisme arabe, par exemple, ou le nationalisme, beaucoup plus récent, des différents nouveaux Etats africains. On ne peut donc avoir une connaissance complète des Kurdes que si l'on est informé également de ce sentiment ardent qui anime de multiples activités et réactions politiques du peuple kurde. Nous ne donnerons ici qu'une vue assez schématique du phénomène, suffisante pourtant pour en bien saisir la progression et la profondeur.

I. La préhistoire du nationalisme kurde.

Depuis la chute de Ninive (612 avant J. - C.), jusqu'à la conversion des Kurdes à l'Islam, on peut dire que le destin des populations du Kurdistan d'aujourd'hui coïncide avec le destin de l'Empire perse. Les Kurdes en sont bien conscients, qui attribuent à leurs ancêtres et à eux-mêmes les légendes épiques du Livre des Rois, et reconnaissent comme héros de leur propre nation les Rustem et les Hatem et tant d'autres, qui sont aussi la gloire du peuple persan. Notons toutefois que, si dès cette époque, le Kurdistan irakien était déjà peuplé par les ancêtres des Kurdes, l'habitat de ces derniers, jusqu'à l'apparition de l'Islam, était beaucoup plus à l'est que de nos jours. On peut affirmer qu'avant le Moyen-Age, les Kurdes n'occupaient guère les régions

situées à l'ouest et au nord du Tigre. Mais dès le début du Califat, des colonies militaires se créeront sur les confins byzantins, et la marche vers l'ouest s'accroîtra, dès le IX^e siècle, avec la poussée des hordes turques.

L'islamisation ne se fit pas sans heurts, sans un affrontement dû aussi bien à des motifs religieux qu'à des raisons ethniques; mais progressivement les Kurdes s'assimileront la civilisation islamique. Certes l'Islam n'étouffe pas entièrement le particularisme des Kurdes et, lors de «l'intermède iranien», comme dit V. Minorsky, des petits royaumes kurdes indépendants se détachèrent de l'autorité trop arabe des Califes. Au Xe siècle, et durant un siècle et plus, plusieurs dynasties kurdes émergèrent. D'abord les Chaddadides (951-1088), en Transcaucasie, à Dabil et à Ganja. Ils étaient très éclairés. A leur cour dominait la culture persane. A peu près à la même époque, les Hassanwayhides (941-1014) avaient pris le pouvoir dans le Djibal (Khouzistan) et étendirent leur domination sur Hamadan et Nahavand, Kirmanshah et Chahrizor. L'un d'eux Badr (979-1014) est renommé pour avoir établi la justice fiscale, propagé l'instruction et protégé les paysans. Ils furent remplacés par les Banou Ayâr ou Banou Annâz (991-1117) Mais la dynastie kurde la plus célèbre est celle des Merwanides (990-1096) qui établit sa souveraineté à Ardjish, Annid (Diarbékir), Mayafar-kin, Hisn-Keif. L'organisation de la principauté est calquée sur celle du Calife de Baghdad. Abou Nasr Ehmed eut un règne très long (1011-1061) durant lequel il fit prospérer le commerce et construisit des monuments aussi utiles qu'artistiques. Sa cour, où les poètes étaient nombreux et célèbres, était extrêmement brillante. Le monarque, très riche, avait plus de 300 femmes en son harem. Mais tous ces petits royaumes furent balayés par les Seljoukides.

Faut-il rappeler que Saladin (1137-1193), ce chevalier sans peur et sans reproche, fondateur de la dynastie des Ayyoubides, le plus pur héros de l'Islam, celui qui le premier unifia les peuples musulmans, était un Kurde authentique? Il était entouré de troupes kurdes, recru-

tées dans les tribus Hakkari, Mihrani, Hadhbani, etc. Ces contingents kurdes, plus nombreux que les Turcomans et même que les Arabes, jouèrent un grand rôle dans les combats contre les Croisés, surtout à Akka et à la victoire de Hittin (1187). A cette époque donc, les Kurdes se sont montrés à la hauteur de leurs contemporains: Guerriers courageux, administrateurs habiles et justes, bâtisseurs et amis des arts. Cependant, on ne peut pas dire qu'ils organisèrent des Etats kurdes. Tout comme en Occident, où dominait alors la notion de Chrétienté sur celle de nationalité, sans la nier pourtant, ainsi au Proche et au Moyen-Orient, l'Islam absorbe les nations, et nos royaumes sont des royaumes musulmans, qui - à part leurs chefs - n'ont rien de spécifiquement kurde. En tout cas, la chute des Ayyoubides fut suivie par l'une des périodes les plus sombres de l'histoire kurde. Les hordes mongoles, en effet, déferlèrent sur le Kurdistan: véritable désastre pour les contrées traversées. En 1247, le Chahrizor; en 1252, le Diarbékir. En 1257, Houlagou ravage la province de Kirmanshah et d'Erbil; en 1259, il pille le Hakkari et Djézireh, dont il passe les habitants au fil de l'épée. Durant deux siècles et demi (1260-1502), l'autorité des Ilkhans mongols et celle de Tamerlan ou Timour Leng (1336-1405) et de ses successeurs furent constamment combattues par les Kurdes, conjointement avec les Arméniens et même les Turcomans du «Mouton Noir» (Kara-Kouyounlou), qui s'étaient établis dans la région deux siècles plus tôt. Une fois passée la tourmente, les autochtones rebâtirent leurs ruines et, en quelques années, reconstituèrent leur économie industrielle et commerciale.

2. Féodalité et nationalité.

Une éclipse de soleil devait donner à l'Orient sa physionomie politique pour quatre siècles et décider du sort des Kurdes. En effet, les astrologues du Sultan tirèrent un heureux augure de l'observation de l'astre symbole de la Perse qui pâlisait devant le Croissant. Et de fait, à la bataille de Tchaldiran (2 redjeb 920/23 août 1514), qui eut lieu le surlendemain de cette éclipse, les troupes du Chah Ismaïl,

fondateur de la dynastie iranienne des Séfévides, furent mises en déroute par l'artillerie du Sultan ottoman, Sélim 1er, le Terrible. Afin de se concilier les Kurdes et de faire de leurs régions comme un état-tampon entre la Turquie, sunnite comme eux, et la Perse chiïte, grâce surtout aux excellents conseils et aménagements du chef religieux kurde, Hakim Idris de Bitlis, ce Sultan astucieux organisa cinq principautés kurdes indépendantes, dont les chefs, descendants des anciennes dynasties locales, battaient monnaie et faisaient dire la *Khotba* en leurs noms. Ces cinq émirats héréditaires sont ceux de Bitlis, Hakkari (Julamerg), Bahdinan (Amadia), Botan (Djézireh) et Hisn-Keif. Moyennant certaines obligations fiscales et militaires, d'ailleurs souvent négligées, les Emirs étaient maîtres chez eux, à la satisfaction de tous. En outre, dans la région de Diarbékir, huit sandjaks étaient administrés par des chefs kurdes également. Les Chahs de Perse firent de même chez eux et, en particulier, les princes kurdes d'Ardelan jouissaient aussi de droits étendus. Passons sur les rivalités turco-persanes à propos des frontières et des guerres qui s'ensuivirent et dont les Kurdes firent presque toujours les frais.

Mais, dès le XVIIe siècle, les Sultans, jaloux de cette autonomie qui diminuait leur autorité effective, voulurent supprimer les Emirs kurdes et les remplacer par des Gouverneurs turcs à leur dévotion. Ils jouaient sur les rivalités tribales; mais, affaiblis par de multiples guerres en Europe, ils restèrent impuissants. Signalons en passant qu'en Iran, au XVIIIe siècle, c'est un Kurde de la tribu Zend, Kérim Khan (1750-1779), qui mit fin à l'anarchie qui suivit le règne de Nadir Chah (1722-1747), et qui fit de sa capitale, Chiraz, un véritable joyau. Lui-même a été nommé le Titus de la Perse. Par contre, en Turquie, au début du XIXe siècle, la lutte va reprendre de plus belle pour réduire les derniers foyers de l'autonomie kurde. Les conflits furent nombreux et sanglantes les révoltes. Partout, princes et peuple résistent et se rebellent pour conserver leurs libertés. En 1805, Abd er-Rehman Pacha Baban (1788-1812), à Sulaimani; en 1830, Mohamed Pacha, dit Mir Kor, à Rowanduz; en 1842-1846, le fameux Bedir-Khan, Emir du

Botan, à Djézireh qui ne fut battu que par trahison. Il fut, en Turquie, le dernier prince kurde indépendant. Mais en 1880, c'est au tour de Cheikh Obeidullah de Nehri d'essayer de se tailler un fief indépendant et des Turcs et des Persans. Il succombe lui aussi. Désormais, c'en est fait de la féodalité—et de l'indépendance. L'Etat vainqueur va centraliser à outrance, pour mieux dominer et faire disparaître les différences ethniques dans une sujétion commune. Les fils des chefs vaincus sont accueillis et instruits à Constantinople, afin de les avoir sous la main, loin de leurs anciens fiefs, et de les rendre plus souples et plus dociles à l'autorité centrale. Vers 1889-1892, pour canaliser les vertus guerrières des Kurdes, le Sultan Abd ul-Hamid organisa les *Hamidiés*, cavalerie légère sous les ordres des chefs tribaux, qu'on enverrait combattre sur tous les fronts de bataille de l'Empire, afin de les décimer, avant de les utiliser, comme exécuteurs des hautes oeuvres, dans le massacre des Arméniens, durant la Grande Guerre, sous couleur de fraternité islamique. Mais les Kurdes ont depuis désavoué ce slogan. Bref, les Turcs mirent tout en oeuvre pour supprimer la nationalité kurde, que le féodalisme avait entretenu et développé. Mais leurs efforts n'ont servi qu'à renforcer et exaspérer le nationalisme kurde.

3. Nationalité kurde et Droit international.

Les mouvements de réaction des féodaux kurdes contre la Sublime Porte peuvent être considérés comme des appels de l'éveil national. Mais tous ces mouvements se sont faits sans plan d'ensemble et sans visées complètes : un chef veut se garder le pouvoir ancestral ou se tailler un petit royaume au détriment du gouvernement et de ses voisins plus faibles. On n'en est pas encore à l'idée d'un grand Kurdistan indépendant. Ce rêve va prendre corps un peu avant et surtout après la première guerre mondiale, comme l'idée de l'indépendance des Arabes d'ailleurs, et pour les mêmes raisons. Pour parvenir à leurs fins, les Kurdes nationalistes vont utiliser tout à tour deux tactiques : la voie diplomatique et le chemin de l'insurrection.

La révolution des Jeunes-Turcs (1908), qui mit fin à la dictature du sultan Abd ul-Hamid, devait soulever l'enthousiasme de tous ceux qui, en Turquie, étaient épris de liberté. Les minorités, religieuses et ethniques : Arabes, Arméniens et Kurdes, crurent venue l'heure de leur émancipation. Les Kurdes donc ne furent pas les derniers à profiter de l'atmosphère nouvelle.

Des organisations politiques, sociales et culturelles se fondent, à Constantinople, en 1908, par les efforts combinés de l'Emir Emin Bedir Khan, du général Charif Pacha et du sénateur Abd ul-Qadir de Chamdinan. Ils ont pour organe le journal *Kurdistan*. Leur association pour l'instruction ouvre une école pour les enfants kurdes de la ville, mais bientôt (1909), les Unionistes ferment l'école, et l'association dissoute devient clandestine. En 1910, des étudiants fondent le mouvement *Heviya kurd*, l'espoir kurde, dont l'organe mensuel *Roja kurd*, le jour kurde, prendra le nom de Soleil kurde, *Hatawé kurd*, en 1914.

Mais dès l'entrée des Turcs dans la guerre aux côtés des Puissances centrales, on arrête et exécute certains chefs kurdes qui s'agitaient, tels Khalifé Sélim de Bitlis. En 1917, Cheikh Abd ul-Qadir croit prudent de se réfugier à la Mecque, près du Chérif Hussein, tandis que son fils, Seyid Abdullah, fondait une société pour la libération du Kurdistan, *Istikhlâs-i Kurdistan*. De leur côté, certains chefs kurdes, comme Seyid Taha, neveu d'Abd ul-Qadir, et Kamil Bedir-Khan essaient d'entrer en relations avec les Russes pour les intéresser à leur sort. Car les Kurdes, dans l'ensemble, ont perdu confiance dans les Turcs. Certains officiers turcs, en effet, qui avaient envahi les districts de Tabriz en Perse, où ils avaient pillé et massacré les villages arméniens, ne disaient-ils pas au milieu de leurs orgies : « En venant, nous avons exterminé les ZO (Arméniens), au retour, nous allons nous débarrasser des LO (Kurdes) » ? De fait, Enver Pacha, en pleine guerre, sous prétexte d'évacuer la population kurde devant l'invasion russe, avait décrété la déportation de 700.000 Kurdes dans les vilayets occidentaux, où un très grand nombre périt. Pendant ce même temps, d'autres Kurdes,

obéissant à l'appel de la guerre sainte (Djihad), lancé par le Sultan, massacraient à leur tour les Arméniens qu'on déportait eux aussi.

Aussitôt la guerre terminée par l'armistice de Moudros (30 octobre 1918) des Comités s'organisent. Au Caire, l'Emir Souraya Bedir-Khan (1883-1938) fonde le Comité de l'indépendance kurde, tandis qu'à Constantinople même, les émirs Emin et Kamuran Bedir-Khan et le sénateur Abd ul-Qadir mettent sur pied une Association pour le relèvement kurde. Bientôt aussi naissent le Parti national kurde et la Société kurde à buts sociaux. Ces sociétés poussent leurs ramifications à travers toutes les régions du Kurdistan. L'occupation de Constantinople par les troupes de Moustafa Kémal oblige les organisateurs à fuir à l'étranger; mais ils ne cessent pas pour autant leurs activités nationalistes, tout comme le faisaient les comités arabes de libération. En 1919 même, ils se réunissent à Kahta, près de Malatia, dans le but de s'opposer, même par les armes, au mouvement kémaliste. Ils en furent détournés par le colonel Bell de l'Intelligence Service qui leur promet que les aspirations nationales kurdes ne seraient pas oubliées lors des traités de paix. Effectivement, les Traités de Paix devaient, pour la première fois dans l'histoire, donner une consécration internationale officielle au problème kurde.

Arméniens et Kurdes, également épris de liberté, réclamaient les uns et les autres leur indépendance, mais revendiquaient en partie les mêmes territoires. En effet, les vilayets de Bitlis, Diarbékir et Kharpout étaient considérés par les deux peuples comme partie intégrante de leur sol national. Pour éviter toute mésentente qui ne pouvait qu'affaiblir les uns et les autres à la Conférence de la Paix, un *Accord arméno-kurde* fut conclu à Paris, le 20 décembre 1919, entre le général Charif Pacha au nom des Kurdes et Boghos Pacha au nom des Arméniens. Cet acte de haute politique reçut bientôt sa récompense. En effet, le *Traité de Sévres*, signé le 10 août 1920, entre les Alliés et les Turcs, fondait l'Arménie et le Kurdistan indépendants (Section III, art. 62-64). Si une telle décision soulevait l'enthousiasme des Kurdes, elle n'en provoqua pas moins une forte opposition et protestation des

radicaux français turcophiles du Comité Duplex. Moustafa Kémal, pour sa part, s'insurgea contre le traité, et ses troupes victorieuses, qui viennent de rejeter les Grecs à la mer, lui permettent de considérer Sèvres comme un papier sans valeur. Un nouvel accord, le *Traité de Lausanne* (24 juin 1928) le rendait caduc en effet. L'Europe y trahissait Arméniens et Kurdes et «abandonnait une fois de plus l'Arménie à ses bourreaux», comme l'écrivit Le Fur, professeur de Droit International.

L'affaire kurde n'était pas terminée pour autant. Elle fut reprise à la Société des Nations, à propos de la *Question de Mossoul*, vilayet à majorité kurde et revendiqué à la fois par les Turcs et les Anglais, mandataires du nouvel Etat irakien. Une commission d'enquête fut envoyée sur les lieux, et d'après ses conclusions, le Conseil de la S.D.N., en sa 37^e session, le 16 décembre 1925, décida que le vilayet de Mossoul revenait à l'Irak. Mais on y garantissait les droits des Kurdes. A ce propos, il est intéressant de relever quelques lignes du rapport de la commission (p. 57) concernant les Kurdes de cette région :

«S'il fallait tirer une conclusion de l'argument ethnique isolément, elle conduirait à préconiser la *création d'un Etat kurde indépendant*, les Kurdes formant les cinq huitièmes de la population. Si une telle solution était envisagée, il conviendrait de joindre au chiffre précédent les Yézidis, Kurdes de religion zoroastrienne, et les Turcs dont l'assimilation par l'élément kurde serait aisée. Dans une évaluation ainsi faite, les Kurdes formeraient alors les sept huitièmes de la population».

D'autre part, toujours en Irak, le gouvernement, grâce au mandat britannique, s'efforce d'étendre son empire sur les provinces kurdes, non sans promettre à plusieurs reprises, en sa Déclaration du 11 juillet 1923, et les Circulaires du Président du Conseil (21 janvier 1926) et du Ministre de l'Intérieur (18 février 1926), que les droits des Kurdes seront respectés, que leur langue sera enseignée dans les écoles et utilisée dans les tribunaux et les administrations, que les fonctionnaires seront Kurdes, ou du moins devront pouvoir en parler la langue, dans les ré-

gions kurdes du pays. Les Britanniques s'efforcèrent de faire appliquer ces règlements; mais voici qu'en juin 1930, ils signèrent un *Traité anglo-irakien*, qui mettait fin au mandat, sans qu'on y ait prévu la moindre reconnaissance des droits des minorités, qu'elles fussent ethniques ou religieuses. Et cette lacune aura des conséquences fâcheuses pour les uns et pour les autres.

4. Nationalisme kurde face aux nationalismes ambiants.

Somme toute, la politique internationale d'après-guerre, malgré certains espoirs vite déçus, ne fit que rendre plus précaire la situation des Kurdes. En effet, alors qu'avant 1914, les Kurdes vivaient en deux pays seulement, Turquie et Perse, ils seront désormais partagés en cinq pays différents: Turquie, Perse, Irak, avec des minorités, assez importante en Syrie, et plus faible en Arménie soviétique. Ce partage du Kurdistan, qui l'assimile à la Pologne d'autrefois, les patriotes kurdes ne pouvaient l'accepter, et périodiquement des soulèvements viendront ébranler la tranquillité et menacer l'existence même des gouvernements occupants.

Il y a des jeux dangereux. L'enfant, qui excite son chien en lui présentant un os qu'il lui refuse toujours, ne doit s'en prendre qu'à lui-même s'il finit par se faire mordre. Ainsi, en politique, faire miroiter aux yeux des Kurdes une ère d'indépendance et considérer par la suite les traités qui l'annoncent comme de simples chiffons de papier; promettre solennellement au peuple kurde qu'il pourra jouir de ses droits naturels à sa langue, à sa culture, à une administration locale propre, et les lui refuser systématiquement ensuite, est un système désastreux, qui sera désormais une cause permanente d'insécurité dans cette région du Moyen-Orient, déjà si instable par elle-même. Le jeu est d'autant plus dangereux que ces mêmes droits à l'indépendance et à l'autonomie sont octroyés très largement, surtout après la seconde guerre mondiale, à des peuples qui, dans l'ensemble, sont beaucoup moins évolués que les Kurdes. Il est donc assez compréhensible que ceux-ci

s'estiment frustrés et cherchent à conquérir leur place au soleil comme tout le monde.

Résumons brièvement cette situation, telle qu'elle apparaît dans les trois pays principaux qui hébergent les Kurdes : Turquie, Iran, Irak. En Arménie soviétique, où la minorité kurde est infime et les droits culturels assurés, il n'y a guère de problème pour les Kurdes dilués, pourrait-on dire, dans la supériorité numérique, intellectuelle et sociale des Arméniens. De même, en Syrie où, en principe, si les Kurdes n'ont point d'écoles propres à leur communauté, ils jouissent des mêmes droits, civils et politiques, que tous les autres citoyens.

1) Les Kurdes en Turquie.

Nous commençons par ce pays, car c'est ici que les Kurdes sont les plus nombreux (5 à 6 millions au moins), et où leurs mouvements, véritables soulèvements militaires, ont coûté cher aux Turcs, en hommes, en matériel et en argent.

Le soulèvement de Cheikh Said de Piran, en 1925, est le premier indice de mécontentement. On accusa (Gentizon) le fanatisme musulman qui regrettait le Califat, supprimé par Ataturk, et les privilèges féodaux, menacés par les réformes de la République. D'autres (et Ataturk lui-même) y virent la main de l'Angleterre, car cette révolte favorisait ses visées sur le vilayet de Mossoul. Des Tribunaux de l'Indépendance furent institués, qui envoyaient à la potence pour un oui ou un non. Le procès des chefs insurgés eut lieu à Diarbékir (avril-juin 1925). Cinquante-trois d'entre eux furent condamnés à mort et pendus parce que, au dire du Président du Tribunal, ils étaient « tous unis en un point : créer un Kurdistan indépendant ». (28 juin).

Une seconde révolte, celle de l'Agri Dagh (Ararat) (1930-1932) fut menée conformément aux exigences de l'art militaire, par des officiers capables, des troupes équipées d'armes modernes, et sur l'ordre d'un

Centre national (*Xwebûn*), pleinement conscient de son but. Le gouvernement turc, en mai 1930, concentra deux corps d'armée, sous les ordres de Salih Pacha. On lança des bombes incendiaires sur les villages, sans épargner les femmes et les enfants. Toute résistance devenant impossible, les chefs de l'insurrection se replièrent en Iran. L'exécutif de la II^e Internationale, à la demande des délégués arméniens, devait, dans sa session du 30 août 1930 à Zurich, protester contre les procédés d'extermination des Kurdes qui rappelaient la manière dont les Turcs avaient exterminé les Arméniens. Les Turcs accusèrent les Persans d'avoir aidé les Kurdes en sous-main. Comme on ne prête qu'aux riches, d'aucuns s'imaginèrent que le fameux colonel Laurence se trouvait dans les parages. Certains enfin (Agabékof) ont insinué que les Soviets n'étaient pas étrangers à l'affaire, tandis que d'autres encore (Khondkarian) ont affirmé que, tout au contraire, les Russes étaient prêts à aider les Turcs à réprimer la rebellion.

Quoi qu'il en soit, le 5 mai 1932, le gouvernement turc proclamait la Loi de déportation qui autorisait le ministre de l'Intérieur à déporter en provinces occidentales la population kurde de certaines zones, «pour des raisons sanitaires, matérielles, culturelles, politiques, stratégiques et d'ordre». Désormais, officiellement, en Turquie il n'y a plus de Kurdes. Il n'y a plus que des «Turcs montagnards».

La révolte de Dersim en 1937 ne devait pas tarder à démentir cette affirmation. Cette révolte, menée par Cheikh Seyit Riza, fut la plus terrible. Elle voulait s'opposer aux brutales mesures administratives. Le mouvement prit de l'extension et l'armée dut intervenir. Ici encore l'affaire se termina par des potences. Onze accusés furent condamnés à mort, le 14 novembre 1937, par la cour criminelle d'El-Aziz et furent exécutés le lendemain. En outre, le nom néfaste de Dersim a été effacé de la carte et remplacé par celui de Tundjeli (Tunceli).

Depuis lors le Kurdistan de Turquie est calme. Des journalistes occidentaux ont cru pouvoir en conclure que le nationalisme kurde en

avait disparu. Des faits récents sont venus nous détromper.

2) Les Kurdes en Iran.

Que les Kurdes se soulèvent en Turquie s'explique assez bien; qu'ils regimbent contre les Arabes d'Irak, auxquels ils s'estiment supérieurs, se comprend mieux encore; mais on s'étonne que l'entente puisse être troublée entre Kurdes et gouvernement de Téhéran. Ne sont-ils pas iraniens les uns et les autres? Leur langue n'est-elle pas très proche? Ne se nourrissent-ils pas des mêmes légendes ancestrales? Tout devrait donc rapprocher ces deux peuples et, sans doute, la situation des Kurdes d'Iran est-elle, dans l'ensemble, plus calme que celle de leurs voisins. Le gouvernement iranien insiste très souvent sur leurs points communs. Et pourtant ici aussi il nous faut enregistrer des conflits, souvent latents, parfois sanglants. Des malaises politiques et sociaux apparaissent en effet de temps en temps. Ainsi, durant la guerre de 1914, Ismaïl Agha Simko, chef des Chikak, voulut se rendre indépendant de la Perse, s'appuyant tantôt sur les Turcs, tantôt sur les Persans eux-mêmes qui, pour se l'amadouer le nommèrent gouverneur d'Ushnu, sur le lac d'Ourmia. Finalement ils le tuèrent traitreusement, en 1930, de la même façon qu'il avait utilisée pour assassiner Mar Chimmoun Benjamin, le Patriarche des Nestoriens, le 3 mars 1918.

Dès 1922, Riza Chah Pahlavi pratiqua envers les Kurdes une politique rude, qui consista à déporter à Téhéran les principaux chefs de tribus, après avoir confisqué leurs biens, tandis que les paysans kurdes, privés de leurs chefs, souffraient de la corruption et de l'attitude brutale des fonctionnaires persans, nous dit Elphinston. Cette politique fut jugée très sévèrement aussi par le juge américain Douglas, qui en avait été témoin. Elle devait d'ailleurs avoir de tristes résultats.

Lors de la seconde guerre mondiale, en effet, la Perse fut occupée au nord par les Russes, au sud par les Britanniques. Entre les deux, le Kurdistan, sorte de *no man's land*, où l'on vit plus ou moins libre; en

tout cas, loin de l'oppression de Téhéran. Les Kurdes en profitèrent pour former un parti politique, *Komala*, plutôt conservateur, mais nationaliste. Un Kurde d'une famille cléricale importante de Mahabad, Qazi Mohamed, en prit bientôt la direction et, voyant l'occasion favorable, proclama, le 22 janvier 1946, sans la moindre effusion de sang, la République Kurde de Mahabad, au sein de la République autonome d'Azerbaïdjan, qui s'était instaurée à Tabriz, vu la désorganisation du gouvernement central iranien. Qazi Mohamed était un honnête homme et un brave. Au dire de A. Roosevelt Jr, il n'était ni communiste ni anti-persan, mais désirait une autonomie interne, dans le cadre de l'empire iranien. Il organisa bien son petit état, ouvrant des écoles et des hôpitaux, publiant des journaux et des revues en langue kurde, s'efforçant de promouvoir le développement de l'agriculture, du commerce, de l'industrie et de l'hygiène. Ce qui, somme toute, n'avait rien de bien révolutionnaire. Mollah Moustafa Barzani, que nous retrouverons, alors réfugié d'Irak, et bientôt nommé général par la jeune république, lui apportait le soutien de sa petite armée bien aguerrie. Le gouvernement de Téhéran profita du départ d'Iran des armées soviétiques, qui avaient appuyé la république d'Azerbaïdjan, mais non celle de Mahabad, pour se livrer à des représailles sanglantes. On pendit (31 mars 1947) les principaux membres du gouvernement autonome, dont trois Qazi. L'aventure avait duré juste un an. Barzani, cette fois, se réfugia en U.R.S.S., après une véritable épopée. La tombe de Qazi Mohamed est devenue lieu de pèlerinage.

Ces méthodes de violence n'ont jamais réglés des problèmes qui demandent plutôt de la compréhension et un sens social. C'est si vrai qu'à deux reprises, pour des raisons économiques cette fois, la tribu des Djavanroudi, près de Kirmanshah, en septembre 1950 et en février 1956, fut prise à partie par les troupes du Chah, sous prétexte qu'ils ne payaient pas leurs impôts, refusaient de livrer leurs armes et s'adonnaient à la culture du haschich. On a accusé les Soviétiques d'appuyer les rebelles. D'après P. Rondot, l'efficacité de leur répression a été le premier résultat positif du *Pacte de Bagdad* (1955). Ce pacte avait

remplacé le *Pacte de Saâdabad*(1937), lequel avait également pour but de venir en aide aux Etats signataires: Iran, Afghanistan, Irak, Turquie, s'ils se trouvaient en difficultés avec leurs ressortissants kurdes.

Depuis ces derniers remous, le gouvernement iranien, soucieux de réformes sociales constructives, s'est efforcé de gagner la sympathie et même l'appui de sa nombreuse population kurde. Aussi, depuis mai 1959, publie-t-il à Téhéran, et diffuse-t-il largement à l'étranger, un hebdomadaire *Kurdistan*, où l'on traite, avec compétence, de littérature, de religion, de sciences, d'histoire et même de politique. Mais en tout cas, la situation instable de l'Irak le maintient en éveil.

3) Les Kurdes en Irak.

Mouvementée en Turquie et en Iran, la vie des Kurdes d'Irak ne le sera pas moins, car elle sera, elle aussi, ponctuée par un certain nombre de révoltes.

Le 1er mai 1920, à San Remo, la Grande-Bretagne reçut de la S.D.N. mandat sur l'Irak et la Palestine. Mais les Kurdes n'avaient pas attendu cette mission officielle pour entrer en contact avec les Britanniques, qui occupaient déjà leur territoire, avant même l'armistice de Moudros. En effet, dès l'occupation de la Mésopotamie et de Kirkouk (7 mai 1918), les Anglais, qui avaient deux bons ouvriers à pied d'oeuvre pour cela, les majors Soane et Noël, étaient entrés en relations avec les Kurdes, et ceux-ci, en une Pétition signée d'une quarantaine de chefs de tribus, avaient demandé, le 1er décembre 1918, à Sir Arnold Wilson, alors Commissaire civil, la formation d'un Etat kurde, sous protection britannique et rattaché à l'Irak. Cheikh Mahmoud Barzandji (1880-1956) fut donc nommé Gouverneur, en mai 1919. Le 11 mars 1920, l'Emir Faysal est proclamé roi de Syrie à Damas, tandis que la signature du Traité de Sèvres provoque des troubles chez les Kurdes. Finalement, malgré l'abstention, signe d'opposition, des provinces kurdes, Faysal, chassé de Damas par les Français, est proclamé roi

d'Irak, le 23 août 1921. Un an plus tard, en septembre 1922, Cheikh Mahmoud, qui dans l'intervalle avait été exilé aux Indes, fut autorisé à rentrer à Sulaimani. Mais lui, qui s'était senti gêné dans son gouvernement par le contrôle des Anglais dont il se disait pourtant l'ami, ne put admettre d'être mis sous la coupe d'un Arabe bédouin. Dès octobre 1922, il se proclame Hukumdar, Roi du Kurdistan, forme un gouvernement et émet des timbres postaux et fiscaux. Cela faisait-il l'affaire des Britanniques ? En tout cas, le 24 décembre 1922, en une déclaration officielle, «le Gouvernement de Sa Majesté Britannique et le Gouvernement de l'Irak reconnaissent les droits des Kurdes vivant dans les frontières de l'Irak, d'établir un gouvernement kurde à l'intérieur de ces frontières». Mais il y eut bientôt des frictions entre le roi Mahmoud et ses protecteurs, qui cette fois le forcèrent à fuir à Penjwin, jusqu'en 1930, année qui termina le mandat.

Mais, à peine libérée de la tutelle britannique, la monarchie hachémite se heurta aux Kurdes et aux Assyriens (massacre de Semel en août 1933). Le gouvernement irakien, en voulant imposer de suite des fonctionnaires arabes et supprimer l'usage de la langue kurde dans les bureaux administratifs du nord, provoqua un malaise, qui dégénéra en révolte ouverte, lorsque des soldats irakiens ouvrirent le feu sur la population civile de Sulaimani (6 septembre 1930). Une fois encore, Cheikh Mahmoud, revenu au pays, prit la tête du mouvement, en réclamant une autonomie interne sous protection britannique. L'armée arabe, se montrant incapable de mater la rébellion, qui dura huit mois, jusqu'en avril 1931, ce fut de nouveau la R.A.F. qui dut intervenir pour rétablir l'ordre, soulevant ainsi les protestations indignées d'anciens hauts fonctionnaires, comme Wilson ou le général Dobbs, qui purent affirmer qu'ils avaient prédit de telles mésaventures. Mahmoud fut conduit en résidence surveillée à Baghdad.

Mais les Hachémites n'étaient qu'au commencement de leurs peines. En juillet 1931, c'est Cheikh Ehmed de Barzan, qui se soulève à son tour, et encore en 1932 et en 1933. Finalement il est envoyé en

résidence forcée à Kirkouk, puis à Sulaimani, où il restera jusqu'en 1945.

Le Kurdistan irakien est calme désormais. En 1941, après l'aventure de Rachid Ali Gailani, les Britanniques, qui s'étaient réinstallés solidement en Irak, pour se concilier les Kurdes, favorisent leur enrôlement dans l'armée britannique, et certains même préconisent des "districts autonomes" au Kurdistan.

En 1943, Mollah Moustafa Barzani, frère de cheikh Ehmed, en résidence forcée à Sulaimani, lui aussi, mécontent de la situation alimentaire et sociale de ses contribuables, réussit à s'échapper jusqu'à son territoire de Barzan, accompagné de Cheikh Latif, fils de cheikh Mahmoud, et lève l'étendard de la révolte. Un Kurde Majid Moustafa, nommé ministre d'état, s'entremet pour apaiser l'affaire. Barzani se soumit, à condition que l'on ravitaillât mieux les districts kurdes, qu'on y mît des fonctionnaires kurdes et non arabes, et qu'enfin on ouvrît au Kurdistan des écoles et des hôpitaux. Ces conditions, acceptées par Nouri Said, premier ministre, ne furent pas agréées du régent Abdulillah et, au printemps de 1945, la révolte reprit de plus belle. Cette fois ce fut plus sérieux. Les Kurdes remportèrent quelques victoires spectaculaires, tandis que l'armée irakienne subit de lourdes pertes et que les dépenses, au dire d'un député, atteignirent un million de dinars. C'est alors qu'une fois de plus la R.A.F. vint jouer son rôle de sauveur de l'Irak et de la monarchie hachémite. Fin août, l'opération était terminée. Mollah Moustafa se replia en Iran, avec une partie de ses troupes et son butin. Quatre de ses officiers, qui avaient ajouté foi aux promesses d'amnistie: Moustafa Khoshnaw, Izzet Abdul-Aziz, Mohamed Mahmoud et Khairallah Abdul-Kérim, furent jugés et exécutés le 19 juin 1947. Ils devaient être réhabilités par le général Abd ul-Kérim Kassem, après la proclamation de la république irakienne.

Après ces événements réglés par la force, il ne restait plus aux nationalistes kurdes d'Irak qu'à se mettre dans la clandestinité. C'est ce qu'ils firent. Ils fondèrent le Parti Démocratique kurde, aux tendances de gauche, et publièrent deux bulletins : *Azadi* et *Rizgari*. Dans son numéro 2 (octobre 1946), ce dernier prônait une *Union arméno-kurde*. A la même époque, le colonel Elphisnton, chef de l'Intelligence Service au Levant, se demandait si ces efforts n'allaient pas aboutir à la constitution d'une République de l'Union soviétique à caractère arméno-kurde...

De toute façon, le calme revenu, les Kurdes profitèrent de la liberté qui leur était laissée pour travailler avec plus d'ardeur dans le domaine culturel. Des revues littéraires virent le jour. On publia recueils de poésies et articles sur l'histoire du Kurdistan et des Kurdes célèbres d'autrefois. Sulaimani devint alors un centre culturel très actif et un foyer vivant de nationalisme.

La chute de la royauté hachémite, à laquelle les Kurdes ont participé activement, et la proclamation de la République irakienne (14 juillet 1958), devaient ouvrir une ère nouvelle dans les relations arabo-kurde. En effet, l'art. 3 de la Constitution provisoire affirmait : "Les Arabes et les Kurdes sont associés dans cette nation. La Constitution garantit leurs droits nationaux au sein de l'entité irakienne". En outre, un décret du 2 septembre 1958 amnistiait Mollah Moustafa et l'autorisait à rentrer en Irak. On sait comment Kassem, par la non-application de cet article constitutionnel, a provoqué en septembre 1961 un conflit armé qui dura jusqu'à sa chute, dont il fut une des causes. Jamais, au dire de nombreux témoins et journalistes occidentaux qui s'étaient rendus sur les lieux, au prix de grandes difficultés, les Kurdes n'avaient été aussi unanimes et intrépides dans leur lutte pour leurs revendications nationales. Le Baas, qui succéda à Kassem mais ne semblait pas s'être rendu parfaitement compte de cet état d'esprit, reprit le combat, le 10 juin 1963. Ce fut sa perte. Il fut renversé en février 1964. Un cessez-le-feu fut alors décidé, fortement souhaité par le maréchal Abd

al-Salam Aref, vainqueur du nouveau coup d'état. Depuis lors, les deux parties restent sur leurs positions. Le sens des réalités concrètes, au nombre desquelles il faut compter la nationalité kurde que le Raïs Gamal Abd al-Nasser lui-même reconnaît, doit permettre de trouver une solution équitable à une situation qui risque sans cela d'ébranler longtemps encore l'équilibre du Moyen-Orient.

Le Kréyé, Liban, 23 septembre 1964.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Pour un bibliographie assez complète, je me permets de renvoyer aux textes et aux notes nombreuses et abondantes de mes différents articles. On y remontera naturellement aux sources de *Connaissance des Kurdes*, et on y trouvera citations et références justificatives.

Voici maintenant quelques ouvrages indispensables à des titres divers:
V. MINORSKY, art. *Kurdes* et *Kurdistan* dans Encyclopédie de l'Islam.

B. NIKITINE, *Les Kurdes, Etude sociologique et historique*, Paris, 1956.

C. J. EDMONDS, *Kurds, Turks and Arabs*, Oxford, 1957.

A.M. HAMILTON, *Road through Kurdistan*, London, 5e éd. 1958.

Ajoutons quelques travaux et articles pour illustrer et étoffer nos différents chapitres :

Chapitre II

V. MINORSKY, *Les origines des Kurdes*, XXe Cong. Intern. Orient. Bruxelles, 1938.

R.J. BRAIDWOOD, etc. *Prehistoric investigation in Iraqi Kurdistan*. Chicago, 1960.

H. FIELD, *The Antropology of Iraq*, Part II, Harvard Univ. 1951, 52. (1960).

Chapitre III

K.A. BEDR-KHAN, *La femme kurde*, Hawar, no 19, 1938.

F.BARTH, *Principles of social organisation in S. Kurdistan*, Oslo, 1953.

H.H. HANSEN, *The Kurdish Woman's Life*, Kobenhavn, 1961.

M. MOKRI, *Le foyer kurde*, Ethnographie, 1961.

Chapitre IV

B. NIKITINE, *La féodalité kurde*, R.M.M., 1925.

P. RONDOT, *Les tribus montagnardes de l'Asie antérieure. Quelques*

aspects sociaux des populations kurdes et assyriennes, B.E.O. Damas, VI, 1937.

Chapitre V

TAWUSPAREZ, *Le mariage chez les Kurdes*, Hawar, no 52, 1943.
M. MOKRI, *Le mariage chez les Kurdes*, Ethnographie, 1962.

Chapitre VI

TAWUSPAREZ, *Les jeux kurdes*, Hawar, no 42, 1942.
T. WEHBY, *The rock of Gunduk Caves*, Sumer, IV, 1942.

Chapitres VIII et IX

G.R. DRIVER, *The Religion of the Kurds*, B.S.O.A.S., 1922.
B. NIKITINE, *Une Apologie kurde du sunnisme*, Rocznik Irjentalistyczny, 1933.
R. LESCOT, *Enquête sur les Yézidis de Syrie et du Djébel Sindjar*, Beyrouth 1938.
E.S. DROWER, *Peacock Angel, being some account of Votaries of a secret Cult and their Sanctuaries*, London, 1941.

Chapitre X

C.A. BEDR-KHAN, *Notices sur la littérature, moeurs et coutumes kurdes*, Hawar, no 1 et suivants, 1932.
R. LESCOT, *Textes kurdes*, I, Paris, 1940, II, Beyrouth, 1942.
D.N. MACKENZIE, *Kurdish Dialect Studies*, Oxford, I, 1961, II, 1962.

Chapitre XI

P. RONDOT, *La Nation kurde en face des mouvements arabes*, Orient, no 7, 1958.

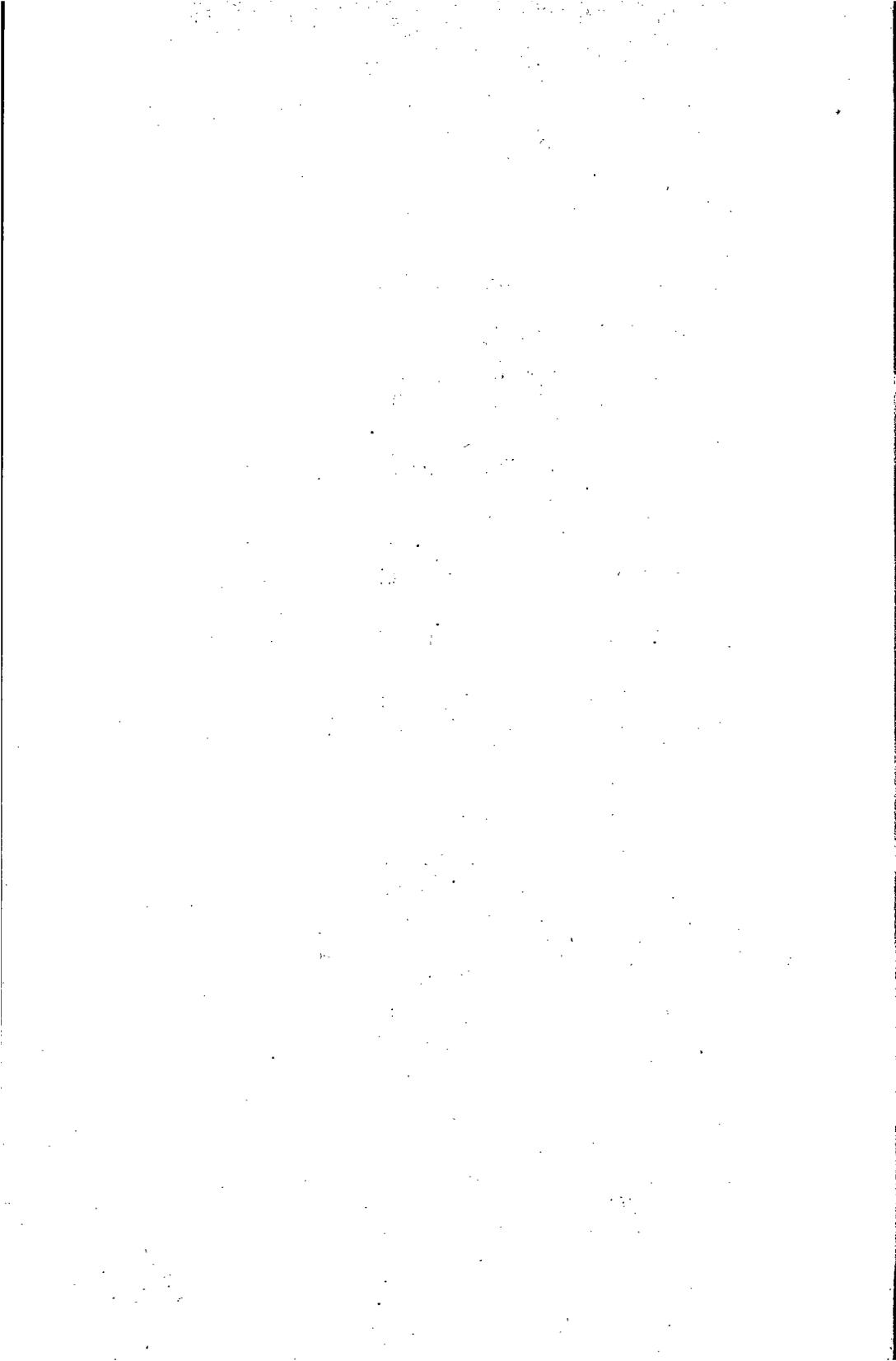
L.A. WENNER, *Arab-Kurdish Rivalries in Iraq*, Middle East Jour.
1963, p. 68-82.

J. BLAU, *Le problème kurde. Essai sociologique et historique*. Bruxel.
1963.

D.A. SCHMIDT, *Journey among Brave Men*, Boston, 1964.

D. ADAMSON, *The Kurdish War*, London, 1964.

D. KINNANE, *Kurds and Kurdistan*, Oxford, 1964.



Bibliographie de l'auteur

CAHIERS DE L'EST (Beyrouth).

- 1.- Un poète kurde contemporain : Cegerxwin, 1945, no 1.
- 2.- L'âme des Kurdes à la lumière de leur folklore, 1945, nos 5 et 6.
- 3.- Les Yézidis et leur culte des morts, 1946, no 1 (7).

ROJA NU (Beyrouth).

- 4.- Un poète kurde contemporain : Cegerxwin, no 53, 13 août 1945.
- 5.- Le Djébal Sindjar au début du XIXe siècle, no 56, 10 sept. 1945.
- 6.- La citadelle de Khurs, no 60, 15 oct. 1945.
 - Textes de *chansons kurdes*, recueillies à Mar-Yacoub, nos 64, 66, 69, 71, 72.

AL-MACHRIQ, (Beyrouth).

- 7.- Coup d'oeil sur la littérature kurde, XL, 1955, p. 201-239.
- 8.- Les Kurdes: Histoire, Sociologie, Littérature, Folklore, LIII, 1959, p. 101-147; 266-299.
- 9.- Les Yézidis. Essai historique et sociologique sur leur origine religieuse, LV, 1961, p. 109-128; 190-242.
- 10.- La vie sociale des Kurdes, LVI, 1962, p. 599-661.
- 11.- Bulletin raisonné de philologie kurde, LVIII, 1964, p. 527-570.

BIBLIOTHECA ORIENTALIS (Leiden)

- 12.- Remarques critiques sur la nomenclature grammaticale kurde, XVII, 1960, no 3/4, p. 152-160.
- 13.- Etudes récentes de philologie kurde, XIX, 1962, no 1/2, p. 11-17.

- 14.- De la langue à l'âme du peuple kurde, XX, 1963, no 1/2, p. 6-9.
 15.- La République kurde de Mahabad, XXI, 1964, no 5/6, p. 298-299.

PROCHE-ORIENT CHRETIEN (Jérusalem)

- 16.- La religion des kurdes, XI, 1961, p. 105-136.

L'AFRIQUE ET L'ASIE (Paris)

- 17.- Chronique de sociologie kurde, no 10, no 63, 1963, p. 49-54.
 18.- Chronologie de sociologie kurde, no 11, no 66, 1964, p.50-53.

ORIENT (Paris)

- 19.- Mahabad, une éphémère république kurde indépendante, no 29, 1964, p. 173-201.
 20.- (Littérature) Kurde, p. 957-967. Collaboration à ISLAMOLOGIE du R.P. Pareja (Beyrouth), 1964, 1150 pages.

DIVERS:

- 21.- Un peuple oublié de l'Histoire: les Kurdes.
 Le Jour, Beyrouth, no 7023, 27 janvier 1957.
 22.- Une Danoise parle de la femme kurde.
 Le Soir, Beyrouth, nos 4737-4738, 15 et 16 mai 1962.
 23.- La république kurde de Mahabad.
 Le Monde diplomatique, Paris, no 119, août 1963.

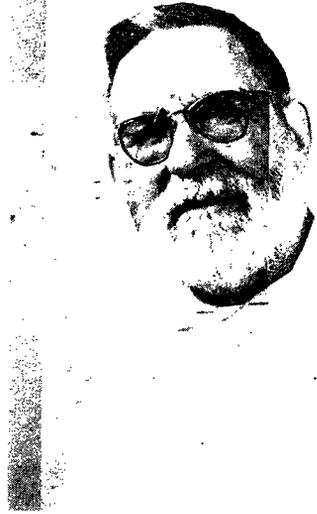
PSEUDONYME:

- Lucien RAMBOUT, Les Kurdes et le Droit. Des textes, des faits.
 Paris, Le Cerf, 1947, 160 pages.



INSTITUT KURDE DE PARIS
ENTRÉE N° 1

30
BOT



Père Thomas Bois naquit à Dunkerque en 1900 entra chez les Dominicains en 1919 et fut, dès 1927, envoyé au Proche-Orient, qu'il n'a plus quitté depuis. Il y étudia l'arabe, le soureth et le Kurde. Dès les débuts il s'intéressa d'une façon toute spéciale au peuple kurde et publia un certain nombre d'articles sur la langue, la littérature, l'histoire, les mœurs et la religion de ce peuple peu connu. Il a collaboré à plusieurs revues orientalistes, comme Les Cahiers de l'Est et Al-Machriq de Beyrouth, Bibliotheca Orientalis de Leiden, Proche-Orient Chrétien de Jérusalem, L'Afrique et L'Asie et Orient de Paris. *Connaissance des Kurdes* est une synthèse qui couronne ces différents travaux.